

Parce que je suis une **fil**le

LA SITUATION DES FILLES DANS LE MONDE 2015

LES

DROITS DES

FILLES

UN TRAVAIL INACHEVÉ

Parce que je suis une
FILLE

 **PLAN**
INTERNATIONAL





Parce que je suis une fille

LA SITUATION DES FILLES DANS LE MONDE 2015

Les droits des filles : un travail inachevé

Remerciements

Ce rapport doit son existence aux contributions et conseils de nombreuses personnes et organisations.

Nous remercions tout particulièrement tous ceux et toutes celles qui ont rédigé articles, poèmes ou histoires pour le rapport 2015 :

Sally Armstrong
Chernor Bah
Jimmy Carter
Imtiaz Dharker
Julia Gillard
Anita Haidary
Joanne Harris
Liya Kebede
Graça Machel
Katrine Marçal
Catalina Ruiz Navarro
Indra Nooyi
Mariane Pearl
Nawal El Saadawi
Bukky Shonibare

Comité de rédaction du rapport sur les filles :

Sarah Hendriks – Présidente, Directrice de l'égalité des sexes et de l'inclusion sociale, Plan International
Sharon Goulds – Rédactrice en chef et responsable de projet pour la série de rapports sur les filles
Adam Short – Responsable du plaidoyer, Plan International
Jacqui Gallinetti – Directrice de la gestion de la recherche et des connaissances, Plan International
Lucero Quiroga – Conseillère genre, consultante pour Plan International

Groupe de direction :

Nigel Chapman	DG, Plan International
Rosemary McCarney	DG, Plan International Canada
Tanya Barron	DG, Plan International UK

Groupe des références – Plan International : Rosanna Viterri, Kanwal Ahluwalia, Alex Munive, Tanya Cox, Rashid Javed, Kristy Payne, Carla Jones, Sara Osterlund, Elena Ahmed, Stephanie Conrad et Keshet Dovrat.

Un grand merci à : Nikki van der Gaag, auteure de six des rapports sur les filles ; à tous les anciens membres des comités consultatifs 2007-2014 qui ont si généreusement fait don de leur temps et de leur énergie ; Keshet Bachan ; Feyi Rodway pour avoir coordonné l'étude « Choix réels, vies réelles » depuis son lancement en 2006 ; Jo Lateu, Ian Nixon et Vanessa Baird, de *New Internationalist Publications* ; Steve Tierney de *Alike Creative* pour l'infographie ; Jackie Morris pour son illustration de *River Story* ; Jennifer Schulte et Sharon Smee pour leur recherche documentaire ; tous les participants à l'enquête sur le « mouvement adolescent » et Fabiola Villarreal Núñez. À nos traducteurs et traductrices Corinne Mateo, Ivette López, Fer de la Cruz, Josep Escarré, Jeannette Payen Short, Virginie Sauzon et Alistair Cunningham ; au *Lancet* pour l'autorisation de reproduction de « *Patriarchy and Violence Against Women and Girls* » du Président Carter, *Bloodaxe Books* pour l'autorisation de reproduction de « *A Century Later* » par Imtiaz Dharker, et *The Random House Group Ltd* pour l'autorisation de reproduction de *River Song* par Joanne Harris.

Merci à *Asma Films* pour l'autorisation d'utilisation de la vidéo « *Champions of change* ».

Un grand merci aux 4,219 adolescentes du Pakistan, du Zimbabwe, d'Équateur et du Nicaragua qui ont participé à notre recherche « Les filles ont la parole ». Et à nos partenaires de recherche Ipsos MORI avec une mention spéciale pour Rebeccah Szyndler et Olivia Ryan.

Merci à  pour le financement de la recherche primaire.



LIANNE MILTON/PANOS PICTURES

Manifestantes au Brésil.

Équipe du rapport sur les filles :

- Sharon Goulds – rédactrice en chef, chef de projet et auteure
- Jean Casey – directrice de recherche
- Lili Harris – coordinatrice de projet et chercheuse
- Sarah Hendriks – directrice de l'égalité des sexes et de l'inclusion sociale, présidente du comité rédactionnel et auteure
- Simone Schneider – recherche d'images

Recherche complémentaire : Ella Page, Eve Mosley et Mary Bridger

Imprimé en République Tchèque par PBTisk s.r.o. ISBN: 978-92-9250-023-8

Conception et production : New Internationalist Publications Ltd

Malgré tous ses efforts pour garantir l'exactitude des informations contenues dans le présent document au moment de l'impression, Plan International ne saurait être tenu responsable en cas d'inexactitudes.

Les commentaires et opinions exprimés dans ce document ne reflètent pas nécessairement la politique officielle de Plan International.

Des extraits de cette publication peuvent être reproduits à fins de recherche, de plaidoyer ou d'éducation, à condition que la source soit citée. Ce document ne peut être reproduit à d'autres fins sans la permission préalable de Plan International.

Sauf indication contraire, les noms ont été modifiés dans les études de cas pour protéger l'identité des individus.

Sauf indication contraire, les valeurs en dollars sont exprimées en dollars US.



Sommaire

Avant-propos : Graça Machel 9

Section 1 : Introduction

Des éléments concrets – Être jeune et de sexe féminin entre 2000 et 2015 et pour les années à venir
Par Sharon Goulds et Sarah Hendriks 10

Poème : La moitié du ciel
Par Imtiaz Dharker 21

« **Nous sommes la génération du changement** »
Sally Armstrong, la journaliste canadienne et auteure de *Uprising*, s'adresse aux filles du monde entier qui se battent pour changer les choses 26

 **Les filles ont la parole : les voix qui s'expriment dans notre recherche**
Si j'avais le pouvoir 38

Section 2 : Les filles dans l'économie globale

La main d'œuvre invisible
Katrine Marçal, auteure de *Who Cooked Adam Smith's Dinner?*, se penche sur le modèle économique dominant et trouve qu'il y manque quelque chose 40

Créer un avenir meilleur
Indra Nooyi, DG de PepsiCo, défend les droits des filles et des jeunes femmes à l'école et au travail 46

LES FAITS **La mesure du progrès : les filles dans l'économie mondiale, faits et statistiques** . . . 48



MIERI KOJANJANI

Section 3 : Apprendre pour la vie

De l'impératif d'instruire les filles
Julia Gillard, ancienne Première ministre d'Australie et actuelle directrice du Partenariat international pour l'éducation, analyse les initiatives, bonnes, mauvaises ou insignifiantes, dans la lutte pour l'égalité des sexes dans l'éducation 50

« **Et les garçons dans tout ça ?** »
Chernor Bah, jeune militant de Sierra Leone, parle de l'autonomisation des filles et explique pourquoi il est féministe 56

Poème : Un siècle plus tard
Par Imtiaz Dharker 63

LES FAITS **La mesure du progrès : apprendre pour la vie, faits et statistiques** 64



Camp de réfugiés, Niger.

Section 4 : Conflits et catastrophes

Sur les trottoirs de la vie

La journaliste et auteure **Mariane Pearl** dans un article exalté sur les femmes et les filles et leur résilience face aux catastrophes 66

« Le plus grand défi de notre temps »

Un photoreportage sur le courage des jeunes mères monté par **Liya Kebede**, mannequin international et militante pour la santé maternelle 74

LES FAITS La mesure du progrès : conflits et catastrophes, faits et statistiques 76

Retracer le passé et construire l'avenir

Anita Haidary, militante en Afghanistan, parle de sa vie, de l'avenir de son pays et de *Young Women for Change*, qu'elle a fondé. 78

LES FAITS La mesure du progrès : les filles en zone urbaine, faits et statistiques 84

Section 5 : Les hommes et les garçons

Les hommes ont le pouvoir

L'ancien président Jimmy Carter sur le patriarcat, la religion et la violence à l'égard des femmes 86

Champions of Change

Des jeunes hommes d'Amérique Latine parlent de lutte contre les stéréotypes et expliquent pourquoi « l'égalité ça rend heureux » 90

LES FAITS La mesure du progrès : travailler avec des hommes et des garçons, faits et statistiques 94

Section 6 : Les nouvelles technologies

« **Nous devons devenir des cybernautes** »
Catalina Ruiz-Navarro, poétesse, journaliste et militante de Colombie dans un article sur la fracture numérique en Amérique Latine. 96

 **Les filles ont la parole : les voix qui s'expriment dans notre recherche**
 Communication, information, éducation. 104

#BringBackOurGirls
Bukky Shonibare, consultante et membre du mouvement #BringBackOurGirls, parle des challenges que rencontrent les filles au Nigéria et du rôle des médias sociaux dans l'élaboration de campagnes. 106

LES FAITS **La mesure du progrès : les filles et les nouvelles technologies, faits et statistiques** 112

Section 7 : Les mots de la fin

« **Quand j'étais petite** »
 Écrivaine et militante réputée, **Nawal El Saadawi** revient sur plusieurs décennies de droits de la femme et droits des filles en Égypte 114

Sud Soudan.



BRIAN SOKOL/PANOS PICTURES

Les voix de l'espoir, qui tracent l'avenir
 Sharon Goulds et Sarah Hendriks découvrent ce que les filles veulent pour les années à venir. 120

 **Les filles ont la parole : les voix qui s'expriment dans notre recherche**
 Autonomiser les filles. 132

Le chant du fleuve
 Une nouvelle de **Joanne Harris** 134

Références

Références. 142

La campagne « Parce que je suis une fille » de Plan International. 149

Bureaux de Plan International 150

À propos de Plan International 152

Avant-propos

En 2007 j'ai écrit l'avant-propos du premier des rapports sur « La situation des filles dans le monde », dans lequel je célébrais le rapport de Plan en tant que contribution significative aux actions qui dénoncent la discrimination envers les filles et combattent les inégalités homme-femme. J'ai déclaré à l'époque que sans égalité des sexes aucun des objectifs du millénaire pour le développement ne serait atteint.

Aujourd'hui, en 2015, nous sommes arrivés à un moment charnière. Celui du bilan pour les OMD et le 20^{ème} anniversaire de la Déclaration de Beijing, durant laquelle 189 gouvernements se sont engagés à faire des droits de la femme une réalité. Cette année a été l'occasion de fêter les progrès réalisés, d'appeler à renforcer les actions, de s'interroger sur ce qui freine l'égalité des sexes et de renouveler l'engagement en faveur de l'autonomisation des femmes et des filles. Parce que, peut-être inévitablement, les OMD n'ont pas pu réaliser tout ce qu'ils s'étaient fixés de faire et parce que, malgré Beijing, les droits de la femme et la justice pour les femmes restent précaires. Pour les filles en particulier, il y a eu quelques progrès, notamment dans l'éducation primaire, mais les questions de mariage précoce, de mutilations génitales féminines, de grossesses précoces, l'inégalité de la prise en charge des tâches ménagères et la difficulté à faire la transition vers l'enseignement secondaire et supérieur demeurent majoritairement inchangées. Il n'y a toujours pas un pays au monde où il y ait une véritable égalité des sexes.

Les rapports sur « La situation des filles dans le monde » ont depuis cette première publication abordé bien des sujets : les filles dans l'économie mondiale ; l'éducation ; les filles affectées par les conflits et par les catastrophes ; le nouveau monde du numérique et ses implications, à la fois



JEFF MOORE/THE ELDERS

negatives et positives, sur la vie des filles ; les challenges et les risques de l'urbanisation croissante ; le travail avec les hommes et les garçons ; et, l'an dernier, « Les voies du pouvoir », qui se penchait sur les obstacles à l'égalité des sexes relatifs aux attitudes, aux structures et aux institutions. Tous les rapports racontent une histoire similaire – ils nous disent qu'il y a encore bien du chemin à parcourir – et ils nous demandent : comment peut-on apporter un changement transformateur dans la vie des filles et des jeunes femmes ? Cette transformation serait non seulement équitable et juste pour elles mais elle aurait aussi des retombées bénéfiques considérables sur le paysage social, économique et politique du monde entier.

Dans son dernier rapport Plan a demandé à des gens du monde entier et venant de divers horizons de réfléchir sur les questions couvertes précédemment dans la

Cette année a été l'occasion de fêter les progrès réalisés, d'appeler à renforcer les actions, de s'interroger sur ce qui freine l'égalité des sexes et de renouveler l'engagement en faveur de l'autonomisation des femmes et des filles

série et de trouver dans cette année particulièrement significative des raisons d'être positifs et de continuer à avancer. Leurs réflexions et leurs différentes voix devraient nous aider à comprendre pourquoi l'égalité entre femmes et hommes, entre filles et garçons, s'apparente parfois à un rêve impossible ; et nous inciter à identifier les causes profondes des inégalités pour les combattre et nous rapprocher de la réalisation de ce rêve.

Les Objectifs du millénaire pour le développement ont donné à la famille humaine un objectif à suivre, quelque chose qui donne la mesure des progrès accomplis et, parfois, des raisons de bousculer les responsables lorsque le changement tardait à arriver. Il s'est avéré, au long de toutes les décennies de lutte dans lesquelles les femmes de mon âge ont été engagées, bien ardu de faire de l'égalité des sexes une réalité. On a souvent le sentiment que si l'on fait deux pas en avant il y aura toujours un pas, ou un pas et demi, en arrière. À ce stade, alors que les OMD sont remplacés par les Objectifs de développement durable et par une nouvelle articulation des valeurs et des objectifs de la société, une nouvelle chance se présente. L'égalité des sexes est l'objectif grâce auquel on pourra abolir la pauvreté, un objectif qui créera plus d'économies égalitaires, des sociétés plus justes et des hommes, des femmes et des enfants plus heureux. Nous avons la chance d'avoir l'énergie et la créativité d'une nouvelle génération de jeunes militantes qui vont de l'avant aux côtés de leurs mères et de leurs grands-mères. Comme je l'ai dit en 2007, « dans le monde d'aujourd'hui, faire une discrimination sur la base de l'appartenance sexuelle ou du genre est indéfendable moralement ; économiquement, politiquement et socialement c'est injustifiable ». C'est toujours indéfendable et nous devons ne jamais cesser de chercher à faire triompher la justice.

Graça Machel
Fondatrice du Graça Machel Trust et
membre des Sages universels

DES ÉLÉMENTS CONCRETS

par Sharon Goulds et Sarah Hendriks

Sarah Hendriks est Directrice de l'égalité des sexes et de l'inclusion de Plan International. Chez Plan International depuis 10 ans, elle est conseillère principale pour le rapport sur les filles depuis 2008. Sharon Goulds est rédactrice en chef du rapport « La situation des filles dans le monde » depuis sa première parution en 2007.

« Je n'ai pas de valeur ni d'importance pour mes parents. Ils n'en ont que pour mon frère. »

Fille de 15 ans, au Népal

Ce commentaire d'une adolescente de 15 ans au Népal trouve son écho dans le monde entier, dans de nombreux pays et dans des circonstances très diverses. C'est l'absence de « valeur » qui sous-tend la lutte pour une égalité des sexes qui, jusqu'à présent et malgré des siècles d'activisme, s'avère être un objectif bien difficile à atteindre. En dépit de la législation positive et des conventions internationales qui protègent les droits des filles et des femmes, les pratiques néfastes et les attentes sociales maintiennent des générations de filles fermement « à leur place ».

En 2007, Plan International a lancé une série de rapports sur

la « Situation des filles dans le monde ». Elle a commencé par un message simple et poignant : la double peine imposée par le fait d'être jeune et de sexe féminin pénalise les filles. Dans notre tout premier rapport, nous avons exposé la façon dont les filles sont confrontées à la discrimination avant même de naître : selon une estimation, il manque cent millions de femmes à cause de la pratique du fœticide féminin. Nous avons exposé au monde que les filles étaient plus nombreuses à souffrir de malnutrition que leurs frères, qu'elles étaient plus susceptibles d'abandonner l'école, et que les complications de grossesse étaient, et sont toujours, l'une des causes

principales de mortalité chez les filles de 15 à 19 ans. Nous avons raconté, souvent en utilisant les mots mêmes des filles, l'histoire d'une discrimination tenace qui commence dans la petite enfance et devient particulièrement inextricable durant l'adolescence, le moment crucial où la vie des filles oscille entre opportunités et isolation. En 2007, les filles étaient en proie au mariage précoce et aux mutilations génitales féminines, et particulièrement vulnérables face au VIH et au sida. Cela n'a pas changé. Nombreuses sont celles qui passent de l'autorité de leur père à celle de leur mari avec une prise et un pouvoir limités sur leur propre vie et leur propre destin.



Être jeune et de sexe féminin : la situation des filles dans le monde

La double discrimination née de la condition de jeune fille constitue la pierre angulaire de l'analyse qui émerge de tous les rapports sur la situation des filles dans le monde de 2007 à nos jours. Chaque année, en réunissant d'éminents penseurs, militants et décideurs politiques, nous avons abordé un thème différent et fait la lumière sur un éventail de questions fondamentales sur la vie des filles. Nous nous sommes penchés sur la situation des filles dans les conflits et dans les catastrophes ; sur la promesse d'une éducation de qualité pour les filles ; et sur les contextes internationaux dans lesquels les changements sont le plus importants : les grandes villes du monde entier qui grandissent d'heure en heure, et les espaces en mouvement permanent que sont les technologies de l'information et de la communication (TIC).

Quel que soit le sujet du

rapport, des preuves indiscutables ont attesté que, malgré les progrès historiques du mouvement des droits de la femme, des millions de filles partout dans le monde sont condamnées à une vie de pauvreté et d'inégalité. Des femmes sont devenues présidentes ou premières ministres, scientifiques, artistes, actrices et directrices exécutives. Pas vraiment dans les mêmes proportions que les hommes, mais des femmes sont aujourd'hui à la tête d'États, de sociétés, de journaux et d'universités. Toutefois, il s'est encore trouvé en 2014 une fillette du Cameroun pour nous dire que « les filles c'est comme les servantes des garçons et des hommes. Leurs problèmes n'ont pas vraiment d'importance. » Et en 2012 une autre fille a été prise pour cible pour avoir osé aller à l'école et parler de son droit à la scolarité.

Il est très clair que la question des droits des filles est aussi urgente aujourd'hui qu'elle l'était en 2007, quand Graça Machel a attiré

l'attention du monde sur cette situation :

« Aucun des objectifs de développement pour le millénaire ne sera atteint sans l'égalité des sexes. Nous ne pouvons laisser passer une minute de plus sans agir de façon décisive et urgente. Faute de quoi, nous condamnerions des millions de filles à une vie de pauvreté et de misère. »

Graça Machel, Rapport 2007 sur « La situation des filles dans le monde »

Au cours de ses années d'intervention, le rapport sur « La situation des filles dans le monde » a recueilli des témoignages dans le monde entier et a procuré à des filles et des jeunes femmes un espace pour qu'elles puissent raconter leur histoire et proposer leurs solutions. Il s'est concentré non seulement sur les difficultés des filles, mais aussi sur leur pouvoir, leur résilience et leur détermination ; sur la manière créative dont les filles réagissent face à tout ce que la vie met sur leur chemin.

Bangladesh.



Il a suivi les progrès, appelé à des changements de politique, demandé plus de données, et a travaillé au sein de nombreux partenariats dans le sens d'un agenda exhaustif de la question non-résolue des droits des filles. Preuves à l'appui, la série de rapports sur « La situation des filles dans le monde » a mis en lumière les conséquences encourues si l'on n'investit pas dans les filles, et la nécessité cruciale de les écouter et de faire en sorte que leur vie soit considérée. À maintes reprises, nous sommes revenus sur le potentiel transformatif de l'éducation. Nous avons démontré la nécessité d'une action ample, courageuse et décisive pour amener effectivement un changement radical. Cela fait des siècles que la lutte pour les droits de la femme et des filles existe, mais maintenant, quelques années après le tournant du 21^{ème} siècle, il y a, enfin, un élan décisif.

Le rythme du changement

2015 est l'année du 20^{ème} anniversaire de la conférence internationale historique de l'ONU sur les femmes à Beijing, l'un des plus grands rassemblements de femmes de tous les temps, et un tournant crucial pour l'intérêt mondial de l'égalité des sexes. En regardant en arrière, on a à la fois des raisons de se réjouir : des progrès qui ont été faits sous l'étendard « les droits de la femme sont des droits humains », mais aussi d'être frustré : par le rythme, trop lent, et les efforts, trop sporadiques et inégaux. Des obstacles et des écarts conséquents continuent à se mettre en travers des 12 points critiques de changement énoncés par le Programme d'action de Beijing. Vingt ans plus tard, aucun pays dans le monde n'a atteint l'égalité pour les femmes et les filles et l'on peut dire que nombre d'entre eux n'ont même pas essayé.

Ce n'est pas que rien n'ait changé depuis 1995, lorsque la conférence de Beijing a suscité tant d'espoir, ni depuis 2000 quand les Objectifs du millénaire pour le développement (OMD) ont été introduits, ni même depuis 2007, à

Alors que des problèmes complexes tels que le mariage d'enfant, le mariage forcé ou précoce, les mutilations génitales et la violence sexiste sont de plus en plus reconnus en tant qu'obstacles au bien-être autant qu'à la réduction de la pauvreté, les gouvernements, la société civile et le secteur privé allouent de plus en plus de ressources et ciblent de plus en plus leurs politiques pour lutter contre ces violations

la publication du premier rapport sur « La situation des filles dans le monde ». Bien entendu, il y a des améliorations à faire valoir et qui prêtent à se réjouir : quatre millions de morts infantiles ont été évitées dans les quatre dernières décennies grâce aux progrès de l'éducation des femmes dans le monde.¹ Il y a davantage de constitutions et de cadres juridiques qui prennent en compte les femmes. Dans toute l'histoire il n'y a jamais eu moins de mères qui décèdent en couche ; le taux de mortalité maternelle est descendu de presque 50% depuis 1990.² Plus de filles sont scolarisées en primaire que jamais.³ Et nous avons observé comment, dans certains cadres, les améliorations dans un domaine (tel que l'éducation) ont amené des changements dans d'autres domaines (tels qu'une baisse des taux de fertilité et une plus grande participation à la population active).⁴

À plusieurs titres le climat sociopolitique a évolué positivement. Les adolescentes en particulier ont, récemment, attiré une attention grandissante

au sein de la communauté du développement international. Les filles sont devenues le sujet de nombreux rapports, de programmes et de nombreuses campagnes provenant d'organisations à divers niveaux. Lorsque Plan International a publié le premier de ces rapports sur « La situation des filles dans le monde » en 2007, trouver beaucoup de documentation – et encore moins trouver des données – qui s'attachent spécifiquement aux filles n'était pas chose simple. On les trouvait soit dans la catégorie « femmes » soit « enfants », et peu de différenciation était faite entre leurs besoins et leurs droits par tranche d'âge. Aujourd'hui beaucoup de programmes et de projets se concentrent sur les filles, nombre d'entre eux ciblant spécifiquement les adolescentes.⁵

Des donateurs majeurs et des fondations d'entreprise ont commencé à allouer de nouveaux financements et à mettre l'accent sur l'éducation des filles et l'autonomisation. Des programmes tels que l'« Initiative des adolescentes » de la Banque mondiale, lancée en 2008, se sont clairement concentrés sur les droits et le potentiel des filles en tant qu'acteurs économiques.⁶ Durant cette période, un certain nombre d'entités de l'ONU se sont rassemblées et ont créé un précédent en formant une équipe spéciale interinstitutionnelle pour les adolescentes. En 2010 cette équipe a lancé une déclaration conjointe des Nations Unies pour « Intensifier l'action menée pour promouvoir les droits des adolescentes », démontrant ainsi l'augmentation de l'implication et du soutien dans de nombreux secteurs pour faire évoluer les politiques et les programmes afin d'autonomiser les adolescentes les plus difficiles à atteindre.⁷ Alors que des problèmes complexes tels que le mariage d'enfant, le mariage forcé ou précoce, les mutilations génitales et la violence sexiste sont de plus en plus reconnus en tant

qu'obstacles au bien-être comme à la réduction de la pauvreté, les gouvernements, la société civile et le secteur privé allouent de plus en plus de ressources et ciblent de plus en plus leurs politiques pour lutter contre ces violations.

La journée internationale de la fille, inaugurée le 11 octobre 2012, a mis les droits des filles sur le devant de la scène internationale et inspiré l'action de nombreux militants énergiquement dévoués à la même cause. Il y a également eu une hausse sans précédent du nombre de figures publiques soutenant l'agenda des filles.

Nous disposons aujourd'hui de davantage de recherches et d'une meilleure compréhension des adolescentes (bien qu'il n'y ait toujours pas suffisamment de données sur celles-ci). La période de « post-féminisme » du début du siècle a été remplacée par une nouvelle vague d'activisme politique, en particulier chez les jeunes femmes qui, elles-mêmes, ont de plus en plus de connaissances au niveau politique et utilisent les

La législation demeure en grande partie impossible à faire appliquer, la violence sexiste est endémique et quand la pauvreté entre en ligne de compte, c'est toujours dans leurs garçons que les familles investissent

outils des médias sociaux de façon créative pour faire avancer leur agenda. Cependant, malgré des progrès, l'égalité des sexes et la justice pour les femmes sont encore bien loin. La législation demeure en grande partie impossible à faire appliquer, la violence sexiste est endémique et quand la pauvreté entre en ligne de compte, c'est toujours dans les garçons que les familles investissent.⁸

Il reste encore des kilomètres à parcourir avant que quiconque puisse prendre du repos. Le travail de l'égalité des sexes n'est toujours

pas terminé, et il n'est pas difficile de trouver les éléments qui prouvent que l'inégalité et la discrimination perdurent. Les progrès atteints dans certains domaines ne se sont pas nécessairement encore traduits en gains plus larges. Les filles et les femmes continuent à bénéficier de moins d'instruction, de moins de rémunération, de moins d'atouts et d'opportunités. Le contrôle sur leur propre corps n'est toujours qu'un pion dans des tractations politiques et, malgré les progrès des vingt dernières années, la mortalité maternelle est toujours à un niveau intolérablement élevé.^{9,10} Il n'y a pas une région au monde où les femmes et les hommes, ou les filles et les garçons, soient égaux en droit que ce soit au niveau social, juridique ou économique.

La participation des femmes à la population active stagne depuis vingt ans : au niveau mondial, moins de la moitié des femmes ont un emploi, comparé à presque quatre-vingt-cinq pour cent des hommes.¹¹ Presque 40% des gens sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle lorsque les

Un mouvement international pour les droits des adolescentes

Dans le cadre de la recherche en vue du rapport de cette année sur « La situation des filles dans le monde », nous nous sommes penchés sur l'émergence d'un mouvement des adolescentes. Nous avons recueilli les avis de différents militants et d'organismes qui ont été impliqués dans un travail de recherche, de programmation ou de plaidoyer dans les dix dernières années. L'image qui en est ressortie confirme que **oui**, en effet, un mouvement pour les adolescentes a bien percé, ayant pris peut-être plus de dix ans à se construire.

« Il est indéniable que ce mouvement n'est pas né dans les dix dernières années mais qu'avec la Convention relative aux droits de l'enfant et l'inclusion des droits de l'enfant au Programme d'action de Beijing, il a pris de l'élan dans les dix dernières années. »

Cecilia Espinoza (Ipas)

Nombreuses sont les personnes interrogées qui ont confirmé que pour elles le monde est en train d'assister à l'émergence d'un mouvement des adolescentes, mais considéraient que c'était le cas plutôt à un niveau international, mené par l'ONU, les ONGI, les institutions de recherche et les personnalités publiques. Ce n'est

pas encore aussi évident au niveau des communautés et au niveau local. Cela étant, il est clair qu'il faut mûrement peser la portée, l'étendue et l'impact de ce « mouvement » à mesure qu'il évolue :

« Le « mouvement des adolescentes » jouit d'une visibilité croissante au niveau international, mais il est nécessaire que nous arrivions à observer davantage ce qui se passe sur le terrain, dans les communautés. Les filles elles-mêmes commencent à avoir le pouvoir de chercher et de demander des changements, et elles sont appuyées dans ces efforts par le plaidoyer international. Voir une bien plus grande masse critique de filles qui agissent pour leur propre vie permettrait vraiment d'en mesurer le succès. Une autre façon de le mesurer serait que ce « mouvement » s'infilte dans d'autres secteurs au-delà de l'éducation et de la santé, tels que l'urbanisme, le changement climatique, les infrastructures etc... pour les sensibiliser aux réalités des filles en élaborant des programmes adaptés. »

Sylvia Wong (Fonds des Nations unies pour la population)

« On devrait être plus attentif aux difficultés des adolescents les plus démunis que ce soit dans les zones



GUY MARTIN/PANOS PICTURES

Manifestants sur la Place Tahrir, Égypte.

rurales et urbaines, en particulier lorsqu'ils vivent et travaillent dans les bidonvilles et zones d'habitation informelle. Dans quelle mesure les efforts pour toucher cette catégorie de la population sont-elles ciblées ? Qu'en est-il des adolescentes qui deviennent filles-mères ? »

Lucia Kiawala (ONU-Habitat)

D'autres personnes interrogées ont assuré que le test le plus décisif permettant de confirmer qu'il y a bien un mouvement social pour les droits des filles consiste à déterminer dans quelle mesure les filles s'identifient comme faisant partie de ce mouvement. Pour qu'un « mouvement des filles » soit véritablement dynamique, les filles doivent être aux commandes, et renseigner le processus au fur et à mesure qu'il évolue. Ainsi que l'a écrit une jeune militante :

« Je pense qu'il y a encore beaucoup de travail à faire pour que les filles s'identifient en tant que partie intégrante d'un mouvement et pour voir ce que ça donne... C'est compliqué et il faut qu'on réfléchisse bien sur qui va diriger cet espace ; là encore, sur le rôle des financeurs et sur ce que ça signifie, et la façon dont on peut s'allier à ces mouvements mais pas nécessairement les créer, il faut que ça vienne de la base et que ça remonte. »

Ruby Johnson (FRIDA : The Young Feminist Fund)

On leur a également demandé d'identifier les moteurs et les moments clés qui sous-tendent un mouvement international des droits des filles ; régulièrement, le nom de Malala est ressorti :

« Lorsque Malala a été victime de violences, il est devenu tellement évident que les filles représentent une menace pour le fondamentalisme dans leurs sociétés. Ça s'est révélé un moment important pour mettre en lumière le pouvoir que les filles détiennent dans leur communauté pour amener un changement positif. C'est dommage qu'il ait fallu passer si près de la tragédie pour galvaniser le soutien aux filles, en particulier à leur accès à l'éducation, mais ça a été un moment charnière dans l'échange international sur l'autonomisation des filles. »

Lindsey Mernard-Freeman (Women Deliver)

D'autres ont parlé de la coordination croissante au sein des meneurs de campagnes et des institutions, du lancement de la vidéo « *Girl Effect* », de la campagne « *Parce que je suis une fille* » de Plan International, du développement de « *Girls Not Brides* », et de l'institutionnalisation de la journée internationale des filles par l'ONU. Pour nombre d'entre eux, c'est le point culminant de plusieurs moments et de plusieurs →

emplois viennent à manquer, ce sont les hommes qui devraient avoir droit à l'emploi plutôt que les femmes.¹² En Afrique du Nord et au Moyen Orient, les femmes n'ont pas plus de chances d'avoir un emploi rémunéré qu'il y a vingt ans.¹³ Bien que les données sur l'emploi ne fasse pas de différenciation entre les adolescentes et les jeunes femmes, nous savons que les jeunes femmes subissent des taux de chômage plus élevés que leurs congénères masculins dans presque toutes les régions du monde.¹⁴

En d'autres termes, les améliorations dans l'éducation des filles ne se sont pas traduites par des gains en matière de participation économique ni d'autonomisation. D'énormes disparités sont légions, dans la population active comme dans les écarts de salaire, et dans la ségrégation des femmes au sein du secteur de l'emploi informel. Une recherche récente montre que plus d'un demi-siècle après le vote de l'*Equal Pay Act* (loi sur l'égalité des salaires) par les États-Unis, et 45 ans après l'adoption d'une législation similaire au Royaume-Uni,

2015 est une année critique, l'année où il faut vraiment comprendre pourquoi le changement s'avère si difficile. Pendant des générations, l'ordre de la société voulait que les deux sexes soient cantonnés à des espaces pré-déterminés. De plus en plus les hommes et les femmes, les garçons et les filles savent que ce système, et la société qu'il crée, ne fonctionnent pas vraiment

les femmes aux États-Unis gagnent environ 76,5% de la paye dévolue aux hommes.¹⁵ Au niveau mondial, la proportion revient également à environ 76%, chiffre qui s'est amélioré à seulement trois points de pourcentage près au cours des vingt dernières années.¹⁶ Au taux

d'évolution actuel, terriblement lent, il faudra 81 ans pour que l'écart des salaires dans le monde soit complètement comblé.¹⁷

Pour ce qui est de l'éducation, l'inégalité se révèle être un frein au progrès mondial et le nombre de filles qui vont au bout de leur éducation secondaire n'a pas véritablement augmenté. Les filles les plus démunies continuent à être les plus susceptibles de n'être jamais scolarisées en primaire en Afrique subsaharienne. Si la tendance actuelle perdure, les filles d'Afrique rurale peuvent imaginer pouvoir accéder à la scolarité primaire pour tous après 2080.¹⁸ Le tableau s'obscurcit lorsqu'on se penche sur l'éducation secondaire : actuellement une adolescente sur cinq dans le monde n'est pas scolarisée.¹⁹ Dans certaines régions, la situation est encore pire : moins d'une fille sur trois en Afrique subsaharienne et moins d'une sur deux en Asie du Sud n'est pas inscrite dans le secondaire.²⁰

Trop de femmes, une sur trois selon l'Organisation mondiale de la santé, subissent des violences exercées par un partenaire intime,

opportunités sur de nombreuses années de travail qui a conduit au consensus grandissant autour d'un « mouvement des filles » :

« Il est difficile d'identifier un moment capital, mais le lancement de la journée internationale des filles par l'ONU en 2012 a sans aucun doute représenté un moment culminant pour le plaidoyer de nombreux organismes pour prioriser les adolescentes dans les actions de développement international. Cela a également aidé à préparer le terrain pour que les mouvements plus récents puissent faire figurer les filles dans les objectifs de développement durable post-2015. »

Ann Warner, Suzanne Petroni
(*International Centre for Research on Women*)

Bien que des campagnes sur des questions telles que le mariage d'enfant aient combiné avec succès les actions internationales et nationales, un défi majeur identifié par les personnes à qui nous avons parlé, est la façon dont on peut faire en sorte que les progrès effectués sur le changement global de politique au niveau international renvoient au militantisme et au plaidoyer au niveau local. Et, en particulier, comment

s'assurer que les filles elles-mêmes soient impliquées et s'identifient avec le concept d'un « mouvement » et que les activités de la base soient financées.

« L'accent mis sur la question des adolescentes a en effet entraîné une augmentation des allocations dédiées aux programmes ciblant cette catégorie de la population, comme l'ont fait divers gouvernements (le Royaume-Uni, les États-Unis et le Canada) et des fondations privées. Quand ils ne pratiquaient pas le financement direct, de nombreux gouvernements ont mis en place des changements de politique significatifs (par exemple dans les lois sur le mariage d'enfant) pour répondre aux besoins des adolescentes, ce qui a mené indirectement à un financement national de leurs mécanismes d'application... [Cependant,] peu de financements sont arrivés jusqu'à la base pour soutenir les jeunes femmes qui travaillent pour l'égalité des sexes. »

Kathryn Paik (*Women's Refugee Commission*)

« Le surcroît d'attention portée sur la condition des filles a amené des financements pour soutenir davantage le travail de ceux qui opèrent directement avec cette portion de la population. Nous travaillons

et le harcèlement sexuel à l'école et dans la rue est, selon nos propres recherches, assez répandu.^{21,22} C'est « normal », on s'y attend, si l'on est jeune et de sexe féminin. Plus de la moitié des jeunes femmes interrogées au début de l'année au Nicaragua, en Équateur, au Zimbabwe et au Pakistan trouvaient également que les filles qui se marient encore adolescentes sont plus susceptibles de subir des violences à la maison.²³ Au Zimbabwe, 81% d'entre elles, un chiffre élevé, partageaient l'opinion selon laquelle les adolescentes mariées encouraient plus de risques.²⁴ Les lois contre le mariage d'enfant ont beau être en place, chaque année 15 millions de filles se marient avant l'âge de 18 ans, ce qui équivaut à environ 41 000 filles qui sont mariées encore enfants chaque jour.^{25,26} Le mariage d'enfant enferme les filles et leur famille dans un cercle vicieux de pauvreté. Les filles sans instruction sont trois fois plus susceptibles de se marier avant 18 ans que celles qui sont passées par l'enseignement secondaire ou le supérieur.²⁷

Dans tous les territoires excepté l'Afrique le suicide est

devenu une cause majeure de mort chez les adolescentes ; une nouvelle réalité choquante qui souligne les pressions que subissent les filles.²⁸ Pour les filles et les femmes les plus démunies, la situation est terrible. La pauvreté, le handicap et la géographie – la vie dans un endroit reculé – se conjuguent au sexe et à l'âge pour rendre des circonstances difficiles pratiquement insupportables. Les femmes et les filles les plus pauvres et marginalisées ont le moins de chances d'accéder aux services de soins médicaux. Une fille porteuse de handicap est confrontée à une double discrimination et on estime que seules 42% des filles handicapées achèvent leur cycle d'enseignement primaire.²⁹

Dans tous les pays, les écarts entre les genres s'accroissent chez les revenus les plus bas, et dans les économies les plus pauvres, les écarts de revenus entre les hommes et les femmes sont encore plus grands. Les chocs externes, qu'ils soient économiques, environnementaux ou politiques, ont également éradiqué des gains

durement obtenus, avec différents impacts sur les filles. Lorsque les ressources manquent, beaucoup de familles donnent la priorité à leurs fils, de sorte que ce sont les filles qui sont déscolarisées, mariées jeunes et qui sont de plus en plus accaparées par les tâches ménagères.

2015 : s'attaquer à l'injustice

Le rythme du changement a été jusqu'à présent trop lent, et il n'y a pas eu suffisamment de réussites pour pouvoir s'attaquer véritablement aux problèmes les plus épineux que rencontrent les filles, et les femmes, de par le monde. Les dix prochaines années pourraient représenter notre plus grande chance de pouvoir défier et enfin faire changer les facteurs profonds, sous-jacents de l'inégalité et de l'injustice. Si nous pouvons tirer parti de l'élan qui s'est accumulé, en particulier dans les vingt dernières années, nous sommes à l'aube d'un nouvel ordre social.

2015 est une année critique, l'année où il faut vraiment comprendre pourquoi le changement s'avère si difficile. Pendant des générations, l'ordre de

avec des partenaires au sein des communautés depuis 2009, et ce n'est que récemment que des donateurs comme Nike et la Fondation Gates ont commencé à financer des programmes qui agissent directement avec des adolescentes en tant que bénéficiaires primaires. »

Emily Hagerman (*Let Girls Lead*)

« De nombreux donateurs et autres ne considèrent pas entièrement les filles comme les agents de leur propre changement ou de celui des autres. Il y a encore du chemin à parcourir avant que les filles et les jeunes femmes soient totalement autonomisées. »

Adowa Aidoo (*Girl Scouts USA*)

Des inquiétudes ont également été exprimées au niveau des implications globales pour les droits de la femme et l'égalité des sexes :

« Ma propre opinion c'est que de se concentrer sur les filles n'aide pas nécessairement les objectifs plus larges de l'égalité des sexes... L'image véhiculée par le développement montrant les filles en tant que victimes méritantes qui ont besoin d'être secourues peut si facilement mener à ce que les femmes – et les droits de

la femme – soient encore laissées de côté. »

Andrea Cornwall (*School of Global Studies, University of Sussex*)

Donc en effet, les résultats montrent bien qu'un mouvement pour les filles a démarré et que les droits des filles sont fermement inscrits dans l'agenda international, mais ces résultats se doivent d'être examinés scrupuleusement. Il y a de nombreuses questions qui restent sans réponse : l'attention est-elle trop lourdement portée sur le plaidoyer au niveau mondial, et est-ce suffisant ? Comment la période de collecte intensive d'éléments de preuves et de réflexion au niveau international peut-elle servir à soutenir l'action des militants et des avocats de la cause ? Comment amplifier son influence sur la façon dont les filles vivent dans la réalité, et s'assurer qu'elles sont vraiment au centre de tout mouvement social vers le changement ? Courrons-nous le risque de perdre de l'élan si le changement n'est pas inscrit au niveau communautaire et mené par les filles elles-mêmes ? Pour qu'il soit transformatif, un mouvement pour les filles doit être véritablement local, alors comment les filles peuvent-elles prendre elles-mêmes les commandes et mener ce changement ?

la société voulait que les deux sexes soient cantonnés à des espaces pré-déterminés. De plus en plus les hommes et les femmes, les garçons et les filles, à la maison, au travail, à l'école, selon les règles de la loi, de l'État, des affaires et de la prière, savent que ce système, et la société qu'il crée, ne fonctionnent pas vraiment.

Dans les dernières décennies nous avons gagné une petite marge de manœuvre mais les rôles féminins et masculins restent essentiellement assez rigides. Le pouvoir populaire est globalement aux mains des hommes, et la sphère privée, domestique est, de façon disproportionnée, occupée par la main d'œuvre féminine.

« Nous devons faire le point et engager un dernier effort pour réussir notre entreprise. Et cela suppose que nous investissions dans plus d'un demi milliard

Inde.

d'adolescentes qui, dans les pays en développement, peuvent aider à guider les progrès pour l'ensemble de l'agenda des OMD. »

Ban Ki-moon, secrétaire général de l'ONU, Janvier 2014³⁰

Vingt ans plus tard, alors que les Objectifs du Millénaire pour le développement arrivent au terme de la période fixée, il y a une opportunité renouvelée d'incorporer au mieux la transformation des relations homme-femme dans les structures sous-jacentes de notre société. Avec un plus grand consensus autour des bénéfices économiques de l'autonomisation des filles et des femmes, une campagne vigoureuse s'emploie à mettre l'égalité des sexes au cœur du nouvel agenda de développement durable ; non pas en tant qu'objectif isolé mais en tant que principe qui renseigne tout le reste.

Il est donc critique que

l'implémentation de ce nouvel agenda du développement fasse le lien entre tous ces éléments et reconnaisse que la pauvreté est ancrée dans les inégalités homme-femme, l'exclusion et l'injustice. La discrimination et les stéréotypes qui touchent les filles de façon disproportionnée et négative compromettent également la capacité de nations entières à amorcer un progrès social et économique. En reconnaissant la dimension sexiste de la pauvreté, on peut commencer à révéler et à affronter les causes profondes des inégalités humaines. C'est le jeu complexe de rapports de force inégaux et de pratiques discriminatoires qui présente le plus grand défi pour l'accomplissement d'un développement durable et éthique dans toutes les sociétés et les communautés.

C'est pourquoi les filles doivent être sur le devant et au centre du nouveau cadre du développement. Elles doivent être intentionnellement



et explicitement visées dans les programmes et politiques pour qu'on puisse les atteindre. Bien trop souvent, la programmation de développement et d'aide regroupe les filles en catégories telles que « jeune », « femme », ou même « genre ». Mais, à toutes les étapes de leur vie, elles sont confrontées à des obstacles distincts qui ne seront pris en compte que lorsque nous reconnaitrons le double fardeau de la discrimination – être jeune et de sexe féminin – qui les touche dans de nombreuses régions du monde.

L'agenda du changement pour l'égalité homme-femme et les adolescentes sera-t-il pour autant différent cette fois-ci ? Quand nous soutenons les droits des adolescentes, est-ce que nous œuvrons vraiment pour arriver à un monde qui valorise les filles, défende leurs droits, et mette fin à l'injustice ? Dans le nouvel agenda du développement, les filles finiront-elles par obtenir un niveau correct d'éducation, par jouir d'une bonne santé, et par avoir le pouvoir de faire des choix sur leur propre vie, y compris pour choisir de se marier ou non et avec qui, choisir quand et si elles veulent avoir un enfant, et savoir comment trouver un emploi décent ? Ce nouvel agenda devra être l'étape vers un monde réellement meilleur basé sur la démocratie, la responsabilité et l'autonomisation véritable des plus pauvres et des plus marginalisés. Mais ce ne sont que mots et c'est l'action qui compte.

« Nous allons changer le monde »

Cette année nous avons donné la tâche de faire le point sur la situation des filles dans le monde à plusieurs personnes différentes issues des quatre coins du globe. Les auteurs ne partagent pas toujours les mêmes opinions, ni même celles de leur éditeur, mais nous voulions saisir l'opposition comme la discussion, l'optimisme comme le pessimisme, et tâcher de voir les filles dans le monde à travers ces différents points de vue. Nous avons reçu des contributions de

C'est le jeu complexe de rapports de force inégaux et de pratiques discriminatoires qui représente le plus grand défi face à l'accomplissement d'un développement durable et éthique dans toutes les sociétés et les communautés

journalistes, de poètes, de politiques, de militants, de chefs d'entreprise, d'économistes et d'universitaires. Elles proviennent de Colombie, du Honduras, du Guatemala, de la République Dominicaine et du Salvador, du Pakistan, de Sierra Leone, d'Australie, d'Éthiopie, de Suède, de France, du Canada, du Nigéria, d'Afghanistan, du Royaume-Uni, des États-Unis et d'Égypte, et de gens de tous âges qui ont une expérience du monde très diversifiée.

Chaque article étudie un des thèmes de la série de rapports sur la « Situation des filles dans le monde », emmenant le lecteur dans une exploration par le biais d'une variété de styles, d'expériences et de points de vue. Cette année nous avons de la poésie de Imtiaz Dharker, une nouvelle de Joanne Harris, une séquence photo de Liya Kebede, et nombre de réflexions personnelles ; le travail inachevé que représentent les droits des filles est traité de diverses façons et par le biais d'une variété de voix.

Nous avons demandé à la commentatrice économique Katrine Marçal de se pencher sur le rapport de 2009 « Les filles dans l'économie mondiale », et nous avons une contribution sur ce sujet par Indra Nooyi. Le Président américain Jimmy Carter s'est chargé du thème du travail avec les garçons et les hommes, comme l'ont aussi fait quatre champions du changement issus d'Amérique Latine : Yelsin, Kevin, Kendir et Elmer. Mariane Pearl s'est servie de son expérience en

tant que journaliste internationale et que militante pour éclairer le thème des filles dans les zones de conflit ; elle raconte l'histoire de tant de « héros méconnus qui forgeront un nouvel espoir pour des millions d'autres, armés de la conviction que la dignité humaine n'est pas négociable ». L'ancienne Première Ministre de l'Australie Julia Gillard, sur le sujet de 2012 sur l'éducation des filles, nous a dit : « La réalité de la plupart des pays en développement est que l'inégalité homme-femme ne représente qu'un des obstacles que rencontrent toutes ces filles. La pauvreté, le handicap, l'ethnicité, la religion et la localisation géographique (vivent-elles dans des zones rurales ou urbaines ? Sont-elles près ou loin d'une école ?) sont des facteurs considérables qui déterminent si une fille reçoit une instruction ou non. » Chernor Bah, militant pour la jeunesse, décrit pourquoi, pour lui, l'éducation des filles est la grande question universelle de notre temps. Anita Haidary peint un portrait saisissant de la raison pour laquelle elle a co-fondé *Young Women for Change* en Afghanistan : « On sort de la maison pour aller à l'épicerie, on se fait harceler. Une de mes amies dit que si elle pouvait simplement marcher dans la rue un jour sans se faire harceler, son rêve serait exaucé. J'aspire au jour où je pourrai m'asseoir dans un parc pour lire un livre. Ces choses-là peuvent paraître tellement simples mais la vie, ça tient à des choses simples. » Bukky Shonibare se penche sur la campagne #BringBackOurGirls des médias sociaux nigériens et Catalina Ruiz-Navarro expose la fracture numérique entre hommes et femmes et nous dit en quoi elle est significative. Nawal El Saadawi revient sur sa vie d'écrivaine et de militante et apporte des décennies d'expérience à la longue lutte pour la justice pour les filles et les femmes. La journaliste et auteure Sally Armstrong, grande avocate de la résilience et de la nouvelle énergie de cette génération de femmes,



Inde.

écrit : « Une des filles auxquelles j'ai parlé m'a dit : « Nous sommes la génération du changement. Nous avons le pouvoir et un point de vue nouveau et nous allons changer le monde... Regardez-nous bien. »

Quel que soit le sujet de « La situation des filles dans le monde », ce sont toujours les idées, la résilience et l'espoir même des filles et des jeunes femmes de tous les pays qui inspirent la lutte pour la justice pour les femmes. L'idée que l'oppression de la moitié de

la population mondiale n'est plus acceptable ni abordable est en train de gagner du terrain de sorte que, pour la première fois peut-être, la force du changement ne viendra plus simplement de ceux qui font campagne parce que ce n'est pas juste mais de ceux qui savent que ce n'est pas judicieux. Ce changement viendra non seulement du pouvoir des nouvelles technologies et du mouvement social international qui a emporté des femmes et des filles dans le monde entier, mais aussi des

pères, des frères, des époux et des hommes en position d'autorité qui renonceront à leurs privilèges.

Beaucoup de nos contributeurs considèrent les prochaines années comme cruciales pour amorcer une transformation historique et significative ; c'est la culmination de tous les efforts précédents et la première fois dans l'histoire que cet élan vers l'avant pour les droits des filles et des femmes ne sera pas immédiatement suivi d'un contrecoup. 2015 est une année pleine de promesses et cette fois les promesses devront être honorées. 

La Moitié du ciel par Imtiaz Dharker



SIMON POWELL

Il y a le ciel au fond du puits, parfait disque
de bleu. Petite portion de lune elle y voit
son reflet, s'appuie sur le rebord pour observer
comme on ferait du visage d'un étranger.
Le ciel se tourne vers elle et elle se tourne vers le ciel.

Il y a le ciel tremblant dans le puits
Le seau a brisé sa surface. Elle, ses mains
tirent vers le haut la fortune de l'eau dérobée.
Le ciel sait qu'elle le paiera.
Le ciel se tourne vers elle et elle se tourne vers le ciel.

Le poids du ciel sur sa tête,
des kilomètres à le transporter. Ses jambes se dérobent,
tendres les os fondent, Les genoux
poussés vers la terre avant l'heure.
Le ciel se courbe sur elle et elle se courbe.

Dans le seau, le ciel tourne au cuivre,
lourd, le cœur lourd, il sent la courbe d'un enfant
à l'intérieur de l'enfant, se formant dans l'informé
de ses hanches. Et elle porte le poids du ciel.
Le ciel se tourne vers elle et elle se tourne vers le ciel.

Et elle porte une demi-vérité.
Et elle porte un demi-mensonge.
Et elle porte la moitié de demain.
Et elle porte la moitié du ciel.

Note de l'auteure :

J'ai écrit ce texte en pensant à une femme que je connais qui a toujours eu le corps souffrant et douloureux, et qui faisait beaucoup plus que son âge. On en riait. Mais un jour elle m'a dit : « Rappelle-toi que j'avais moins de dix ans quand je transportais chaque jour de l'eau sur des kilomètres. Mon corps a vieilli. » Ce qu'elle n'a pas dit, et que je sais, c'est qu'elle a eu des enfants alors que son petit corps n'était pas prêt non plus.

Imtiaz Dharker est née au Pakistan et, musulmane calviniste, elle a grandi à Glasgow au sein d'une famille pakistanaise originaire de Lahore. Elle a été adoptée par l'Inde et s'est mariée au Pays de Galles. C'est une artiste accomplie, également réalisatrice de films documentaires. Parmi ses publications : *Postcards from god* (qui contient aussi *Purdah*) (1997), *I Speak for the Devil* (2001), *The terrorist at my table* (2006), *Leaving Fingerprints* (2009) et *Over the Moon* (2014), recueil pour lequel elle a reçu *The Queen's Gold Medal for Poetry*. Elle a illustré tous ses recueils de ses propres dessins, qui font partie intégrante de ses livres. Ses poèmes sont étudiés dans le cadre scolaire pour les examens du GCSE et des A-levels, et avec *Poetry Live!* (poetrylive.net), elle lit ses œuvres à une audience de 25 000 élèves par an. Imtiaz Dharker vit à Londres.

Des éléments concrets : les problèmes fondamentaux des filles et leurs idées pour le changement

Depuis le premier rapport sur « La situation des filles dans le monde », Plan International s'est engagé à rassembler les éléments concrets des droits et des réalités des filles. Nous avons commencé par une étude longitudinale – « Choix réels, vies réelles » – qui suit un petit groupe de filles dans neuf pays différents depuis leur naissance en 2006. Aujourd'hui, ces fillettes ont neuf ans et leurs vies éclairent notre travail.

Il est crucial d'avoir une base d'éléments réels sur les filles : pour armer les avocats du monde entier d'observations et de données récentes sur les difficultés et le pouvoir des filles ; pour renseigner des programmes qui créent un changement à long terme pour filles et garçons ; et pour susciter de nouveaux investissements et une volonté politique chez des parties prenantes convaincues par des données qui sont issues des réalités de la vie de filles.

Notre démarche vis-à-vis de l'élaboration d'une base d'évidences sur les droits des filles a évolué, un investissement plus conséquent s'étant mis en place dans le temps sur des approches innovantes et participatives qui procurent un forum pour que les filles s'expriment sur leurs inquiétudes les plus pressantes, tout en s'appuyant sur une grande variété d'approches méthodologiques. En 2014, plus de 7 000 adolescents, filles et garçons, dans 11 pays du monde entier, nous ont parlé des problèmes qu'ils rencontraient.³¹ On leur a posé des questions sur l'école, la famille et leur vie quotidienne, et sur les obstacles et les défis rencontrés par les filles au sein de leur communauté. « *Hear Our Voices* » ou « Entendez nos voix » est devenue l'une des études les plus importantes jamais entreprises sur les droits des filles, utilisant deux outils de recherche uniques, les paroles des filles étant à l'épicentre de cette enquête.³²

Les résultats de cette étude de recherche ont mis en exergue les réalités de la vie des filles. Ils ont confirmé que les adolescentes sont confrontées à des obstacles spécifiques quant à leur survie et à leur développement, simplement parce que ce sont des filles. Par exemple, moins de la moitié d'entre elles ont dit que dans leur communauté les filles vont toujours ou souvent au bout de leurs neuf années de scolarité. Même quand elles étaient scolarisées, moins de la moitié des filles ont déclaré qu'elles participaient toujours ou occupaient des rôles de premier plan aussi souvent que les garçons.

Tout au long de cette étude, les filles ont révélé qu'elles ne se voient pas vraiment comme ayant des droits mais qu'en fait elles sont limitées, contraintes et soumises à des injustices qui empêchent leurs opportunités dans la vie. C'était particulièrement le cas lorsqu'on abordait le sujet de leur santé sexuelle et de

leurs droits reproductifs, seulement un quart d'entre elles ayant affirmé qu'elles décident toujours si elles se marient ou quand elles le font, et une sur trois ayant déclaré qu'elles ne décident « jamais » si elles tombent enceintes. Cette incapacité à faire des choix concernant leur propre corps conjugée à une absence globale d'opportunités et de soins, est injuste et inéquitable.

L'autre domaine d'inquiétude crucial qui est ressorti de l'enquête était axé sur la violence. Les résultats révèlent que la violence envers les filles est endémique, à un point inquiétant : les filles s'attendent à être victimes de violence, et les niveaux de violence qu'elles vivent leur paraissent « normaux ». Elles ont rarement l'impression de pouvoir échapper à la violence à la maison, dans leur communauté, ni à l'école. Par exemple, 80% des filles d'une région de l'Équateur, et 77% des filles d'une région du Bangladesh, ont déclaré qu'elles ne se sentent que peu souvent ou jamais aussi en sécurité que les garçons sur le chemin de l'école.

Chez Plan International, ces résultats choquants nous ont incités à creuser plus loin dans les domaines clés qui sont ressortis de cette recherche. Nous voulions les commentaires des filles sur la façon dont les choses devraient changer, et les solutions que les filles elles-mêmes trouvent nécessaires pour pallier leurs problèmes les plus pressants. Nous avons décidé d'investir dans une recherche en continu qui s'appuierait sur cette ferme assise factuelle par le biais de données fiables qui se focalisent sur les idées des adolescentes pour le changement. De fait, nous nous sommes associés à Ipsos MORI pour conduire une enquête représentative sur des adolescentes dans quatre des pays participant à l'étude « *Hear Our Voices* » (en Équateur, au Nicaragua, au Pakistan et au Zimbabwe). Cette dernière étude reflète l'évolution de notre désir de contribuer à une base internationale d'éléments sur les droits des filles : une étude qui met les opinions des filles sur leurs problèmes comme sur leurs solutions au centre des préoccupations.

Dans l'étude la plus récente de cette année, « Les filles ont la parole », nous nous sommes entretenus avec 4 219 adolescentes pour écouter leurs suggestions au niveau de ce qui pourrait améliorer leur vie ; pour savoir qui, selon elles, devrait se charger d'opérer ces changements ; et comment elles comptent réagir aux obstacles à l'égalité. Nous nous sommes limités à quatre domaines qui étaient ressortis comme ayant le plus d'importance dans leur quotidien : les décisions autour de la grossesse précoce ; les mariages d'enfants, précoce et forcé ; la violence sexiste à l'intérieur et hors de l'école ; et la sécurité au sein de leur communauté.



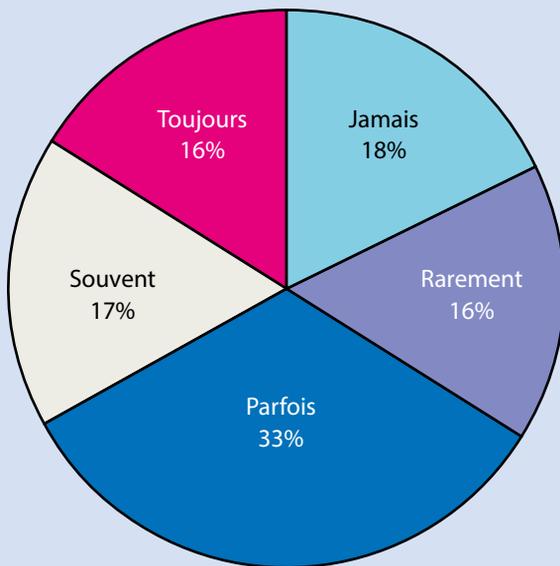
Inde.

La méthodologie pour cette étude a été entreprise par le biais d'un questionnaire quantitatif solide et comparable qui soit représentatif des adolescentes, âgées de 15 à 19 ans, au niveau national dans les quatre pays.³³ Cette recherche a été conduite dans autant de régions que possible et avec une sélection diversifiée de filles dans chaque pays. Les entretiens avec les filles étaient de format semi-structuré, avec un certain nombre de questions ouvertes qui permettaient à celles-ci de parler librement de leurs opinions sur les solutions nécessaires pour mieux les protéger ainsi que leurs congénères des abus, de la violence, de la grossesse et du mariage précoces.³⁴

Bien que le contexte des quatre pays soit très différent, les résultats de cette recherche révèlent de nombreux éléments communs qui, reliés ensemble, sont le reflet d'une histoire complète et poignante des filles dans le monde. Globalement, elles sont optimistes quant à leur avenir : la plupart d'entre elles, dans les quatre pays, trouvent qu'elles ont davantage de valeur en tant que membres de leur communauté et, majoritairement, elles pensent qu'elles ont plus d'opportunités que leur mère avant elles.

Cependant, l'image globale de l'autonomisation des filles qui en ressort – leur capacité à prendre des décisions pour leur propre vie – est très complexe. Les résultats sur les 4 219 filles dans quatre contextes locaux spécifiques fournissent un tableau fragmenté. Quarante-trois pour cent des filles au Nicaragua disent qu'elles peuvent « toujours » ou « souvent » prendre des décisions, comparé aux quelques 20% au Pakistan et 33% en Équateur. Au Pakistan les 4% de filles qui déclarent prendre « toujours » leurs propres décisions concernant leur vie ont toutes entre 18 et 19 ans, vivent dans des villes, ne sont pas mariées et continuent leur scolarité. La signification de ce résultat trouve un écho tout au long de la recherche : vivre dans une ville, être célibataire et scolarisée, sont des facteurs puissants pour la capacité d'une fille à gouverner sa propre vie. Lorsqu'on compile les résultats sur les différents pays, il apparaît que globalement seulement un tiers des filles interviewées ont le sentiment qu'elles peuvent prendre leur propres décisions ; pour deux-tiers d'entre elles, l'autonomie reste difficile à atteindre.

Les filles sont-elles capables de prendre des décisions importantes sur leur propre vie ?



Cette variété dans les réponses fait partie de l'histoire complexe des adolescentes, et nous a donné envie d'aller plus loin dans les données pour mieux comprendre les contradictions apparentes dans leur vie. En réfléchissant sur d'autres dimensions de l'autonomisation, les expériences communes se sont révélées clairement. Les filles dans tous les pays ciblés ploient sous la charge de leurs corvées, ne disposent pas de l'égalité d'accès à la technologie et manquent de confiance en elles quand il s'agit de s'exprimer en présence d'hommes ou de garçons.

Mais l'histoire des filles ne s'arrête pas là. Elles ont parlé en profondeur des mornes réalités auxquelles elles sont confrontées dans les quatre domaines clés qui représentent leurs inquiétudes les plus pressantes.

La grossesse précoce

« Si j'avais eu assez d'informations je ne serais pas tombée enceinte ; je n'ai pas assez d'informations, c'est pour ça que je suis devenue enceinte très jeune. J'ai 19 ans maintenant et j'ai une petite fille. Je passe tout mon temps à m'occuper d'elle, je veux étudier encore. »

Fille au Pakistan

Les filles ont déclaré sans détours que l'accès à la contraception et aux services de santé n'est pas adapté. Globalement, les jeunes filles interrogées venant d'Amérique du Sud trouvent qu'elles ont suffisamment accès aux informations sur la santé sexuelle et reproductive, mais que l'accès aux contraceptifs est insuffisant. En contraste, celles du Pakistan et

du Zimbabwe ont rapporté des taux d'accès aux informations peu élevés et des taux légèrement moins bas pour ce qui est de l'accès à la contraception. Ces résultats doivent être compris dans leur contexte : les filles au Nicaragua deviennent mères de plus en plus jeunes, ce qui est alarmant : 17% des adolescentes impliquées dans cette étude ont déclaré avoir déjà un ou deux enfants, le taux le plus élevé de tous les pays étudiés, nombre d'entre elles ayant accouché lorsqu'elles avaient à peine 13 ou 14 ans.³⁵

Sur tous les pays pris en compte, les filles ont mentionné la coercition sexuelle et la réticence du partenaire masculin à utiliser un moyen de contraception comme obstacles majeurs quand il s'agit d'éviter grossesse précoce et maladies sexuellement transmissibles. Ces données ont montré tout-à-fait clairement que les filles ne détiennent pas le pouvoir de prendre des décisions sur leur propre corps, et le besoin urgent de travailler avec les hommes et les garçons sur le principe de négocier les termes de l'acte sexuel de façon égalitaire avec les filles. Les filles nous ont parlé de l'impression de pression qu'elles ressentent souvent quand il s'agit d'avoir des relations sexuelles avec leur petit ami ou leur mari. Ce manque d'égalité prévaut particulièrement au Pakistan et au Zimbabwe.

L'acceptation généralisée de la grossesse adolescente variait beaucoup pour ce qui est des filles qui continuent leur scolarité, avec 85% des équatoriennes qui déclaraient qu'il était toujours possible de continuer son instruction après avoir eu un bébé, alors qu'au Pakistan seules 39% étaient d'accord avec cette déclaration. Sur tous les pays de l'étude, les filles déclaraient avoir besoin d'un plus grand soutien de la part de leur communauté et de leur famille pour faire en sorte qu'elles dépassent le challenge de la grossesse et, plus important encore, qu'elles puissent continuer leur éducation.

Le mariage précoce

« Je leur conseillerais de ne pas se marier très jeune parce qu'elles ne sont pas prêtes. Elles sont trop jeunes et leurs rêves seraient brisés. »

Fille en Équateur

Dans chaque pays, les filles ont déclaré que le mariage précoce n'a pas d'avantage pour elles, et que leurs droits à l'éducation, à l'information et aux services, à être protégées de la violence, et à la santé sexuelle et reproductive s'en trouvaient compromis.

Un peu plus de trois filles sur cinq (68%) étaient d'avis que les filles qui se marient tôt sont plus susceptibles de vivre des violences au sein de leur foyer. Cette perspective était partagée par les filles dans divers contextes et pays, et au Nicaragua

la proportion élevée de 70% des filles identifiaient le mariage précoce comme un signe précurseur de violence domestique. Elles faisaient le lien entre le mariage précoce et l'éducation, la majorité d'entre elles tous pays confondus étant d'accord avec l'affirmation selon laquelle si elles se marient avant l'âge de 18 ans, elles ont moins de chances d'aller au bout de leur cursus scolaire. Un meilleur accès à une éducation de qualité pour les filles a été identifié comme solution clé en Amérique Latine et au Zimbabwe, tandis que c'était l'éducation pour les parents et les personnes responsables sur les aléas du mariage précoce qui était soulignée par les filles au Pakistan. Plus d'un tiers des filles au Pakistan comme au Zimbabwe rencontrent des pressions pour se marier très jeunes. Tous pays confondus, les filles ont mentionné que le besoin d'avoir plus de latitude et de confiance en elles pour pouvoir discuter des problèmes et inquiétudes avec leur famille était une étape majeure.

Violence sexiste à l'intérieur et autour de l'école

« J'apprendrais aux filles à se protéger, par exemple en leur enseignant le karaté. »

Fille au Zimbabwe

La violence sexiste liée à l'école est un problème très réel ; les filles semblent normaliser la violence, et dans certains cas les formes de violence les pires, en particulier au Pakistan et au Zimbabwe. Elles perçoivent le chemin de l'école comme étant dangereux par essence : 47% de toutes les filles de l'étude soit ne sont « pas d'accord du tout » soit « pas d'accord » avec la proposition selon laquelle les filles se sentent en sécurité sur le chemin de l'école. Elles ont montré qu'elles étaient conscientes de leurs droits, et dans tous les pays étudiés 86% d'entre elles ont dit qu'il était « rarement » ou « jamais » acceptable qu'un enseignant inflige une forte correction physique aux filles dans certaines situations à l'école. Leurs conceptions variaient souvent énormément selon leur implantation géographique sur des sujets tels que le harcèlement sexuel, la coercition à l'école et les châtiments corporels. Par exemple presque 20% des filles interrogées au Pakistan soit « ne savaient pas » soit « étaient d'accord » que dans certaines circonstances il était peut-être acceptable qu'un professeur demande des faveurs sexuelles à une fille en échange de bonnes notes. Cependant, au Zimbabwe, au Nicaragua et en Équateur, plus de 90% n'étaient pas d'accord.

La violence dans la communauté

« Je leur conseillerais, si elles étaient maltraitées, d'appeler la police et de briser le silence. »

Fille au Nicaragua

Les résultats étaient encourageants quand il a été question des attitudes face à ce qui est acceptable en matière de violence sexiste dans la communauté. Partout, les filles se sont montrées confiantes sur ce qu'elles feraient en situation de violence extrême : 87% des 4 219 filles n'étaient « pas du tout d'accord » ou « pas d'accord » avec la proposition : « Si une fille ou une femme a été violée il vaut mieux pour elle de n'en parler à personne. » De même, la majorité des filles tous pays confondus n'étaient « pas du tout d'accord » ou n'étaient « pas d'accord » lorsqu'on leur demandait si elles pensaient acceptable qu'un garçon frappe sa petite amie ou use de violence contre elle.

Cependant, les filles ne s'accordaient pas sur si elles devaient ou non être autorisées à se déplacer seules dans les transports publics ou à se trouver dans des lieux publics après la tombée de la nuit. Au Nicaragua, seules 12% étaient d'accord avec la proposition selon laquelle les filles ne devraient pas emprunter les transports en commun sans un membre masculin de la famille, alors qu'au Pakistan, cela s'élevait à 54%. Toutes les filles étaient d'accord pour dire que plus de soutien de la part de la communauté et plus de confiance en soi les aideraient, en particulier pour ce qui est de dénoncer les violences.

Vers des solutions

Même si beaucoup des résultats trouvés ne sont pas nouveaux, ces témoignages venant directement des adolescentes ne peuvent pas être ignorés. Pour Plan International, les enseignements tirés de cette recherche seront utilisés pour renforcer notre programme et le travail de plaidoyer sur les adolescentes du monde entier. Parmi tous ces résultats, nous discernons que les filles ont une notion forte de leur réalité et de leurs défis, et nous devons nous rallier à elles pour faire en sorte qu'elles soient autonomisées jusqu'à atteindre leur plein potentiel.

Les filles ne se sont pas contentées d'identifier les défis clés qui les attendent ; la volonté principale de cette étude est de se concentrer sur les solutions qui mèneront à la transformation. Le dernier chapitre de ce rapport présente leurs solutions pour apporter un changement véritable dans leur vie, leur foyer et leur communauté. C'est cette attention portée sur les solutions qui, selon nous, non seulement diversifiera la base d'éléments sur les droits des adolescentes, mais nous guidera aussi vers davantage de questions et une capacité accrue à influencer des programmes et des politiques qui répondent véritablement au savoir des filles et aux réalités de leur vie.



JACQUIE LABATTY / THE EQUALITY EFFECT

Enregistrement d'une nouvelle victime de viol au Refuge international Ripples au Kenya.

« NOUS SOMMES LA GÉNÉRATION DU CHANGEMENT »



AVRIL BENOIT/MSF

par Sally Armstrong

Militante des droits de l'Homme, journaliste et auteure lauréate de nombreux prix, Sally Armstrong a effectué de nombreux reportages sur les femmes et les filles du monde entier. De la Bosnie et la Somalie au Moyen Orient, au Rwanda, au Congo et à l'Afghanistan, ses reportages témoignages lui ont valu des prix tels que le *Gold Award* de la *National Magazine Award Foundation* et le prix des auteurs de la *Foundation for the Advancement of Canadian Letters*. Elle a reçu le *Media Award* d'Amnesty International Canada en 2000, 2002 ainsi qu'en 2011. Sally a été membre de la Commission internationale des femmes, un organisme de l'ONU qui se compose de 20 palestiniennes, 20 israéliennes et 12 ressortissantes internationales dont le mandat consiste à collaborer au cheminement vers la paix au Moyen Orient. Son dernier livre *Uprising: A New Age is Dawning for Every Mother's Daughter* a été publié en mars 2014 par St Martin's Press à New York.

Les filles sont là. J'ai un message pour tous les pessimistes qui affirment que le mouvement féministe est mort et que ça n'intéresse pas les jeunes. Il s'est révélé alors que, journaliste en Asie, en Afrique, en Europe et aux Amériques, je faisais des recherches pour mon livre *Uprising: A New Age is Dawning for Every Mother's Daughter*. Dans le monde entier, des filles et des jeunes femmes font rayonner une lumière éclatante et pure à la vue de tous. Elles posent des questions qui n'avaient jamais été posées auparavant comme « Dans le livre sacré, c'est écrit où que je ne dois pas aller à l'école? » ou « Si c'est bien notre culture, expliquez-moi pourquoi on ferait des choses qui sont néfastes pour nous tous ? » Elles s'opposent aux pseudos revendications religieuses et aux contradictions culturelles qui empêchent les filles d'avancer depuis des siècles. Tout ça, c'est parce que la terre a commencé à bouger sous le statut des filles. La bonne nouvelle, ce n'est pas que les injustices comme le mariage forcé, le mariage des mineurs, le harcèlement sexuel, le viol et les agressions physiques ont été renvoyés là où ils devraient être, dans les livres d'histoires. Mais c'est

que, dans le monde entier, un appel est lancé pour que la responsabilité de la misogynie, de l'extrémisme et du fondamentalisme comme des pratiques néfastes soit reconnue parce qu'il est prouvé qu'ils ont une incidence négative sur la santé et le bien-être de la moitié de la population mondiale. Qui plus est ils sont aujourd'hui considérés comme préjudiciables pour l'économie. Selon des experts, ce changement de statut chez les filles et les femmes va réduire la pauvreté, réduire les conflits et relancer l'économie. Dans le passé il était tabou d'aborder des sujets tels que l'abus sexuel ou le mariage forcé. Et l'on ne peut changer ce dont on ne peut pas parler. Aujourd'hui les filles parlent et leurs conversations portent sur les droits à l'égalité, l'éducation, les soins de santé et des lendemains meilleurs.

De la conférence de Beijing aux objectifs du millénaire

Ces jeunes femmes ont été témoins des actions de leurs mères en 1996 lorsque les femmes en burqa d'Afghanistan se sont vu refuser éducation, travail et soins médicaux sous le régime des talibans. Elles étaient dans

les foules en délire de la Place Tahrir en 2011 lorsque le peuple égyptien a renversé le régime dictatorial. Durant les dix ans et demi écoulés entre-temps, elles ont regardé les femmes lutter pour abolir les abjectes ordonnances Hudood au Pakistan, selon lesquelles une femme violée devait avoir quatre témoins masculins pour prouver qu'elle n'avait pas provoqué le viol ; elles ont vu des femmes remettre en question la légitimité du droit personnel qui nie les droits des femmes en matière de mariage en Égypte, et elles ont rejoint leurs aînées quand en Afghanistan femmes et filles ont trouvé le courage de défiler dans les rues pour réclamer équité et justice. Au Libéria les filles ont vu les femmes encercler les hommes lors d'une conférence pour la paix et assiéger le bâtiment en disant qu'elles ne partiraient pas avant qu'un accord de paix ne soit conclu, lançant une « grève du sexe » pour souligner leur motivation. Au

Swaziland elles se sont jointes aux grand-mères de vingt-cinq pays africains et du Canada qui s'étaient rassemblées pour exiger des mesures pour renverser le cours de l'épidémie du VIH et du SIDA qui avait commencé à affecter plus de femmes et de filles que d'hommes et de garçons. En 2012, aux États-Unis, des étudiantes ont fini par riposter en masse face à la droite religieuse pour soutenir *Roe v. Wade*, l'arrêt du tribunal qui a donné aux américaines le droit à l'avortement en 1973. Et au Canada, les filles ont appris que les femmes autochtones, qui avaient accusé le gouvernement de ne pas avoir réagi sur le dossier de la disparition, et du meurtre probable de leurs sœurs, leurs tantes, leurs filles ou leurs mères, avaient demandé l'aide extérieure des Nations unies et l'avaient obtenue, infligeant ainsi un camouflet cuisant au gouvernement.

Tout autour de la planète les filles ont observé ces changements puis, inspirées par

*Entretien
du potager
du Refuge
international
Ripples, Kenya.*



le succès de leurs mères, de leurs sœurs et de leurs tantes, ont amorcé leurs propres révolutions. Par exemple Malala Yousafzai est devenue le porte-voix des filles du monde entier. Elle personnifie le changement qui souffle aujourd'hui sur pays après pays. Il y a ne serait-ce que quelques années il est probable que nous n'aurions jamais rien su de son histoire. Lorsque le taliban lui a lâchement tiré dans la tête, le 9 octobre 2012, pour avoir osé aller à l'école et s'exprimer en faveur de l'éducation des filles, il n'aurait pas été surprenant que les habitants de la vallée de Swat, au Pakistan, n'aient fait aucun cas de l'événement : « et alors, c'est une fille ». Ailleurs, si la nouvelle était arrivée à nos oreilles, nous aurions froncé les sourcils en disant « Comme c'est terrible, mais bon c'est comme ça qu'ils traitent les filles, on ne peut rien y faire. »

Au lieu de cela, l'histoire de Malala a été mentionnée dans tous les journaux du monde et sur toutes les radios et les télévisions ; les gens restaient à l'affût des nouvelles pour savoir où elle allait se faire soigner et quand elle se ferait transférer à Islamabad dans un premier temps, puis à Londres. En février nous avons pu voir ou lire les détails de la chirurgie de reconstruction crânienne et de l'implant cochléaire dont les médecins feraient usage pour réparer ses lésions crâniennes et lui permettre de retrouver partiellement l'audition. Puis début mars elle a refait son apparition dans les actualités. Un sac à dos rose sur les épaules, Malala retournait à l'école. Et le 12 juillet 2013, pour son seizième anniversaire, elle se tenait devant les Nations unies pour parler, telle une avocate chevronnée, de l'éducation des filles.

Malala était devenue notre fille à tous. C'était comme si les citoyens du monde avaient levé le rideau et soudain réalisé la stupidité extraordinaire qui consiste à refuser d'instruire les filles et les conséquences de la soumission aux extrémistes qui prétendent qu'ils agissent au nom de Dieu lorsqu'ils tirent dans la tête des adolescentes parce qu'elles veulent apprendre à lire et à penser par elles-mêmes. Ban Ki-moon, secrétaire général des Nations unies, a déclaré « Quand les talibans ont tiré sur Malala, ils ont montré ce qu'ils craignaient le plus : une fille avec un livre. »

Malala détient cet élément insaisissable, celui qui allie la force à la gentillesse, la détermination à l'intuition. À l'ONU, elle portait le foulard de feu Benazir Bhutto et dans son style direct, du fond du cœur, elle

a magistralement allié dans son discours le prophète Mahomet avec Jésus Christ, Martin Luther King, Nelson Mandela et Gandhi.

Elle a mis le monde en état d'alerte en ce 14 juillet lorsqu'elle a déclaré « Il fut un temps où les femmes demandaient aux hommes de défendre les droits de la femme. Cette fois il faudra que nous le fassions nous-mêmes. » Puis elle a annoncé la voie à suivre pour les femmes : « Ils ont cru qu'une balle nous ferait taire mais ils ont échoué. Le silence a engendré une voix : la faiblesse, la peur et le désespoir sont morts ; la force, le pouvoir et le courage sont nés. »

Les nouveaux chefs de file comme Malala ne sont pas les seuls à être vecteurs de changement. Les fantassins de cette guerre contre les oppresseurs des femmes et des filles sont eux aussi en marche. En Inde, lorsque Jyoti Pandey Singh a été violée à mort par un groupe de voyous dans un bus, il y a eu là aussi une prise de conscience. Le message qu'elle nous laisse en héritage, c'est que cette histoire brutale a arraché la chape qui pesait sur cinquante ans de silence sur le statut des femmes en Inde. Il s'avère que la démocratie au développement le plus rapide et à la croissance économique la plus élevée au monde doit modifier la façon dont elle traite cinquante pour cent de sa population. Et le monde observe cela d'un tout autre œil.

Les nouveaux chefs de file comme Malala ne sont pas les seuls à être vecteurs de changement. Les fantassins de cette guerre contre les oppresseurs des femmes et des filles sont eux aussi en marche

S'engager pour l'éducation

Au Nigéria lorsque les extrémistes de Boko Haram ont kidnappé 276 écolières en avril 2014 le monde a été plus attentif que jamais. Les fillettes étaient en train de passer leurs derniers examens dans la ville à majorité chrétienne de Chibok dans le Nord du Nigéria quand les hommes de Boko Haram, dont le nom signifie approximativement « l'éducation occidentale est interdite », sont entrés de force dans l'école en prétextant qu'ils étaient des gardes et ont enlevé les jeunes adolescentes. Au moment où j'écris cela, elles n'ont toujours pas été retrouvées. Mais aussi difficile que soit la catastrophe permanente qui touche la vie de ces filles, c'est une autre histoire derrière celle-ci qui se doit d'être exposée. Lorsque le président américain

Barack Obama a dit qu'il enverrait des conseillers stratégiques et de l'équipement de surveillance au Nigéria pour aider à les retrouver, il a fait une démarche historique. Aucune force militaire, aucun gouvernement n'était jamais allé où que ce soit pour secourir des filles. Le message était clair : les filles comptent et l'éducation est d'une importance capitale.

Cet engagement nouveau envers l'éducation des filles est un changement majeur. Par exemple, en Afghanistan, quand les femmes font référence à leur analphabétisme elles disent qu'elles sont aveugles. Lorsque je leur ai demandé ce qu'elles voulaient dire par là, l'une d'elles m'a expliqué : « Je ne savais pas lire, alors je ne savais pas ce qui se passait. » En moins d'une douzaine de mots, elle m'a décrit un système sur lequel les hommes au pouvoir s'appuient depuis des siècles : si l'on garde les filles dans l'ignorance, elles ne sauront pas ce qui se passe. Aujourd'hui presque neuf millions d'enfants sont scolarisés, et quarante pour cent d'entre eux sont des filles. Tout le monde sait que la direction à suivre dans quelque pays que ce soit, c'est l'éducation.

Cet essor de l'éducation est en train de changer la façon de vivre des femmes et des filles. En Arabie Saoudite les inscriptions de filles en école primaire et secondaire ont augmenté de 8,3% par an.¹ Les femmes qui en 2011 et 2012 ont protesté contre l'interdiction de conduire pour les femmes étaient dentistes, professeurs et spécialistes en informatique. Ces femmes et leurs filles ne sont plus disposées à demander la permission d'un tuteur pour se déplacer seules librement dans leur propre pays, voyager à l'étranger ou subir une intervention médicale. Qui plus est, le taux de natalité en Arabie Saoudite diminue pour atteindre des niveaux européens, et les coutumes selon lesquelles, par exemple, on devrait épouser son cousin germain, tombent en désuétude. Farida Shaheed, rapporteur culturel pour les Nations unies, a déclaré : « Plus les femmes ont d'options, moins elles sont assujetties à leur mari, à leur père, aux prêtres et aux mollahs. »

Tels des croyants régénérés disciples du pouvoir des filles, les défenseurs de la cause se rallient au mouvement. Le philanthrope Bill Gates a déclaré : « Il y a eu plus de progrès contre l'inégalité dans la dernière décennie que dans les cinq précédentes. » Doug Saunders, chroniqueur pour le journal

canadien *The Globe and Mail*, dans un commentaire sur le rapport « Parce que je suis une fille » 2010 de Plan International² qui affirme que le destin des filles et des jeunes femmes reflète précisément celui de leur pays et de leur communauté, écrit : « Les forces les plus puissantes aujourd'hui (...) sont toutes centrées sur la figure mythique de l'adolescente. »

La Banque mondiale a fait paraître des rapports tous les cinq ans depuis 1985 pour dire que si l'on prête attention aux fillettes dès l'enfance – en les éduquant, prenant soin de leur santé, en les nourrissant – l'économie du village s'en verra améliorée. Pourquoi ? Parce qu'elles se marieront plus tard, auront moins d'enfants et que ces enfants seront en meilleure santé. Ce rapport n'a pas eu le succès qu'on aurait pu espérer. Mais en 2012, quand la terre a bougé sous le statut des femmes et des filles et que l'économiste des objectifs du millénaire Jeffrey Sachs a dit que le statut des femmes et l'économie sont en lien direct – lorsque l'un des deux s'épanouit, c'est aussi le cas pour l'autre ; lorsque l'un des deux est dans l'ornière, c'est aussi le cas pour l'autre – sa déclaration, elle, a fait mouche.

C'est comme si on avait soudain sonné la fin de cette danse séculaire. La violence envers les femmes et les filles se révèle être une tactique d'intimidation appliquée par des mâles dépassés qui essaient de s'accrocher au pouvoir.

Le visage du nouvel Afghanistan

C'est en Afghanistan que ce phénomène est le plus manifeste. En 2012 Noorjahan Akbar, avec son amie Anita Haidary, a fondé *Young Women for Change* (YWC), une organisation d'afghans entre 15 et 22 ans qui est aussi moderne qu'elle est provocante. Et elles ont fait cela dans une des capitales mondiales de l'oppression de la femme : à Kaboul. Leur objectif est de remodeler le paysage émotionnel de l'Afghanistan.

Noorjahan et Anita sont le visage du nouvel Afghanistan. « Nous voulons mobiliser la jeunesse, » m'ont-elles déclaré. « Soixante-sept pour cent de la population afghane a

C'est comme si on avait soudain sonné la fin de cette danse séculaire. La violence envers les femmes et les filles se révèle être une tactique d'intimidation appliquée par des mâles dépassés qui essaient de s'accrocher au pouvoir

moins de trente ans. Nous n'avons jamais fait la guerre. Nous n'en avons jamais initié une non plus. Nous avons de nouvelles idées, et nous voulons nous débarrasser des vieilles coutumes dont plus personne ne veut. Et nous avons les outils pour faire changer les choses... nous sommes tous sur Facebook. »

Pour les réactionnaires, elles appuient là où ça fait mal. Si un homme harcèle Noorjahan Akbar dans la rue – qu'il spéculé sur sa virginité, sur ses seins ou la traite de prostituée parce qu'elle n'est pas escortée par un homme, ce qui n'est que trop répandu en Afghanistan – elle s'arrête et lui demande : « Pourquoi tu dis ça ? » Si un homme cherche à la toucher, ce qui n'est pas exceptionnel non plus, elle lui dira : « c'est quoi ton problème ? Ces rues, elles sont aussi à moi. J'ai le droit de me déplacer librement dans ma ville. » Elle

veut que les hommes arrêtent de se comporter d'une certaine façon qu'elle trouve ridicule.

« S'ils me harcèlent physiquement, je leur donne un coup de sac à dos. Quand je leur demande ce qu'ils sont en train d'essayer de faire, j'ai l'impression que je plante l'embryon d'un doute dans leurs esprits, et ça, ça a de la valeur. La fois suivante ils réfléchiront peut-être avant de parler ou d'agir. Quand on commence à remettre en question les injustices qu'on a supportées toute sa vie, ça donne de la force. »

Noorjahan a même descendu la rue principale de Karta See – le quartier où se trouve YWC – avec un système d'enregistrement caché dans son voile et a recueilli des preuves des choses véritablement immondes que les hommes et les garçons disent aux filles et aux femmes dans la rue. Cet enregistrement

L'école dans des locaux abandonnés à Kaboul, Afghanistan.



LAMA SLEZIC/PANOS PICTURES

a ensuite été livré aux stations de radio et de télévision de Kaboul pour qu'elles les fassent écouter à leurs spectateurs et auditeurs. Elle trouve que ses collaboratrices et elle n'ont rien à perdre ; que l'expression est leur meilleure chance de pouvoir aller de l'avant.

Le fait que les filles soient traitées comme des citoyens de seconde zone est un problème à résoudre ; le fait qu'elles soient violées, ce qui constitue toujours un fléau pour les filles du monde entier, en est un autre. Le viol a toujours été un crime du silence. La victime ne veut pas admettre ce qui lui est arrivé de peur de ne pas être crue ou d'être rejetée. Pour le reste du monde, il est préférable de croire que le viol, ça n'arrive pas ou de se cantonner à l'idée insensée que le silence constitue la meilleure réaction.

Aujourd'hui le tabou qui plane sur la violence sexuelle a été brisé. Des femmes venant de Bosnie, du Rwanda et de la République Démocratique du Congo ont tiré la sonnette d'alarme au sujet des viols dans les camps et des viols en masse, et même des re-viols, une expression créée par des femmes du Congo pour décrire le fait d'être violée par les membres d'une milice puis violée à nouveau lorsqu'une autre troupe entre dans le village. Au lieu d'être tus, des cas tels que

celui de Mukhtar Mai, la pakistanaise qui a subi un viol en réunion par des villageois qui voulaient la punir de s'être promené avec un garçon d'une caste supérieure, ont fait les gros titres dans le monde entier. Et le viol par deux étudiants d'université – des joueurs de football – à Steubenville dans l'Ohio aux États unis en 2013 a reçu de l'attention surtout parce que certains médias avaient rapporté que les « pauvres garçons qui l'avaient violée allaient en prison et que leur vie était finie. » Un individu scandalisé a réagi dans une conversation qui a fait le tour des réseaux. « Si vous êtes si inquiets pour vos bonnes notes, votre grande « réputation » et vos bourses d'études, vous n'avez qu'à ne pas violer des filles inconscientes et poster les photos sur YouTube. »

Il faut lancer un avertissement sur la vitesse à laquelle les gains des femmes et des filles peuvent être perdus. En 1996, au Guatemala, un accord de paix a marqué la fin d'une guerre civile de trente-six ans. Le conflit avait provoqué des milliers de morts civiles, plus de quatre-vingt dix mille disparitions non-élucidées, et plus de cent mille cas de violences sexuelles.³ Au lendemain de la signature de cet accord, les femmes avaient davantage conscience de leurs droits et une



portion de l'espace politique leur avait été ouverte, selon Luz Méndez, vice-présidente de la chambre exécutive du Syndicat national des femmes guatémaltèques. « Dans notre mouvement pour les femmes, on dit que les accords de paix ont été une ligne de démarcation. On a eu plus de chances de s'exprimer, de s'organiser pour lutter pour nos droits. » Mais à la fin de la guerre, le crime organisé et les narcotrafiquants se sont vite installés. D'après elle, « Aujourd'hui les bandits attaquent les femmes juste parce que ce sont des femmes. »

La violence que les trafiquants de drogue ont apportée avec eux a altéré le paysage à l'extérieur du foyer, et la violence qui menaçait auparavant les femmes et les filles dans leur propre maison a également refait surface. « Les femmes [et les filles] n'osent plus marcher dans la rue aujourd'hui », déclare Mme Méndez. « Mais, pire que ça, les attaques sur les femmes se sont répandues comme un virus jusqu'à l'intérieur de leur propre foyer. »

Un tournant historique

Ce qu'il faut, c'est un changement d'attitude envers les filles. Un des exemples les plus frappants provient du Kenya où en 2011 il y a eu un tournant historique que tout le monde attendait. Dans la ville de Meru, au Nord du pays, 160 filles entre trois et dix-sept ans ont poursuivi le gouvernement pour n'avoir pas assuré leur protection pour empêcher qu'elles soient violées. Leur action judiciaire a été élaborée par *Equality Effect* en s'appuyant sur des faits analogues au Canada, autre pays où les femmes ont eu gain de cause après avoir poursuivi en justice le gouvernement pour avoir manqué à son devoir de protection envers elles. Tout le monde, des juges de la Cour Suprême et des magistrats du Kenya aux chercheurs et professeurs de droit canadiens, pensait que ces filles devaient gagner et que la victoire marquerait un précédent qui altérerait le statut des femmes au Kenya et peut-être dans l'Afrique toute entière.

L'affaire a été menée par Fiona Sampson, lauréate du prix de la Distinction en matière de droit international de l'association du Barreau de New York en 2014. Elle est Directrice générale d'*Equality Effect*, une organisation caritative qui se sert du droit international des droits de la personne pour améliorer la vie des filles et des femmes. Lorsqu'elle a rencontré Mercy Chidi, directrice d'une organisation non-gouvernementale appelée *Ripples International Brenda*

Boone Hope Shelter qui est aussi connue localement sous le nom de Tumaini (qui veut dire « espoir » en swahili), l'action en justice s'est mise en place. Quand Mercy lui a parlé du refuge et des filles qui ne peuvent pas rentrer chez elles parce que les hommes qui les violent sont toujours en liberté, elles ont toutes deux su qu'il était temps de s'attaquer à la racine du problème : l'impunité des violeurs et le manquement du système juridique qui ne les condamne pas.

Il y a des lois dans la constitution du Kenya qui sont conçues pour protéger les filles du viol. Les avocats d'*Equality Effect* ont donc déclaré: « L'État est responsable de la police et de la façon dont elle fait appliquer les lois en vigueur. Étant donné que la police kenyane n'a pas arrêté les assaillants et ne procure pas de manière permanente la protection dont les filles ont besoin, nous déclarons que l'État est responsable des manquements du système. » Sampson a dit à cette époque: « Nous soutiendrons la thèse selon laquelle le fait de ne pas protéger les filles contre le viol consiste en fait en une violation des droits de la personne, et que c'est une violation des règles d'égalité de la constitution kenyane. C'est l'État kenyan qui a ratifié des lois pour l'égalité au niveau international, régional et domestique et c'est par conséquent de son obligation de protéger les filles. Seul l'État peut apporter les solutions que nous recherchons, c'est-à-dire la sûreté et la sécurité des filles. »

Winnie Kamau, professeure de droit à l'Université de Nairobi, a dit qu'un cas comme celui-ci n'aurait pas pu exister il y a encore ne serait-ce que quelques années. « Je pense que le timing a été, en fait, tout-à-fait parfait, en particulier dans le contexte kenyan », a-t-elle déclaré. « Nous avons une nouvelle constitution qui a vu le jour en août 2010, et dans les six dernières années nous avons vu voter des lois très progressistes dans notre pays. Il y a cinq ans il aurait été difficile de rassembler tout le monde, mais maintenant je crois que c'est le bon moment. Les femmes africaines, de plus, connaissent bien mieux leurs droits, et elles ont l'impression, le sentiment qu'elles doivent changer. Nous pouvons tirer parti de cette énergie. »

Entre Nairobi et Meru (1 million

Ce qu'il faut, c'est un changement d'attitude envers les filles. Un des exemples les plus frappants provient du Kenya où en 2011 il y a eu un tournant historique que tout le monde attendait

d'habitants), et le refuge où vivent les kenyans il y a quatre heures de voiture. Nous traversons des bananeraies et des plantations de thé, longeons de sombres acacias pareils à des ombrelles, respirant le parfum sec de la savane. Le paysage est parsemé de chèvres bêlantes et de panneaux déclarant que « Jésus sauve ». Le sentier rouge et cahoteux qui mène au refuge *Ripples International* est ombragé par une canopée d'arbres luxuriants qui abritent de la chaleur du soleil équatorial. Des buissons d'azalées pourpres et d'hibiscus jaunes masquent la barrière qui empêche les intrus d'entrer dans cet endroit bucolique qui constitue un refuge pour les 160 filles qui s'apprennent à trancher la tête de l'hydre du viol.

J'avais été avertie par l'équipe d'*Equality Effect* à Nairobi sur ce à quoi je pouvais m'attendre lorsque je rencontrerais les filles dont les cas avaient été sélectionnés pour le procès. La première à laquelle je suis présentée s'appelle Emily. Voir la taille de cette enfant me coupe littéralement le souffle. Elle mesure à peine un mètre trente-cinq, quarante, et il n'y a guère que 30 centimètres entre ses frêles épaules. Mais lorsqu'elle s'assoit pour raconter son histoire, sa voix rauque de fillette de onze ans est pleine de détermination. « Mon grand-père m'a demandé d'aller chercher la torche, » m'explique-t-elle. Mais quand elle la lui a apportée, ce n'était pas la lampe qu'il voulait. « Il m'a prise de force et m'a avertie de ne pas crier ou sinon il me tuerait à coups de couteau. » Comme des milliers d'autres hommes au Kenya et dans toute l'Afrique subsaharienne, le grand-père d'Emily croit que des relations sexuelles avec une fillette guérissent du VIH/SIDA, une croyance qui l'a amené à violer sa propre petite-fille pour, supposément, se soigner. En outre, les hommes pensent que plus l'enfant est jeune, plus forte sera la guérison. Aujourd'hui elle poursuit le vieil homme en justice devant la Cour Suprême de Nairobi. Même Emily sait que ce procès est susceptible de marquer l'histoire. Cette fillette, tout comme les 159 autres plaignantes, sait que ce seront peut-être elles qui donneront de la force au statut des femmes et des filles non seulement au Kenya mais dans toute l'Afrique.

« Ces hommes-là vont apprendre qu'on ne peut pas faire ça à des petites filles, » me dit Emily qui, comme les autres filles que j'ai rencontrées, cherche l'équilibre entre l'étiquette de victime et la nouvelle force que lui procurée sa décision de poursuites judiciaires.

Charity, elle aussi, a onze ans et sa sœur

Susan seulement six ans. Leur mère est morte. Leur père les a violées – Charity tout d'abord, puis Susan – après leur retour de l'école un jour dans les mois d'hiver. Charity me dit : « Je veux que mon père aille en prison. » Sa sœur est tellement traumatisée qu'elle refuse de quitter Charity et qu'elle ne mange, ne dort ou ne parle que lorsque son aînée lui dit qu'elle peut le faire. Perpetual Kimanze, qui s'occupe de ces filles et assure la coordination de leur aide psychologique et de leur thérapie, ne quitte pas Susan des yeux quand la fillette commence à me parler d'une voix à peine audible, chaque mot entrecoupé par une interminable pause, et qu'elle me dit : « Mon... père... a... mis... son... pénis... entre... mes... jambes... et... il... m'a... fait... mal. »

Doreen, quinze ans, a un bébé de quatre mois qui est né du viol par son cousin. Sa mère a une maladie mentale. Son père les a quittées il y a longtemps, et elles sont allées vivre chez la sœur de sa mère. Lorsqu'elle a réalisé qu'elle était enceinte, sa tante lui a dit de se faire avorter ; quand son oncle l'a appris, il l'a battue et l'a chassée de la maison. Elle était au bord du suicide lorsqu'elle a entendu parler de *Ripples* et elle est venue au centre de Tumaini.

Au Kenya une fillette est victime de viol toutes les trente minutes, certaines à l'âge d'à peine trois mois. Si elle ne meurt par des suites de ses blessures, elle risque l'abandon ; les familles ne veulent pas s'occuper de filles qui ont subi une agression sexuelle. Elle encourt presque certainement le risque de ne pas recevoir d'éducation. Certaines ne peuvent pas retourner à l'école parce qu'elles ont été violées par leur professeur. Pour d'autres, c'est la stigmatisation qui les en empêche. Le viol peut les avoir rendues séropositives, de sorte que leur santé est compromise. Elles souffrent d'infections urinaires et de maladies sexuellement transmissibles. Sans éducation, sans soutien financier et avec une santé déficiente, elles sombrent graduellement vers la misère. Leur enfance est terminée et elles se conforment à l'image que le monde attend de l'Afrique : pauvres, en mauvaise santé et démunies.

Il a été suggéré il y a à peu près six ans que la police crée un bureau du genre où une fille ou une femme pourrait dénoncer ce crime en toute sécurité, mais invariablement celui-ci n'est pas pourvu en personnel et la poussière s'accumule dessus



JACQUE LABATTI / THE EQUALITY EFFECT

« La honte n'est pas sur nous, mais sur vous »

Vingt-cinq pour cent des kenyanes entre douze et vingt-quatre ans perdent leur virginité suite à un viol. Il est estimé que 70% ne le rapportent jamais aux autorités, et que seul un tiers des cas dénoncés finit au tribunal.⁴ Si le procureur peut prouver que la victime avait moins de quinze ans lorsqu'elle a été violée, le violeur est condamné à la prison à vie. Mais c'est là qu'est l'écueil. Si elle s'adresse à la police, elle encourt le risque d'être à nouveau violée ou humiliée. Plus de 90% des victimes connaissent leur assaillant – père, grand-père, oncle, enseignant, prêtre – ceux-là même dont la tâche est de maintenir la sécurité des enfants vulnérables.⁵ D'autre part, le viol de petites filles pour se libérer du sida/HIV n'est pas leur seule raison d'agir. Selon Hedaya Atupelye, une assistante que j'ai rencontrée au refuge tenu par le *Women's Right Awareness Program* à Nairobi, « Les hommes pensent que d'avoir une relation sexuelle avec une petite fille montre qu'ils sont riches et raffinés. Certains d'entre eux ont même fait des études, mais ils veulent

être le premier à prendre la virginité d'une fille alors ils cherchent les plus jeunes. »

Si c'est le chef de famille qui est le coupable, sa famille risque d'être affamée s'il est envoyé en prison, ce qui fait que même la mère des enfants tend à choisir de se taire. « Personne ne veut être associé à quelqu'un qui a été violé ou qui a vécu dans un refuge, » m'explique Kimanze. « Il faut qu'on se lève et qu'on dise que la honte n'est pas sur nous, mais sur vous. »

« Si une fille, ou même une femme, » me raconte Hedaya, « va voir la police toute seule en général on se moque d'elle ou on la harcèle. Il a été suggéré il y a à peu près six ans que la police crée un bureau du genre où une fille ou une femme pourrait dénoncer ce crime en toute sécurité, mais invariablement celui-ci n'est pas pourvu en personnel et la poussière s'accumule dessus. » Mercy Chidi ajoute: « Un des défis est que notre culture ne nous permet pas de parler ouvertement de choses sexuelles. Le seul conseil que m'ait donné ma mère quand j'ai eu mes règles a été « Ne joue pas avec les garçons, tu vas tomber enceinte. » Mon propre oncle a essayé de me violer, et à ce jour je ne l'ai pas dit à ma mère. Il faut qu'on brise ce silence. »

Lorsque les filles arrivent au refuge, me dit-elle, elles sont sérieusement traumatisées et elles ne veulent parler à personne. Certaines sont effrayées, d'autres agressives. Elles ont tendance à se chercher querelle les unes avec les autres. Et même si elles changent et qu'elles commencent à aller mieux, elles ne se remettent jamais complètement de leur traumatisme. « C'est comme quand on déchire un morceau de papier en mille morceaux. On peut mettre autant de soin qu'on veut à recoller les morceaux, le morceau de papier ne sera plus jamais pareil. C'est ça que ça fait, un viol. » Il y a une petite fille au refuge qui commence à pleurer chaque nuit quand il commence à faire sombre et que les rideaux sont tirés. « C'est l'heure où son père allait la voir pour la violer, » explique Chidi.

Quand j'ai visité le Centre Tumaini il y avait onze résidentes. L'une d'elles, quinze ans, dénommée Luckline, avait été violée par un voisin. Elle était enceinte de trente-neuf semaines quand je l'ai rencontrée. Lorsqu'elle parlait de ce qui lui était arrivé, elle ne donnait pas l'impression d'être une victime. Elle parlait comme une fille qui voulait être quitte, faire changer les choses. Elle m'a dit : « Ça m'est arrivé le 13 mai 2010. Je vais m'assurer que ça n'arrivera jamais à ma sœur. » Quand je lui ai demandé ce qu'elle ferait à la naissance du bébé, elle a répondu qu'elle voulait retourner à l'école parce qu'elle projetait de devenir poétesse.

Sans se faire prier, elle me lit un de ses poèmes.

*Me voici
Cheminaut de l'histoire vers l'éternité
Du paradis à la cité des dieux
Victorieuse, glorieuse, sérieuse et pieuse
Élégante, pleine de grâce et de vérité
Pièce centrale et maîtresse de littérature
Je scintille, fleuris et glisse
Ici, là-bas, partout,
Rassurant des milliers chaque jour
Le livre des livres que je suis.*

C'est une adolescente désavantagée de toutes les façons imaginables qui écrit cela. Tout en se préparant pourtant à poursuivre son gouvernement pour ne pas l'avoir protégée. C'est ainsi que le changement arrive. Mais il faut bien de l'engagement et une force personnelle colossale pour qu'une fillette arrive à s'attaquer au statu-quo et à réclamer un meilleur avenir.

De retour à Nairobi je me suis installée pour la réunion que l'équipe d'avocats organisait dans un hôtel de l'autre côté de la ville. Durant cinq longues journées ils ont débattu des meilleures façons d'argumenter. Il y avait trois choix : une action civile, criminelle ou constitutionnelle. Finalement ils ont opté pour l'angle constitutionnel. La constitution kenyane garantit l'égalité des droits pour tous les citoyens. Elle garantit une protection pour les hommes comme pour les femmes. Elle régit les lois qui garantissent cette protection. Les avocats ont décidé de plaider que l'État n'exécutait pas les droits constitutionnels des filles. Puis ils se sont penchés sur une date pour le procès. Le bateau sur lequel ils embarquaient ensemble était celui des filles qui ont osé briser le tabou du viol pour en parler. C'était celui des avocates de part et d'autre du monde qui soutenaient ces jeunes dans leur quête de justice. Et celui des jeunes femmes à qui on a dit qu'elles n'avaient aucun droit et qui ont soutenu le contraire. C'était la réaction d'opposition que toutes les femmes et les filles du monde attendaient. « Ce procès, c'est le début, » a dit Chidi. « Ce sera un long voyage mais maintenant il a commencé. » Le sentiment qui était le leur alors qu'ils s'apprétaient à se rendre au tribunal était que s'ils gagnaient, la victoire serait une réussite pour toutes les filles et les femmes d'Afrique, et même peut-être du monde entier.

Les vents brûlants du changement

Le 11 octobre 2012, quand l'audience a été ouverte à Meru, les avocats ont défilé dans les rues depuis le refuge où les filles étaient logées jusqu'au tribunal. Les filles voulaient aussi défiler mais on leur a dit que leur identité devait être protégée et qu'elles devaient rester au refuge. Rien à faire, ont-elles répondu. Elles ont marché auprès de leurs avocats en entonnant « Haki yangu », les mots correspondant en kiswahili à « j'exige mes droits ». Avec tout ce vacarme dans la rue la police du tribunal a paniqué et a fermé brutalement les portes du tribunal à l'approche des filles. Plus rien ne pouvait

Ce processus de changement est généralement courageux, prend certainement du temps, coûte invariablement de l'argent, et peut être décourageant mais finalement c'est un exercice tellement gratifiant qu'il en devient historique

les arrêter. Elles ont escaladé le portail tout en continuant à scander « Haki yangu » puis elles se sont regardées et ont commencé à rire devant l'inversion des rôles qui se jouait devant leurs yeux. « Regardez, » se disaient-elles, « Ces hommes qui nous ont fait du mal et nous ont fait honte ont peur de nous maintenant. » Les portes furent bientôt ouvertes et les filles accompagnées de leurs avocats ont pénétré dans le tribunal pour entamer la procédure qui pouvait changer leur avenir.

Il y avait une impression de moment de vérité dans la puissance qui s'est dégagée dans le Nord du Kenya sept mois plus tard, le 28 mai 2013, quand le juge J. A. Makau a rendu la décision tant attendue dans ce procès qui avait mis le viol à découvert, un procès qui pouvait métamorphoser le statut des femmes et des filles du Kenya et peut-être même de l'Afrique toute entière. Lorsque les lumières se sont allumées, le juge de la Cour Suprême de Meru au Kenya a déclaré : « En n'appliquant pas les lois contre le viol, la police a contribué au développement d'une culture de tolérance pour une violence sexuelle généralisée envers les filles et pour l'impunité des coupables. »

Coupable.

Ce jour-là la terre a bougé sous les droits des filles et des femmes ; celles-ci ont garanti l'accès à la justice et à la protection juridique contre le viol pour elles-mêmes et pour les 10 millions de jeunes kenyanes.

Dans les 48 heures qui ont suivi le verdict, Fiona Sampson a été contactée par une demi-douzaine de pays désirant entamer la même procédure. Mais la victoire n'est bonne que dans la mesure où chaque fille obtient justice. Sans procès véritable, leurs défenseurs savaient qu'elles n'auraient rien gagné. *Equality Effect* est donc passé à la phase suivante. En ce moment les forces de police suivent une nouvelle formation, le judiciaire dans son intégralité revoit le rôle de chacun au sein de la justice et une campagne de sensibilisation se prépare.

L'aspect le plus stupéfiant du viol est qu'il punit les femmes deux fois. Tout d'abord elles subissent l'abus physique puis le souvenir sans fin et la honte, qui menacent et se retirent perpétuellement comme de fortes marées jusqu'à la fin de leur vie. La justice ne peut provenir que de la reconnaissance et de la condamnation du coupable.

C'est là-dessus que comptaient les filles au Kenya. Et lorsque le juge les a soutenues en mai 2013, des magistrats du monde entier

ont été secoués par les vents brûlants du changement venus d'Afrique.

C'est seulement en se confrontant à la réalité de la vie des filles, qu'on pourra entamer ce long et inéluctable processus de changement, même si cette confrontation suppose de s'attaquer à de vieux poncifs : reste à la maison, tout le monde te surveille ; c'est sur toi que repose l'honneur de la famille. Les filles connaissent l'ampleur du changement qu'elles doivent opérer et elles pensent que ce sont les jeunes qui en seront les vecteurs. Deux jeunes afghanes en ont proposé cette illustration : si une fille pose des questions à son grand-père sur les défilés contre le harcèlement dans la rue, il va lui répondre « Ne le fais pas, ça fait honte à la famille. » Si elle le demande à son père, il lui dira la même chose en ajoutant : « Reste à la maison, la rue c'est trop dangereux pour toi. » Mais si elle en parle à sa sœur, celle-ci voudra savoir où et quand se passe la manifestation et y prendra part.

De telles initiatives ont lieu au Sénégal et au Swaziland, en Inde et au Pakistan ainsi qu'en Amérique. Les filles avec lesquelles j'ai discuté partout dans le monde confirment que la première étape consiste à faire reconnaître leur situation, et que la suivante les emmènera vers un avenir meilleur. Elles croient profondément ce que les experts comme Jeffrey Sachs et Farida Shaheed ont récemment exprimé : l'éducation et l'autonomisation des filles et des femmes sont la condition de l'amélioration de l'économie, de la réduction de la pauvreté et de la diminution des conflits. Ce processus de changement est généralement courageux, prend certainement du temps, coûte invariablement de l'argent, et peut être décourageant mais finalement c'est un exercice tellement gratifiant qu'il en devient historique. Mais comme pour tous les mouvements et pour la plupart des périodes de changement, il y a invariablement des faux départs et des contretemps. Le changement se nourrit de la colère et de la déception, de l'inspiration comme de la patience. Ce qui arrive aujourd'hui est l'aboutissement de toutes les vagues d'efforts des femmes qui étaient là avant. Une fois qu'un tel changement s'amorce pour de bon, une fois qu'il a pris son envol, il prend de l'élan et on ne peut plus l'arrêter. Une des filles auxquelles j'ai parlé m'a dit : « Nous sommes la génération du changement. Nous avons le pouvoir et un point de vue nouveau et nous allons changer le monde... Regardez-nous bien. » 



Les filles ont la parole : trouver des réponses

SI J'AVAIS LE POUVOIR...

NICARAGUA

« J'exposerais les lois et j'expliquerais à chaque femme et chaque fille **leur droit à ne pas subir de sévices.** »

« J'organiserais un groupe dans lequel elles peuvent partager ce genre d'expériences et dénoncer pour **arrêter les maltraitements envers les filles et les femmes.** »

« Promouvoir le fait de « **briser le silence** » avec l'aide de la police et des autorités qualifiées. »

« Je pense que le gouvernement et les chefs communautaires devraient faire des endroits où on pourrait donner **des informations et une protection** à celles qui ont été violées. »

« J'apprendrais aux garçons dès petits à **respecter les femmes**, comme ça quand ils grandiront ils ne deviendront pas violents. »

ÉQUATEUR

« Si j'avais le pouvoir de le faire, **j'améliorerais la sécurité, je ferais patrouiller la police 24 heures sur 24 et je donnerais un poste à un officier de police pour qu'il reçoive les déclarations des adolescentes maltraitées et victimes de violence.** »

« Je ferais en sorte qu'il y ait plus de policiers et que le gouvernement mette **plus d'éclairage dans la ville.** »

« Parler avec les parents et les gouvernements pour **protéger davantage les filles.** »

« **Je consoliderais les liens entre voisins pour qu'ils se protègent les uns les autres et pour empêcher la violence.** »

Les voix qui se sont exprimées au travers de l'étude des filles et des jeunes femmes de quatre pays, **le Nicaragua, l'Équateur, le Zimbabwe et le Pakistan** avaient, malgré les différences de contexte, beaucoup de points communs. Quand on leur a demandé de réfléchir à des solutions aux difficultés que rencontrent nombre de filles – le mariage précoce, la grossesse adolescente, la violence – certains thèmes clés sont ressortis qui étaient les mêmes partout : l'éducation, la communication, l'information, le soutien de la famille, de la communauté et du gouvernement, et l'autonomisation des filles. Ces citations sont une synthèse des paroles des filles sur les questions qui touchent leur vie de près.



PAKISTAN

« **Le gouvernement devrait prendre des mesures pour les punir et les filles devraient avoir une formation d'auto-défense et on devrait leur donner plus confiance en elles.** »

« **Les gens d'ici devraient mettre en place un système de sécurité et il devrait y avoir des femmes responsables à la tête de ce type d'organisation.** »

ZIMBABWE

« **J'encouragerais les filles à aller dire à la police si elles sont maltraitées ou violentées. Toutes les filles devraient avoir un mentor ou quelqu'un à qui elles peuvent parler en confiance. Je ferais en sorte qu'il y ait des peines de prison plus longues pour ceux qui s'en prennent aux filles.** »

« **Les filles doivent avoir des lignes de communication ouvertes pour pouvoir se sentir libres de dénoncer des maltraitances et observer de réelles améliorations, par exemple voir que les coupables sont arrêtés, parce que ça leur apporterait une forme de réconfort. Dans les postes de police les départements « ouverts aux victimes » devraient employer davantage de femmes, parce que les victimes ont du mal à exprimer leurs sentiments devant des hommes.** »

« **Des campagnes, qui s'adressent aux hommes en particulier, pour leur montrer l'importance des femmes pour qu'il n'y ait pas de mauvais traitements.** »

« **Je ferais des endroits sûrs où les filles et les femmes peuvent échanger des informations et des expériences sur la violence et la maltraitance.** »

LA MAIN D'ŒUVRE INVISIBLE

par Katrine Marçal



ANNA-LENA AHLSTRÖM

KATRINE MARÇAL est une ardente commentatrice du nouveau mouvement économique appelé le « *virtuous banking* »¹ et l'éditorialiste en chef du journal suédois *Aftonbladet* pour lequel elle écrit des articles sur la politique internationale, l'économie et le féminisme. Une de ses publications en Suède intitulée *Who Cooked Adam Smith's Dinner?* a été nominée pour le prix *August* et lui a valu le prix *Lagercrantzen*. Elle vit à Londres.

L'investissement dans les filles et la croissance va prendre de l'essor... c'est une affirmation qui est devenue une sorte de mantra ces dernières années. Aujourd'hui la plupart des organismes internationaux, de l'ONU au FMI, livrent de beaux communiqués de presse sur le fait que les femmes représentent la clé du développement économique.

Les filles peuvent régler l'économie mondiale, nous dit-on, et les experts ont des chiffres pour le prouver.

Investir dans les filles de façon à ce qu'elles aillent au bout d'un niveau supplémentaire d'éducation pourrait mener à des gains cumulés allant jusqu'à 68% du PIB, selon une étude de la Banque mondiale.² D'autres économistes ont

estimé que chaque année supplémentaire de scolarité fait augmenter la croissance à long terme de 0,58 point de pourcentage par an.³ La plupart des analystes s'accordent à dire que les retombées économiques de l'éducation des filles dans les pays en développement sont considérables. Dans la plupart des cas elles excèdent celles qui sont observées dans les pays plus riches ainsi que celles des garçons.⁴

Les organismes internationaux et ONG répètent ces chiffres remarquables dans l'espoir que cela amènera des



MEERI KOUTANIEMI

SECTION 2 : LES FILLES DANS L'ÉCONOMIE GLOBALE



*Camp de réfugiés,
Niger.*

décideurs politiques à revoir leur sous-investissement actuel dans les filles.

Dans les pays en développement, les filles constituent environ la moitié de la population jeune, mais leur contribution à l'économie est inférieure à leur potentiel. Le mariage d'enfant, les grossesses précoces et l'abandon de scolarité les en empêchent, tout comme la perception selon laquelle les filles auraient une valeur économique limitée comparé aux garçons. On donne souvent à manger aux garçons avant les filles. La même chose est vraie pour les soins médicaux et, en particulier, pour l'éducation.

Les sociétés qui n'investissent pas dans les filles en paient le prix en matière de croissance ralentie et de revenus restreints. Oui, les filles peuvent avoir la capacité de sauver l'économie mondiale et de relancer la croissance si on leur donne des chances de le faire. Cependant, l'histoire économique racontée dans les médias pour laquelle ces chiffres sont souvent utilisés, l'histoire des filles en tant que ressource économique inexploitée dans le monde, ne représente pas toute la vérité.

Ni sur les filles.

Ni sur l'économie mondiale.

\$\$\$

Les économistes plaisantent parfois sur le fait que si un homme épouse sa femme de ménage, cela fait chuter le PIB du pays. Si, d'un autre côté, il envoie sa mère dans une maison de retraite, cela le fait remonter. En plus d'être un bon exemple de la perception des rôles des deux sexes chez les économistes, cette plaisanterie montre également comment le même type de travail peut être comptabilisé ou pas dans le PIB. Le travail fait à la maison n'est pas compté comme une contribution à la croissance d'une économie ; seul le travail effectué à l'extérieur l'est. Cette hypothèse économique peut sembler anodine mais en réalité elle

a de graves conséquences pour les femmes et les filles.

L'économiste féministe Marilyn Waring s'est notamment penchée sur le travail non rémunéré effectué par une jeune femme dans le Lowveld au Zimbabwe.

Celle-ci se réveille à 4 heures du matin pour porter un seau à 11 kilomètres jusqu'au puits et revenir. Trois heures plus tard, elle ramène l'eau chez elle. Toujours pieds-nus. Va chercher le bois, fait la vaisselle, prépare le déjeuner, refait la vaisselle puis sort récolter des légumes. Retourne chercher de l'eau, dîner, les petits frères et sœurs sont bordés



Rajasthan, Inde.

et la journée de travail se termine à neuf heures. Pourtant, tout le travail qu'elle fait n'est pas comptabilisé comme quelque chose qui contribue à la croissance. En fait, il n'est pas du tout comptabilisé comme du travail. Pendant toutes ces heures cette fillette est considérée comme improductive et économiquement inactive.

Si elle trouvait un travail rémunéré à la place, ses efforts auraient soudainement une importance. Ils feraient partie du PIB et la croissance et le développement

économique seraient stimulés.

Toutes ses heures de travail actuelles sont, cependant, effectuées dans le cadre de l'économie informelle et par conséquent ne rentrent pas dans ces calculs.

Mais cela signifie-t-il qu'elles ne comptent pas ?

Pour comprendre pourquoi les économistes pensent ainsi il nous faut commencer au commencement.

Comment votre dîner arrive sur la table ? Telle est la question fondamentale de l'économie. Ça a l'air simple, mais c'est extrêmement compliqué. En 1776 Adam Smith, le père de l'économie, a écrit les mots qui ont fondé notre conception moderne de l'économie :

« Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ni du boulanger que nous attendons notre dîner, mais de leur attention à leur intérêt propre. »

L'idée de Smith était que le boucher travaille dans le but d'avoir des clients satisfaits et, par conséquent, de l'argent. Pas pour être gentil. Le boulanger fait son pain et le brasseur brasse non pas parce qu'ils veulent rendre les gens heureux mais pour faire du profit. Si la baguette et la bière sont bonnes, les gens en achèteront. C'est pourquoi les boulangers et les brasseurs produisent leurs marchandises. Pas parce qu'il leur importe que les gens aient du bon pain et de la bonne bière.

Ce n'est pas l'élément moteur.

L'élément moteur, c'est l'intérêt personnel.

C'est toujours le point de départ des théories économiques classiques. Quand on parle dans le langage courant de « penser comme un économiste », voici ce qu'on veut dire : les gens font ce qu'ils font parce qu'ils en tirent profit.

La « main invisible » est l'expression la plus connue en économie. Adam Smith a créé le terme, mais ce sont les économistes qui ont suivi qui l'ont popularisé. La

main invisible touche à tout, guide tout, est dans tout, décide de tout... mais on ne peut ni la voir ni la sentir. Elle ne vient pas d'en-haut, ni de l'extérieur, ne montre pas du doigt et ne déplace pas tout. Elle se manifeste à l'intérieur et entre les actions et les choix des individus. C'est la main qui dirige le système... de l'intérieur.

L'idée de la main invisible est que si tout le monde agit simplement dans son propre intérêt cela mènera automatiquement à ce qui est le mieux pour l'économie, comme si nous étions « guidés par une main invisible ».

Mais la main invisible n'est pas seule.

Adam Smith ne s'est jamais marié. Le père de l'économie a vécu avec sa mère durant la majeure partie de son existence. Elle s'occupait de la maison et un cousin s'occupait des finances d'Adam Smith. Quand Adam a été nommé commissaire des douanes à Édimbourg, sa mère a emménagé avec lui. Toute sa vie, elle a pris soin de son fils, et la partie de la réponse à la question de comment le dîner arrive sur la table qui a échappé à Adam Smith, c'est elle.

Pour que le boucher, le boulanger et le brasseur puissent aller travailler, à l'époque où Adam Smith écrivait, leur épouse, leur mère ou leur sœur devait passer heure après heure, jour après jour à s'occuper des enfants, faire le ménage dans la maison, préparer les repas, laver le linge, sécher des larmes et batailler avec les voisins. Quel que soit le point de vue qu'on a sur le marché, il s'appuie toujours sur une autre économie.

La fillette de 11 ans qui fait 15 kilomètres chaque matin pour ramasser du bois pour sa famille joue un rôle important dans la capacité de son pays à se développer économiquement. Si nous ne reconnaissons pas son travail, toute notre compréhension de ce qui crée le développement économique risque d'être faussée.

L'auteure française Simone de Beauvoir décrivait la femme comme étant le « deuxième sexe ». C'est

La fillette de 11 ans qui fait 15 kilomètres chaque matin pour ramasser du bois pour sa famille joue un rôle important dans la capacité de son pays à se développer économiquement. Si nous ne reconnaissons pas son travail, toute notre compréhension de ce qui crée le développement économique risque d'être faussée

l'homme qui passe en premier. C'est l'homme qui compte. Il définit le monde et la femme est « l'autre », tout ce qu'il n'est pas mais aussi ce de quoi il dépend pour pouvoir être qui il est.

De la même façon qu'il y a un « deuxième sexe », il y a une « deuxième économie ». Ce qui compte c'est le travail qui est traditionnellement effectué par les hommes. Le travail de la femme est « autre ». Tout ce qu'il ne fait pas mais dont il dépend pour pouvoir faire ce qu'il fait.

L'économie ne se construit pas simplement avec une main invisible, c'est aussi avec un « cœur invisible ».⁵

Et dans l'économie mondiale ce « cœur invisible »⁶ si essentiel est en grande partie constitué de filles et de femmes.

\$\$\$

Dans notre monde une femme passe un peu plus des deux-tiers de sa journée de travail à faire du travail non rémunéré. La statistique équivalente pour les hommes est d'un quart de la journée.⁷ Dans les pays en développement ayant un secteur agricole important, la différence est encore plus grande. Au Népal, les femmes travaillent 21 heures par semaine de plus que les

hommes. En Inde, environ 12.⁸ Dans certaines parties d'Asie et d'Afrique, où les hommes migrent souvent vers les villes, les femmes sont laissées pour compte. Elles n'ont aucun soutien des hommes ni de l'État, mais elles doivent quand même gérer le triple fardeau d'une activité professionnelle, du ménage et du travail agricole.

La crise économique mondiale a mené les gouvernements à emprunter massivement pour soutenir le secteur financier ; cela, avec la chute du PIB et la hausse du chômage, a créé d'énormes déficits. Le choix politique fait par de nombreux gouvernements, y compris le gouvernement britannique, en réponse à ces difficultés, a été des mesures d'austérité.

Cependant, réduire les dépenses signifie réduire l'emploi dans le secteur public, et ce secteur est celui où se trouve une part importante des prestations de soins dans une société moderne.

C'est aussi, dans une large mesure, un secteur féminisé de l'économie.

Le problème lorsqu'on réduit les emplois dans le secteur de la santé pour équilibrer le budget est que le nombre de personnes âgées qui ont besoin d'être nourries et retournées et d'avoir la main de quelqu'un dans la leur ne va pas changer. Les mesures d'austérité ne signifient pas simplement que des femmes vont perdre leur emploi ; cela veut aussi dire qu'il y aura moins d'infirmières auxiliaires pour faire la même quantité de travail.

Leur dos et leurs articulations ne tiendront peut-être pas le coup.

En ce sens, l'austérité signifie qu'un glissement des coûts s'opère, du gouvernement vers le corps des femmes.

L'agence nationale statistique du Canada a essayé de mesurer la valeur du travail non rémunéré. Entre 30,6 et 41,4 pour cent du PIB, selon leurs conclusions.⁹ Le premier chiffre est calculé sur la base de ce qu'il en coûterait de remplacer le travail non rémunéré par un travail

rémunéré. L'autre se base sur ce qu'une personne gagnerait si elle gagnait un salaire pendant qu'elle fait le ménage.

Quelle que soit la méthode, la somme est énorme.

En Grande Bretagne, la valeur seule de la garde d'enfants non rémunérée représente plus de trois fois celle du secteur des finances !¹⁰

L'activité domestique n'est ni plus ni moins difficile à mesurer que la plupart de ce que nous incluons dans le PIB. Nous nous donnons beaucoup de mal pour mesurer la valeur de la nourriture que produit un fermier mais qu'il ne met pas sur le marché. Avec le ménage, nous ne faisons pas le même effort. Le travail des femmes est une ressource naturelle dont nous ne pensons pas devoir tenir compte.

Car nous présumons qu'il sera toujours là.

Une raison importante de l'inégalité économique entre hommes et femmes aujourd'hui est que les femmes sont bien plus nombreuses à travailler dans les soins. Que ce soit une fille dans une économie africaine défavorisée qui doit garder ses frères et sœurs pendant la journée et qui est donc retirée de l'école par ses parents, ou la femme britannique qui a un contrat zéro heure au salaire minimum pour s'occuper de personnes âgées.

Le schéma est le même : quelqu'un doit faire le travail de soins dans une économie, sinon rien d'autre ne fonctionne ; mais parce que le soin n'est pas considéré, soit il est mal rémunéré soit il n'est pas rémunéré du tout.

Il n'est pas possible de combler l'écart des salaires entre hommes et femmes sans agir sur la dévaluation du travail de soins. Les femmes à hauts-salaires dans les économies développées comme la Grande Bretagne commencent à perdre financièrement par rapport à leurs collègues masculins dès qu'elles ont des enfants et qu'elles prennent en charge ces responsabilités.

Les femmes salariées à faibles revenus, d'un autre côté, gagnent

Les filles et les femmes ne représentent pas une ressource économique non exploitée dans le monde ; leur travail est la structure invisible qui maintient ensemble les sociétés et les économies

moins que les hommes salariés à faibles revenus parce qu'elles sont plus nombreuses à travailler dans le secteur des soins, où les salaires sont très bas.

Que les femmes travaillent dans le secteur des soins parce que les salaires sont bas ou que les salaires soient bas parce que ce sont des femmes qui y travaillent, c'est une question à laquelle on ne peut répondre, mais la dévaluation du secteur du soin est l'une des raisons principales de l'infériorité du salaire des femmes par rapport à celui des hommes dans le monde aujourd'hui.

Traditionnellement, le soin s'est toujours effectué à la maison. Basé sur l'empathie, l'amour et le soutien, il a été et est toujours perçu comme un complément au rude monde masculin de la concurrence de marchés et de l'argent. Les soins, c'est quelque chose que les femmes faisaient par amour et simplement parce qu'elles étaient des femmes. Nous supposons que c'était leur douce nature en action. Cela n'avait rien à voir avec l'argent, nous disait-on.

Il est révélateur que beaucoup des premières infirmières aient été des nonnes qui avaient fait vœu de pauvreté.

Cette logique reste inchangée.

Nous croyons toujours à un certain niveau que les infirmières professionnelles, les aides familiales et les assistantes maternelles ne font qu'étendre leur rôle nourricier naturel. De fait il n'est pas nécessaire de très bien les payer pour faire ça. Ce n'est pas un vrai travail ; du moins, pas comme le travail de

beaucoup d'hommes, nous disons-nous.

« N'importe qui peut le faire »

Ou du moins, n'importe quelle femme.

Dès lors, les heures de travail des travailleurs domestiques dans le monde entier sont les plus longues, les plus précaires et les plus imprévisibles de tous les emplois sur le marché du travail. Nombreuses sont les femmes dans ce secteur qui n'ont pas le droit de quitter la maison sans permission, selon une étude conduite par le *Human Rights Watch*. Le harcèlement verbal, physique et sexuel y est fréquent, mais rarement dénoncé.

De plus, ces travailleuses sont souvent illégales dans le pays et ont peur d'être déportées. Elles sont presque toujours dans l'inquiétude, principalement au sujet de leurs enfants qui sont de l'autre côté de la planète. Dans certains cas les travailleuses domestiques sont elles-mêmes des enfants. Quelques 17,2 millions d'enfants sont employés domestiques rémunérés ou non au domicile d'un tiers ou d'un patron.¹¹

Selon l'OIT, 67,1 pour cent de tous les enfants travailleurs domestiques sont des filles.¹²

Ce n'est qu'un des termes de l'équation.

L'autre est qu'une femme de ménage philippine à Hong Kong gagne autant qu'un médecin de campagne aux Philippines. Les nounous étrangères qui travaillent en Italie ont un salaire qui est entre sept et 15 fois plus élevé que ce qu'elles pourraient gagner dans leur pays d'origine.

L'argent que les immigrées envoient chez elles est une contribution supérieure à l'économie de beaucoup de pays que l'aide et les investissements étrangers combinés. Aux Philippines, cet argent représente presque 10 pour cent du PIB.¹³

Ces « chaînes du soins » internationales faites de migrants à majorité de sexe féminin qui s'étirent tout autour de notre monde font grandement partie de l'économie mondiale, mais nous ne

reconnaissons que rarement leur portée.

\$\$\$

Tous les calculs pour savoir de combien la croissance augmenterait si les femmes et les filles avaient les mêmes opportunités que les hommes de travailler dans l'économie formelle sont importants. Ils nous montrent que l'égalité des sexes n'est pas simplement une question d'équité mais aussi une chose dont tout le monde pourrait tirer bénéfice.

Cependant, ils peuvent aussi être problématiques dans le sens où ils ne reconnaissent pas toujours la contribution à l'économie qui est déjà celle des filles et des femmes.

Chaque société doit d'une façon ou d'une autre créer une structure qui prévoit comment s'occuper des autres ; sinon l'économie ne fonctionnera pas, ni quoi que ce soit d'autre. Sans les soins, les enfants ne peuvent pas grandir et les malades

ne pourront pas guérir. Le fait que d'autres s'occupent de nous nous permet d'apprendre la coopération, l'empathie, le respect, l'auto-discipline et la bienveillance.

Ce sont des compétences de vie fondamentales.

Lorsqu'en Occident les femmes mariées sont entrées sur le marché du travail, elles ont commencé à dédier plus de temps au type de travail qui est comptabilisé (le travail hors du domicile) et moins de temps au type de travail qui ne l'est pas (le travail domestique). Cela a fait augmenter le PIB du monde occidental de façon spectaculaire.

Mais cette augmentation était-elle avérée ?

Parce que personne n'avait pris la peine de quantifier le ménage, nous avons peut-être surévalué l'augmentation réelle des richesses. Les calculs que nous faisons de nos jours pour savoir à quel point

les ressources augmenteraient si les femmes dans les économies en développement avaient des emplois rémunérés peuvent être faussés pour la même raison.

Nous avons besoin d'un nouveau scénario économique. D'un scénario qui souligne le besoin de changement sans ignorer les contributions économiques qui sont celles des femmes et des filles aujourd'hui.

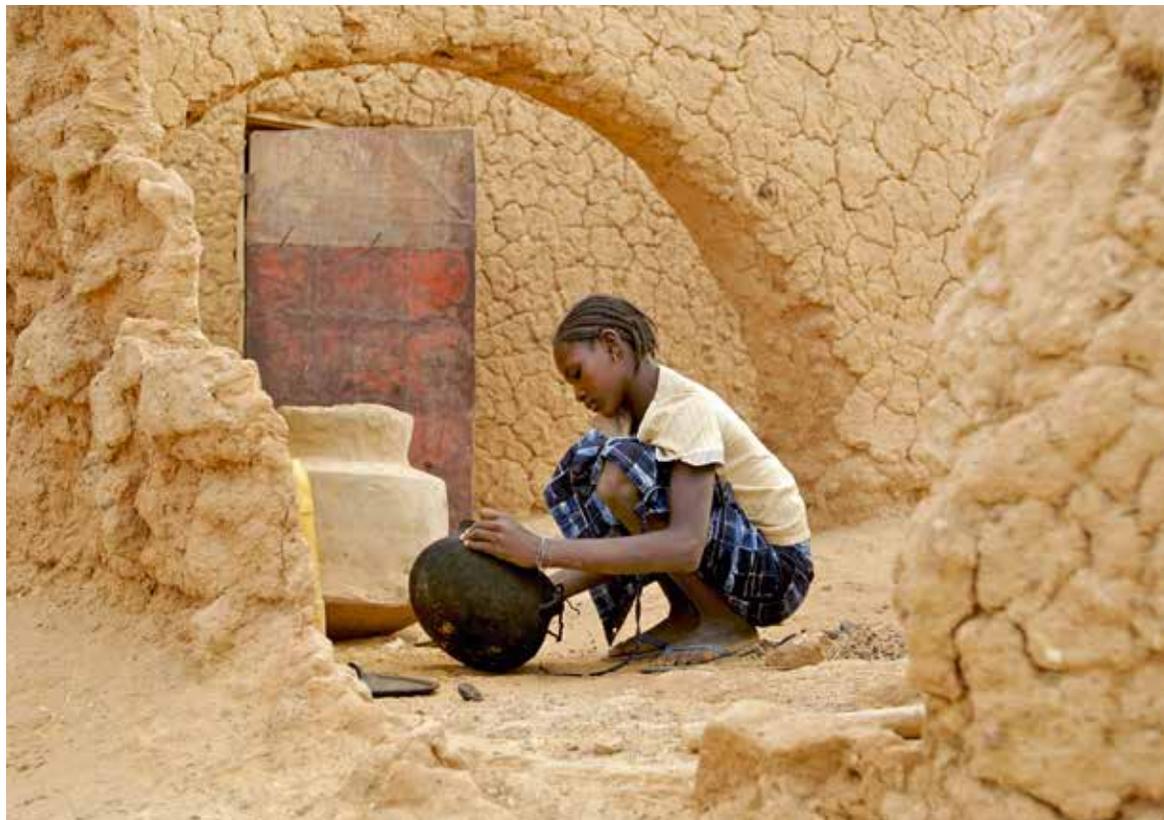
Les filles et les femmes ne représentent pas une ressource économique non exploitée dans le monde ; leur travail est la structure invisible qui maintient ensemble les sociétés et les économies.

Mais elles n'ont pas choisi ce rôle librement. Et elles n'en tirent pas de salaire, ni de compensation, ni de reconnaissance.

Il faut que cela change. 🔄

Katrine Marçal est l'auteure de Who Cooked Adam Smith's Dinner?: A Story About Women and Economics publié par Portobello Books.

Mali.



AMI VITALE/PANOS PICTURES

CRÉER UN AVENIR MEILLEUR

par Indra Nooyi



JASON SCHMIDT

Indra Nooyi est présidente et DG de PepsiCo. Élevée en Inde, elle a éprouvé en direct l'importance du rôle d'une famille attentive et de l'accès à l'éducation sur l'augmentation des chances pour les jeunes filles.

« La vérité, c'est que quelque part dans une petite ville en Asie... ou au fin fond de l'Amérique du Sud... dans un village poussiéreux d'Afrique, une jeune fille déborde de compétences et d'ambition... et de rêves. C'est à nous tous en tant que citoyens du monde de l'aider à réaliser ces rêves. »

Indra Nooyi, en 2012, dans son discours à l'occasion du lancement de la campagne « Parce que je suis une fille » pour l'éducation des filles

Dans le monde entier, il y a plus de filles et de jeunes femmes que jamais qui font tomber les barrières et montrent le chemin d'un avenir meilleur. Pourtant, en même temps, il est indéniable qu'il y a encore beaucoup à faire si nous voulons créer le monde dont nous voulons tous voir l'avènement – un monde dans lequel chaque fille et chaque jeune femme aura une chance de réaliser son plein potentiel.

L'accès à l'éducation est un des éléments de l'équation. Franchir les nombreux obstacles qui empêchent bien des jeunes femmes d'avoir une carrière en est un autre.

En grandissant en Inde, j'ai rencontré nombre de ces obstacles personnellement. J'ai également développé une appréciation profonde et durable pour le rôle que les femmes jouent dans la société, ainsi que pour les contributions encore inexploitées qu'elles peuvent apporter au monde.

Mon parcours personnel est ancré dans le soutien de mes parents, qui ont encouragé ma sœur et moi à rêver en grand et ont favorisé des opportunités pour que nous

« Je suis ici en tant que fille, que mère, que sœur, que citoyenne responsable et que DG d'une société internationale. Le succès financier d'entreprises du monde entier dépend du succès économique des communautés dans lesquelles elles sont implantées. Et nous avons besoin des compétences et des idées de filles aujourd'hui pour mener nos affaires demain. C'est pourquoi étendre les opportunités d'apprentissage pour les filles n'est pas une œuvre caritative. C'est un investissement intelligent pour une économie mondiale plus forte et pour notre avenir. »¹

puissions poursuivre ces rêves. Cependant toutes les familles ne bénéficient pas de ce luxe. Les jeunes femmes dans le monde entier sont confrontées à des challenges particuliers et naissent souvent dans des circonstances difficiles. Trop souvent, leur avenir est sacrifié aux besoins du présent ou, pire encore, elles sont victimes de préjugés et d'injustices qui empêchent le progrès. Tous, nous avons un rôle à jouer dans la création d'un avenir meilleur.

Les sociétés doivent participer de façon conséquente à cette action. Après tout, soutenir l'éducation des filles avantage les sociétés et les affaires. Les femmes sont moteurs de croissance pour les économies. Selon la Banque mondiale, le développement



OMUR BLACK

de l'éducation primaire et secondaire fait augmenter le revenu éventuel d'une fille.² Et, selon un rapport récent de l'UNESCO, l'éducation réduit l'écart des salaires entre hommes et femmes et augmente les chances d'une femme de trouver un emploi.³

Les bénéfiques ne s'arrêtent pas là. Les femmes apportent aussi avec elles au travail des points de vue variés qui élargissent les façons de penser et enrichissent les sociétés. C'est pourquoi, dans notre entreprise, nous soutenons les femmes par le biais de programmes de leadership féminin, de compétences et de soutien.

Procurer à davantage de jeunes filles et de femmes des opportunités de déterminer leur propre destin demande du soutien et des investissements à tous les niveaux de notre société. Les familles, les communautés, les compagnies, les ONG et les gouvernements ont tous leur rôle à jouer.

Parce que la vérité c'est que, même si les jeunes filles ont le courage de rêver en grand, ces rêves n'ont aucune chance de devenir

réalité à moins qu'ils ne soient couplés à la liberté d'aller à l'école tous les jours. Et même si une jeune mère reçoit un prêt en microcrédit, cela n'aura d'importance que si elle a le temps et la chance de faire grossir son affaire.

L'imagination de nos filles ne devrait pas avoir de limites, et nous ferons tout pour qu'elles aient des chances, elles aussi, de réaliser leurs rêves. 

Inde.

« Quand une adolescente sur cinq sur cette planète se voit refuser une éducation parce que sa famille ne peut pas payer les frais de scolarité... parce qu'elle a été vendue comme prostituée... parce qu'elle n'est pas considérée comme ayant assez de valeur pour avoir la chance d'étudier, lorsque 62 millions de filles sont déscolarisées, il est loin, le moment où nous pourrions libérer le potentiel que détiennent les jeunes. »^{4,5}



CONTEXTE

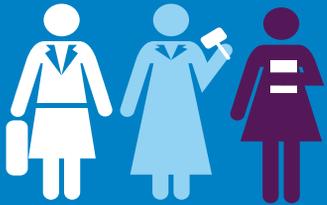
Ces dernières années ont été marquées par une attention internationale dirigée vers les filles en tant qu'agents du changement économique. Le fait d'investir dans les filles n'est plus seulement considéré comme juste, c'est aussi judicieux.



90% des pays ont au moins une loi qui réduit l'égalité économique pour les femmes¹



Dans 15 pays, les maris peuvent légalement s'opposer à ce que leur femme travaille et les empêcher d'accepter un emploi, et dans 79 pays il y a des lois qui limitent le type d'emploi auquel une femme peut prétendre²



Dans la plupart des pays de l'OCDE, les filles sont plus ambitieuses que les garçons. En moyenne, 11% des filles sont plus susceptibles que les garçons de s'imaginer occuper des emplois de haut niveau tels que législateur, cadre supérieur ou de direction⁷

Dans seulement **5** DES **114** PAYS SONDÉS

il y a plus, ou autant, de femmes que d'hommes dans ces emplois de haut niveau⁸

75% du travail des femmes dans les régions développées est informel et non-protégé

En Grèce, le taux de chômage pour les jeunes femmes entre 15 et 24 ans est de

60.4%

Comparé à 46,1% pour les jeunes hommes¹⁰

En Amérique Latine

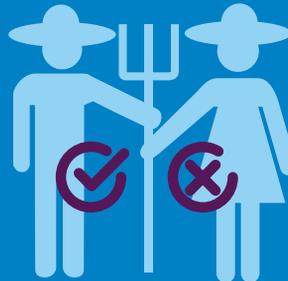
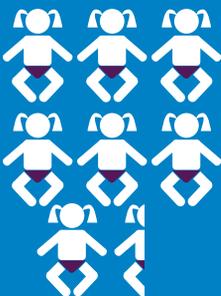
17.7%

des jeunes femmes sont au chômage, comparé à 11,4% des jeunes hommes¹¹

CRISE FINANCIÈRE MONDIALE

La pauvreté de la famille a plus d'impact sur la survie des filles que sur celle des garçons : une chute de 1% du PIB augmente la mortalité infantile de

7,4 morts pour 1000 naissances de filles **Vs** 1,5 mort pour 1000 naissances de garçons¹⁶



Presque 40% des gens sont d'accord avec l'affirmation que lorsqu'il y a peu d'emploi, les hommes y ont plus droit que les femmes¹⁷



Des coupes dans les budgets de santé ont rendu les adolescentes encore plus vulnérables durant la grossesse. Dans le monde, la mortalité maternelle est une des causes de mort les plus importantes pour les filles entre 14 et 19 ans¹⁸



parce que Je suis une **FILLE**



Comblent l'écart dans la participation des femmes à la population active dans les pays de l'OCDE entraînera un gain de PIB de 12% d'ici 2030³

« Lorsqu'on soutient les filles, elles récompensent la société par d'énormes contributions en créativité, en compassion et, oui, en « girl power ». »⁴

*Ban Ki-moon
WEF 2014*

L'EMPLOI



Au niveau mondial les femmes touchent

24%

de moins que les hommes⁵



Au rythme actuel du changement, il faudra

81 ANS

pour que l'écart des salaires entre hommes et femmes soit complètement comblé⁶



80% des personnes qui travaillent dans la confection au Bangladesh sont des femmes. L'emploi rémunéré peut contribuer à expliquer le déclin de fertilité et le report de l'âge du mariage, mais nombreuses sont celles qui sont exploitées, travaillent de longues heures pour de très bas salaires et ne bénéficient pas de droits fondamentaux¹³

98%

du nombre estimé de **4,5 MILLIONS**

de personnes exploitées à des fins sexuelles et 55% des 20,9 millions de victimes estimées du travail forcé sont des femmes et des filles¹⁴

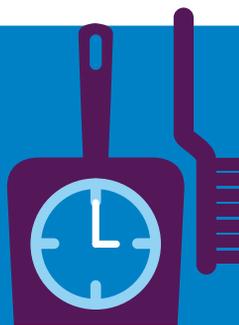
« Beaucoup de filles sont aujourd'hui engagées dans la prostitution, au vu et au su de leurs parents qui ne disent rien parce que l'argent qu'elles ramènent à la maison aide le foyer. »

*Fille, 17 ans,
Mozambique, 2010¹⁵*

TRAVAIL DOMESTIQUE NON-RÉMUNÉRÉ



Le taux de scolarisation des filles a augmenté de plus de 2% au Ghana, 10% au Yémen et 12% au Pakistan où le temps passé à aller chercher de l'eau pour la famille a diminué^{19,20}



Un sondage effectué dans 16 pays a déterminé que 10% des filles entre 5 et 14 ans effectuent 28 heures ou plus de corvées ménagères par semaine, ce qui les empêche d'étudier²¹

Selon un sondage de 2011, 11% des enfants interrogés au Royaume-Uni, 66% au Rwanda et 74% en Inde sont « tout-à-fait d'accord » que :

« Le rôle le plus important de la femme est de s'occuper de la maison et de cuisiner pour sa famille »²²

DE L'IMPÉRATIF D'INSTRUIRE LES FILLES

par Julia Gillard

Si l'on se retourne sur les 15 dernières années depuis que la communauté internationale a fixé l'objectif ambitieux d'éduquer davantage de filles dans le monde, on peut avoir un sentiment d'accomplissement mêlé à une impression de futilité.

Du côté de l'accomplissement, il y a plus de filles que jamais scolarisées dans le primaire dans les pays en développement, et beaucoup de pays s'acheminent peu à peu vers la parité dans les systèmes d'éducation. En



SECTION 3 : APPRENDRE POUR LA VIE

Julia Gillard, ancienne Première ministre d'Australie, est directrice du département du Partenariat international pour l'éducation (*Global Partnership for Education* ou *GPE*). Elle est aussi « membre émérite du département pour l'éducation » à la Brookings Institution. Entre 2010 et 2013, durant son mandat de Première ministre, elle a créé des politiques qui ont changé la nation, y compris par le biais de la réforme de l'éducation en Australie à tous les niveaux, de la petite enfance à l'enseignement universitaire ; l'amélioration des ressources et de la durabilité des soins de santé, des soins pour les personnes âgées et des soins dentaires ; et par l'inauguration du premier plan national de soins aux personnes porteuses de handicap. Avant de devenir Première ministre, Julia Gillard était vice-première ministre et Ministre de l'Éducation, de l'emploi et des relations sociales, et de l'insertion.

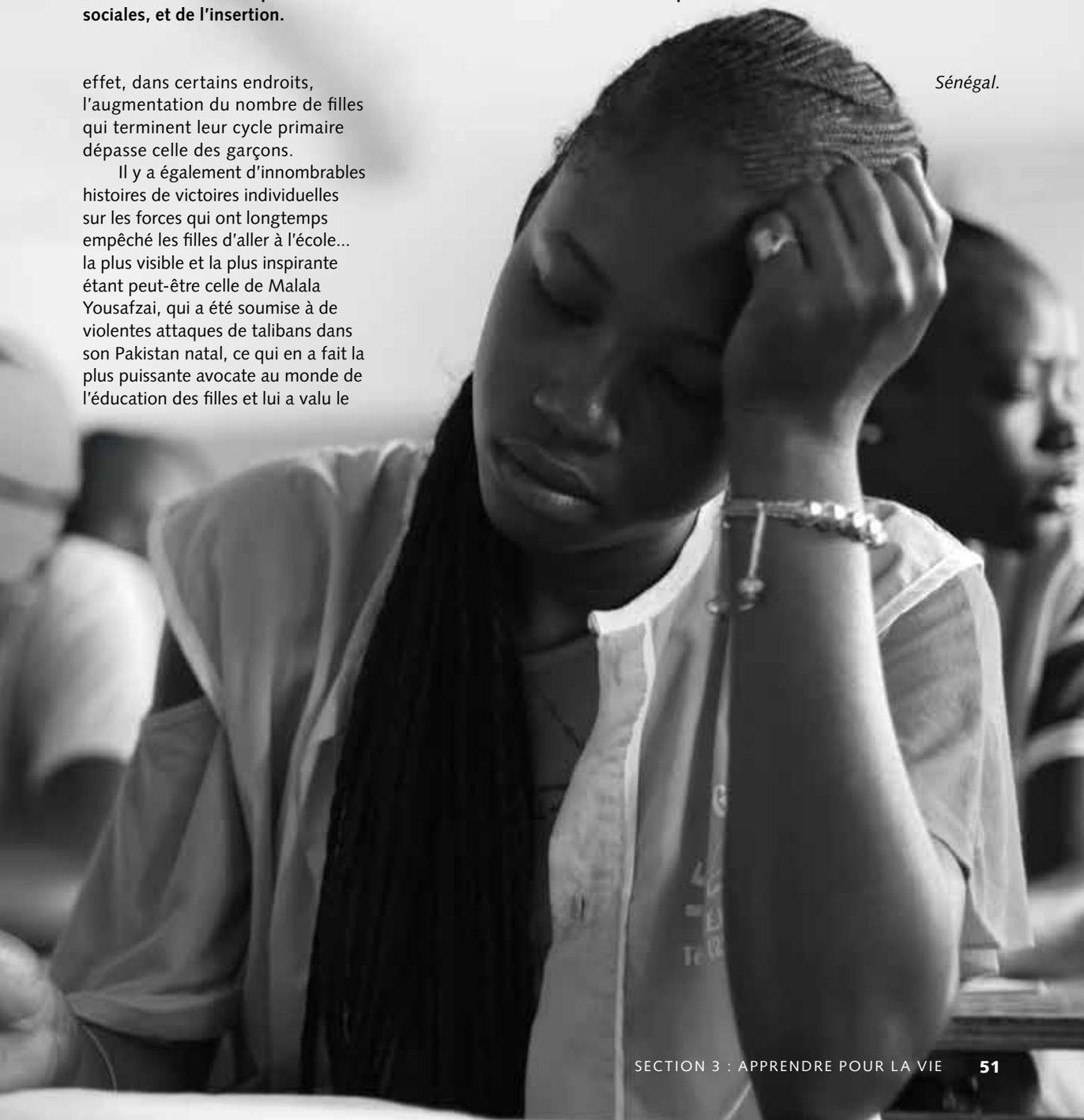


MARIELE SMITH

effet, dans certains endroits, l'augmentation du nombre de filles qui terminent leur cycle primaire dépasse celle des garçons.

Il y a également d'innombrables histoires de victoires individuelles sur les forces qui ont longtemps empêché les filles d'aller à l'école... la plus visible et la plus inspirante étant peut-être celle de Malala Yousafzai, qui a été soumise à de violentes attaques de talibans dans son Pakistan natal, ce qui en a fait la plus puissante avocate au monde de l'éducation des filles et lui a valu le

Sénégal.



prix Nobel de la paix, le tout à l'âge remarquable de 17 ans.

Il est également rassurant que, dans la dernière décennie et demie, plus de gens dans le monde – des activistes de la base aux gouvernements et chefs d'ONG – en soient arrivés non seulement à comprendre l'importance absolue de l'éducation des filles mais aussi à plaider en sa faveur. Il est rassurant de voir qu'il y a bien plus de voix que jamais qui s'expriment dans ce sens par le biais des médias traditionnels, des médias sociaux, des ONG, d'événements de grande envergure et d'actions gouvernementales.

L'éducation des filles est essentielle au développement

La logique de l'éducation des filles n'a jamais été difficile à comprendre. Il est prouvé que si l'on donne de l'instruction à une fille, elle pourra faire de meilleurs choix pour sa vie, gagnera un meilleur salaire et contribuera bien davantage à la vie de sa famille et de sa communauté qu'elle le ferait sans.

Nous savons, par exemple, qu'un enfant dont la mère sait lire est plus susceptible à 50% de vivre au-delà de cinq ans¹, que l'éducation des femmes dans les 40 dernières années a empêché la mort de 4 millions d'enfants², que d'investir dans les filles pourrait augmenter la production de l'agriculture de l'Afrique subsaharienne de 25%³, qu'une année supplémentaire de scolarité peut augmenter les revenus d'une femme de jusqu'à 20% et qu'une augmentation du nombre de femmes ayant une éducation secondaire de 1% peut augmenter la croissance économique annuelle par habitant d'un pays de 0,3%.⁵

Eduquer les filles, en d'autres termes, est un cycle vertueux : bénéfique pour chaque fille individuellement ainsi que pour sa famille, sa communauté, sa nation et, en définitive, pour le monde entier.

Quoi qu'il en soit, même si les nouvelles sont indéniablement bonnes, il est difficile de ne pas se sentir découragé.

Pour commencer, parce qu'en réalité on est encore bien loin de la ligne d'arrivée fixée il y a 25 ans par le mouvement de l'Éducation pour tous. Alors qu'il est vrai que 48% de tous les enfants scolarisés dans les pays en développement sont des filles, la majorité des enfants déscolarisés (31 millions sur 58) sont également des filles.⁶

Les filles sont confrontées à de nombreuses difficultés en matière d'éducation

En effet, les femmes représentent presque deux-tiers des 781 millions d'analphabètes dans le monde⁷; les pratiques culturelles qui font qu'on marie les filles jeunes et qu'elles doivent s'occuper de leur famille au lieu d'aller à l'école sont encore répandues. Dans de nombreux pays où le nombre de filles qui terminent leur cycle d'école primaire explose, trop peu continuent jusqu'au secondaire inférieur ou le secondaire, sans parler de l'enseignement supérieur. De même, un certain nombre de nations ont du mal à préserver les écolières du harcèlement et de la violence et à recruter suffisamment d'enseignants qui puissent procurer les encouragements et la tranquillité d'esprit qui les aident à réussir.

Et n'oublions pas qu'il y a des groupes terroristes, comme Boko Haram au Nigéria ou les talibans au Pakistan, qui sont en guerre contre

l'idée même de l'éducation des filles. Comme la *Coalition Against Attacks on Education* (Coalition contre les attaques faites contre l'éducation) l'a diligemment rapporté, Boko Haram a ces dernières années attaqué brutalement des écoles et, comme le monde l'a appris l'an dernier, kidnappé des jeunes filles pour les empêcher de se rendre à l'école.⁸ Il n'est pas surprenant que de nombreux parents dans la région aient tout bonnement cessé d'envoyer leurs enfants, et leurs filles en particulier, à l'école.⁹

Les crises – comme les guerres civiles, les catastrophes naturelles ou les épidémies – sont l'un des obstacles les plus importants à l'attribution de l'éducation qu'ils méritent aux filles et garçons défavorisés. Nous avons observé des améliorations : le Partenariat mondial pour l'éducation travaille avec 60 pays en développement, dont presque la moitié sont fragiles ou touchés par des conflits. Dans ces pays, il y a eu considérablement plus d'enfants (60%) qui ont terminé l'école primaire en 2012 qu'il y en avait en 2000 (55%).¹⁰ Mais il n'en reste pas moins qu'environ 82% de tous les enfants déscolarisés dans les 60 pays en développement partenaires du Partenariat mondial pour l'éducation – à savoir à peu près 33,5 millions – vivent aujourd'hui dans ces États en conflit ou fragiles.¹¹

Ainsi, même s'il y a eu de véritables améliorations, nous sommes loin du compte. Au fur et à mesure de notre progression, nous devons garder à l'esprit un certain nombre de facteurs importants.

De l'importance des systèmes

Le mouvement de l'Éducation pour tous a sans nul doute contribué à sensibiliser davantage sur le besoin de donner à plus d'enfants dans le monde en développement un accès accru à une éducation de qualité. Cela a aussi engendré des actions plus concrètes pour atteindre cet objectif.

Mais, comme nous l'avons appris dans le Partenariat mondial

La logique de l'éducation des filles n'a jamais été difficile à comprendre. Il est prouvé que si l'on donne de l'instruction à une fille, elle pourra faire de meilleurs choix pour sa vie, gagnera un meilleur salaire et contribuera bien davantage à la vie de sa famille et de sa communauté

pour l'éducation, toute la bonne volonté et toutes les dépenses seront vaines si elles ne s'organisent pas en systèmes plus sûrs et intégrés. La construction d'écoles, la formation des enseignants, le développement de nouvelles approches pédagogiques sont autant d'outils importants pour l'amélioration des systèmes éducatifs. Mais isolément et sans plan global ils n'atteindront qu'un nombre limité d'enfants. Les pays en développement ont besoin d'approches durables qui soutiennent le système global et rassemblent tous les différents apports en un ensemble cohérent qui peut être profitable à tous.

Un bon système éducatif lutte pour l'excellence éducative à tous les niveaux et fait en sorte que toutes les écoles, tous les enseignants et apprenants respectent des normes reconnues partout. Un système doit être réactif et assumer ses responsabilités envers le public. Et il doit être basé sur des meilleures pratiques et des éléments tangibles, s'appuyer sur des données locales sûres et, au bout du compte, appartenir à chaque pays et être géré par lui.¹²

En ce qui concerne l'éducation des filles, les plus grands succès viennent des pays qui ont mis en place des schémas directeurs clairs, réalisables et systémiques pour aborder la question, en général par le biais d'un plan stratégique d'éducation sur plusieurs années. Il se base sur un engagement sincère et dépend d'un suivi concerté et concret.

Au Yémen, par exemple, le Ministre de l'Éducation s'est donné pour but de scolariser davantage de filles, en particulier dans les communautés les plus reculées. Avec le co-financement du Partenariat mondial pour l'éducation et d'autres partenaires, le ministère a lancé une action à plusieurs niveaux qui comportait un programme de formation pour agrandir le vivier d'enseignantes qualifiées du secteur public, une campagne d'information au public

qui encourageait les filles à aller à l'école en plus grands nombres et l'élimination des frais de scolarité pour permettre aux familles dans le besoin de scolariser leurs filles. De ce fait, le nombre net d'inscriptions de filles dans le primaire a considérablement augmenté, de 42% en 1999 à 81% en 2013.¹³ C'est rassurant, même si l'on ne peut encore crier victoire. Mais l'engagement clair du Yémen a fait la différence. Notre espoir est que les derniers événements du pays ne renverseront pas ces avancées.

En Afghanistan, dans les douze dernières années, nous avons été témoins de ce qui est probablement la transformation la plus radicale qui ait eu lieu où que ce soit en matière d'éducation des filles. C'est dû en grande partie au fait que les chefs afghans post-talibans se sont engagés à un changement systémique et ont suivi leurs plans. Au nombre de 8,3 millions, les enfants scolarisés sont aujourd'hui plus de huit fois plus nombreux qu'en 2001. Presque 40% de tous les élèves sont des filles.¹⁴

Environ 60% des enfants déscolarisés sont également des filles.¹⁵ C'est beaucoup trop. Mais le gouvernement a développé des programmes d'éducation solides et intégraux, dédiés à la diminution des taux de disparité élevés entre filles et garçons dans les endroits les plus reculés et à risque.

Le genre n'a qu'une dimension

Le fait de planifier pour les filles et de se contenter de diriger les ressources à leur endroit n'est pas suffisant pour aborder le défi que représente leur éducation. La réalité de la plupart des pays en développement est que l'inégalité homme-femme ne représente qu'un des obstacles que rencontrent toutes ces filles. La pauvreté, le handicap, l'ethnicité, la religion et la localisation géographique (vivent-elles dans des zones rurales ou urbaines ? Sont-elles près ou loin d'une école ?) sont des facteurs considérables qui déterminent si une

filles reçoit une instruction ou non. Si l'on ne prend pas en compte ces autres facteurs, on ne pourra pas atteindre l'objectif de l'éducation pour toutes les filles.

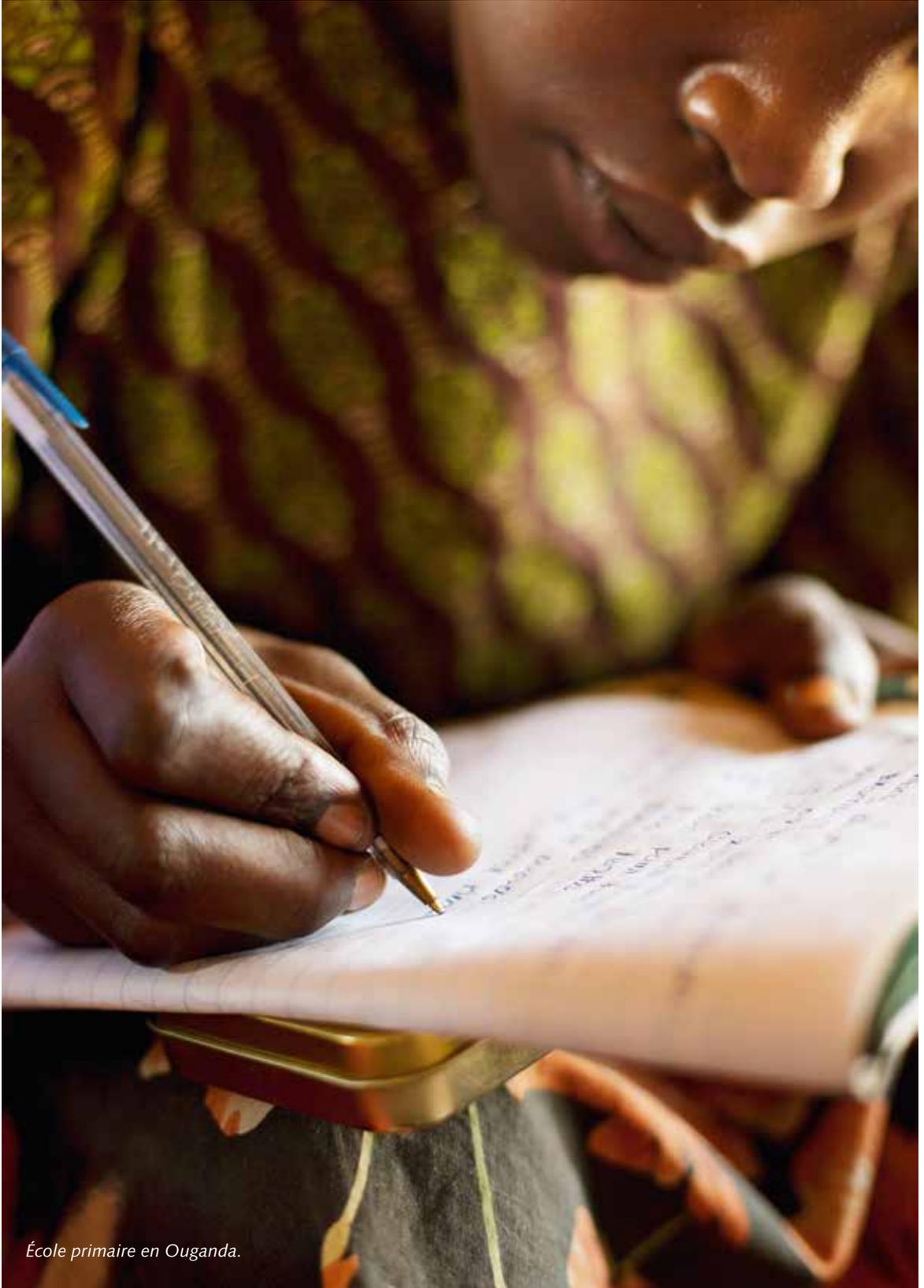
En d'autres termes, une fille porteuse de handicap venant d'une famille pauvre et ethniquement défavorisée n'a virtuellement aucune chance d'aller au bout du cycle d'enseignement primaire, alors que le tableau est plus encourageant pour les filles issues d'une famille relativement prospère de zone urbaine. Comme le souligne le rapport mondial de suivi 2013/14 de l'éducation pour tous, « Si les tendances actuelles perdurent, les garçons les plus aisés atteindront l'objectif de l'achèvement du cycle de scolarité primaire pour tous en 2021, mais les filles les plus défavorisées n'y arriveront qu'en 2086. »¹⁶

Il nous faut viser des approches qui se concentrent non seulement sur les filles mais aussi sur un ensemble complexe de besoins, sinon beaucoup seront laissées dans la pauvreté. Les financements devraient se centrer sur les multiples facteurs qui empêchent les enfants –généralement les plus difficiles à toucher, telles que les filles, celles qui vivent dans des endroits reculés, et celles qui sont issues de groupes marginalisés ou porteuses de handicap – d'être scolarisés.

Objectif : l'équité

Au cœur des Objectifs du millénaire pour le développement (OMD), il y avait la volonté d'accéder aux besoins humains de tous les citoyens du monde. Leurs fondations étant maintenant globalement en place après presque 15 ans d'un travail extraordinaire, nous avons une opportunité de passer la prochaine décennie et demie à atteindre une véritable « équité » entre tous.

Les objectifs de développement durable qui succéderont aux OMD fin 2015 doivent aspirer à garantir l'équité à tous les niveaux éducatifs, et continuer le travail inachevé de l'éducation universelle, en particulier



MIKKEL ØSTERGAARD/PANOS PICTURES

École primaire en Ouganda.

pour les enfants qui sont très défavorisés, ceux qui vivent dans des régions isolées, touchées par des conflits ou fragiles, les enfants porteurs de handicap et, bien sûr, les filles.

Mais que signifie « garantir l'équité à tous les niveaux éducatifs » ? Comment saurons-nous à quel moment ce stade sera atteint ?

Nous le saurons lorsque chaque garçon et chaque fille pourra aller à l'école pour recevoir une instruction de qualité. Lorsqu'il y aura assez de locaux ; des systèmes fonctionnels, durables ; assez d'enseignants qualifiés disponibles, en particulier des enseignantes, qui ont leur importance dans la réussite des filles ; des manuels et autres matériaux pédagogiques de qualité ; et des écoles gratuites qui lèvent les obstacles financiers empêchant l'éducation des filles. Nous le saurons aussi lorsque toutes les familles et les communautés considéreront les filles comme essentielles à leur développement personnel et au bien-être futur de leur société.

Atteindre ces objectifs d'équité demandera une révolution dans l'évaluation des tendances éducatives et de leurs résultats, ce qui responsabilisera les gouvernements et les aidera à comprendre ce qui fonctionne, ce qui ne fonctionne pas et pourquoi.

Cela impliquera qu'on prenne en compte plus efficacement ceux qui ont un accès limité à la scolarité, en particulier les filles les plus difficiles à toucher ou qui sont confrontées aux plus grands obstacles pour aller à l'école ou poursuivre leur scolarité.

Et cela fera appel à des financements massifs et stratégiquement alloués pour l'éducation, visant particulièrement ceux qui en ont le plus besoin. Trop souvent, par exemple, les donateurs fixent un coût faible par étudiant comme critère premier pour les financements. Cela peut éliminer les filles, ou les enfants porteurs

de handicap ou ayant d'autres désavantages spécifiques.

Les conflits et la faiblesse sont des obstacles majeurs

Il nous faut également faire mieux pour ce qui est de s'assurer que les enfants – et les filles en particulier – dans des conflits ou des environnements fragiles ne perdent pas leur seule et unique opportunité d'obtenir les connaissances et les compétences qui les porteront ainsi que leur société hors de la pauvreté et du désespoir.

Il va sans dire que c'est chose difficile à réaliser dans des endroits comme la Sierra Leone, le Libéria et la Guinée, où Ebola a fait des milliers de victimes et menace encore, et dans des nations telles que la République Démocratique du Congo ou la Somalie, qui ont été ravagées récemment par la guerre civile.

Il est clair, dans de tels contextes, que les systèmes de santé publique (dans le cas d'une épidémie d'Ebola) ou la diplomatie et autres interventions de sécurité (dans le cas d'une guerre civile) doivent stabiliser la situation. Mais l'une des premières règles de toute crise humanitaire est de s'assurer que les enfants restent scolarisés, pour répondre à leurs besoins cognitifs à court terme autant que pour leurs besoins émotionnels et pour assurer leur développement à long terme.

Les actions humanitaires sont souvent entravées parce que l'éducation en cas d'urgence est sous-financée. En 2013, le secteur éducatif n'a reçu que 2% de requêtes faites par le biais d'appels à financement humanitaire en 2013.¹⁷ Dans trop de zones en crise, l'éducation n'est pas reconnue comme priorité humanitaire, alors qu'elle devrait l'être.

Nous devons faire remonter l'éducation dans les priorités en situation d'urgence pour qu'elle ait le même statut que les autres priorités, et nous devons intégrer l'éducation en tant que composante primaire dans tous les plans d'action humanitaires. Il faut aussi

que les pays en finissent avec les dispositions de plans sectoriels d'éducation et de budgets qui sont « incompatibles avec les crises humanitaires », qui leur font mettre de côté trop peu de finances pour la réduction de risques de catastrophe et la préparation aux urgences, ce qui laisse des sociétés entières démunies pour ce qui est de garder les filles et les garçons à l'école lorsqu'arrive une catastrophe.

Le monde doit relever ce défi

Au lieu de la reconnaissance croissante au niveau mondial du fait que nous devons prodiguer à plus d'enfants, en particulier aux filles, une scolarité de qualité, l'aide à l'éducation de base provenant de donateurs a chuté de 7% entre 2010 et 2013, alors que l'aide au développement en général a augmenté de plus de 9% dans la même période.

Cette tendance déconcertante s'est développée alors que les pays en développement eux-mêmes investissent davantage de leurs propres ressources dans leurs systèmes d'éducation. En effet, à la conférence de reconstitution du Partenariat mondial pour l'éducation en juin 2014, 27 pays en développement ont dépassé toutes les attentes en s'engageant à augmenter leur propre budget d'éducation de 26 milliards de USD collectivement entre 2015 et 2018. De fait, quel genre de message leur est envoyé quand les pays plus aisés se retirent de l'éducation ?

En définitive, le manque de financement et d'autres dispositions fondamentales affecte non seulement les peuples et sociétés que nous aurions soutenus autrement, mais aussi les pays donateurs riches eux-mêmes. Un monde dans lequel les filles – et les femmes qu'elles deviendront – atteignent leur plein potentiel intellectuel, social et politique est un monde plus sûr, plus sain et plus prospère. Lorsque nous atteindrons – ou du moins nous approcherons de – cet état, tout ira mieux pour tout le monde. 

« ET LES GARÇONS DANS TOUT ÇA ? »

par **Chernor Bah**



Figure de proue de la défense de la jeunesse dans l'éducation mondiale, défenseur des filles et ancien réfugié de Sierra Leone, Chernor Bah est depuis peu Associé au *Population Council*, pour lequel il mène une initiative collaborative pour procurer des solutions aux adolescentes touchées par l'épidémie de maladie à virus Ebola. Il est cofondateur de « *A World at School* » et représentant des jeunes dans le comité de pilotage de l'« Initiative mondiale pour l'éducation avant tout » du secrétaire de l'ONU. Quand il était adolescent, il a fondé et mené le « *Children's Forum Network* », le parlement des enfants de Sierra Leone. Après que l'épidémie d'Ebola s'est déclarée dans son pays en 2014, Chernor a cofondé le « *Salone Adolescent Girls Network* », qui mène des actions de plaidoyer, de secours et de programmation pour les filles marginalisées touchées par l'épidémie. Il a reçu le prix « *Women's Refugee Commission's Voice of Courage* » en 2014 pour ses actions pour les enfants et les jeunes touchés par le conflit dans le monde entier.

En tant que défenseur de longue date des droits des filles, je me suis exprimé maintes fois et dans maintes régions sur l'importance de donner l'éducation qu'elles méritent à plus de filles dans le monde. J'ai beau être aussi passionné et convainquant que possible, une des premières questions que j'entends toujours est une variation sur le thème de « et les garçons dans tout ça ? ». On me demande : comment peut-on faire en sorte que les besoins des garçons ne soient ni ignorés ni diminués quand on fait des efforts particuliers pour l'instruction des filles ? Ne risque-t-on pas les progrès des garçons quand on se concentre sur les filles de façon disproportionnée ? Pour obtenir de meilleurs résultats pour les filles, ne faut-il pas qu'on fasse changer d'avis les garçons et les hommes d'abord ?

Parce que ces questions reviennent si souvent, j'ai élaboré une réponse standard pour y répondre : je viens de passer beaucoup de temps à exposer en détail l'exclusion structurelle et systématique d'une population globalement marginalisée et souvent vulnérable. Pourquoi donc, et c'est une question rhétorique, vous intéressez-vous encore exclusivement au groupe qui a le pouvoir ?

Je conviendrais que ma réaction est un peu désinvolte, conçue pour choquer et pour retourner à l'expéditeur le défi inscrit dans sa question. De plus, elle ne touche pas véritablement aux questions bien réelles et difficiles évoquées par la question « et les garçons dans tout ça ? ». Qu'est-ce qui est équitable ? Quand et à quel point devrait-on investir dans les garçons et les hommes quand les risques retombent sur les filles de façon si disproportionnée ? À quel stade les garçons devraient-ils être inclus dans les programmes ? Devrions-nous aspirer à ce qu'il y ait un nombre égal d'hommes et de garçons dans « l'égalité des sexes » ? Devrait-on toujours inclure les garçons dans ces programmes ? Pouvons-nous obtenir des avancées sans engager les hommes et les garçons, et quel est le coût de cet engagement ?

Ma réponse, en définitive, est que les initiatives d'autonomisation des filles doivent avant tout fixer leur regard sur les filles. Dans de nombreuses sociétés, les obstacles qui empêchent les filles d'aller à l'école ou de réaliser leur plein potentiel sont bien plus importants que ceux que rencontrent les



ROBIN HAMMOND/PANOS PICTURES

garçons, et ils demandent un niveau d'effort et d'investissement supérieur.

De plus, l'économie directe, les investissements dans les filles au niveau social et de la santé n'aident pas que les filles et les femmes ; les faits sont conséquents et clairs : quand le bien-être des filles et des femmes s'améliore, les garçons et les hommes – le reste de la société, en fait – s'en portent mieux, eux aussi.

Pendant l'adolescence, le monde des filles rétrécit, en général, alors que celui des garçons s'élargit. Engager les filles socialement et les préparer économiquement demande un niveau d'effort et d'investissement plus élevé qui les prépare à affronter les risques sociaux, de santé et de violence, ainsi que les challenges économiques, qu'elles sont seules à devoir affronter.

De même, si les garçons et les hommes voient de plus en plus de filles instruites dans leur entourage, je crois qu'ils vont être plus enclins à abandonner leurs perceptions archaïques des femmes en tant qu'êtres inférieurs et simples objets sexuels sans rôle significatif à jouer en dehors du foyer. C'est seulement en créant, en ce moment-même, « les faits du terrain », c'est-à-dire un

changement réel et tangible, que nous avons une chance de pousser les attitudes et les perceptions dans une direction positive.

Cela ne signifie pas qu'on ne devrait pas faire d'effort pour donner aux garçons une éducation de qualité et tous les autres éléments constitutifs du développement personnel. En effet, environ 27 millions (ou 47 pour cent) des 58 millions d'enfants déscolarisés en âge d'être au primaire dans le monde sont des garçons.¹ Les obstacles qui les empêchent d'aller à l'école sont : les conflits et la fragilité, la pauvreté, la localisation géographique, le handicap, la discrimination ethnique ou religieuse et, tout simplement, le manque de compétences, localement, pour les éduquer. La communauté internationale doit continuer à combattre ces difficultés si l'on compte réussir l'objectif de l'éducation pour tous.

Je ne suis pas non plus en train de suggérer que les programmes d'éducation et d'autonomisation de filles ne devraient pas inclure un investissement significatif avec des garçons sur l'importance d'instruire les filles. Comme j'y reviendrai plus tard, c'est un élément essentiel du processus.

Mais, dans un monde où les ressources sont limitées, nous devons dépenser plus sur

Sierra Leone.



l'éducation des filles et le développement de leurs compétences, en particulier à l'adolescence, moment où les filles sont confrontées à de bien plus grands risques sociaux, économiques et de santé. Nous devons tout d'abord contrebalancer ce déséquilibre. Lorsqu'on dirige des investissements directement vers l'autonomisation des filles, en commençant par les plus défavorisées, les garçons et le reste de la société en bénéficient. Le « trickle down » [théorie économique du ruissellement] ne fonctionne pas, contrairement au « trickle up and out », les bénéfices se répercutant souvent à l'extérieur de la population ciblée et profitant à l'économie.

De plus, nous devons prioriser les filles sur lesquelles nous devons le plus focaliser nos efforts. Sachant que, même parmi elles, il y a des différences distinctes et primordiales basées sur le statut économique, la santé et le handicap, l'ethnicité, la religion et la géographie, les actions pour l'éducation des filles doivent se focaliser sur les plus marginalisées, pas simplement celles de classes moyenne et supérieure. Nous devons prendre en compte les filles qui ont le plus de besoins et qui sont souvent invisibles au sein de leur communauté et les soutenir, ainsi que les directeurs de programmes d'autonomisation. Pour toutes ces raisons, il faut une approche beaucoup plus ciblée.

Une expérience personnelle

Comment un jeune homme comme moi, né et élevé dans un pays assez conservateur, a-t-il pu s'intéresser et se passionner autant pour l'autonomisation des femmes ? C'est une autre des questions qu'on me pose souvent, directement ou pas. En bref, cet intérêt s'est développé à partir de deux sources : ma propre histoire personnelle et les faits.

J'ai été élevé en Sierra Leone par une mère célibataire en même temps que deux sœurs dans ce qui doit être le pire endroit au monde pour une fille. Ma mère s'est séparée d'avec mon père quand j'étais jeune et travaille depuis comme professeur des écoles. Elle a de l'instruction. Mais le salaire d'une enseignante comme elle était, et est toujours, dérisoire. Bien consciente de l'état des choses pour les femmes en Sierra Leone, elle a dû travailler dur et avoir recours à toute son énergie et son ingénuité pour joindre les deux bouts. Alors, pour compléter son bas salaire d'enseignante, elle vendait tout – pain, gâteau, huile de palme – ce qu'elle (avec l'aide de mes sœurs et moi) pouvait faire de ses propres mains.

Parce qu'elle était enseignante, étant elle-même assez instruite, et malgré plusieurs difficultés (y compris, à un moment, l'obligation de fuir le pays pour sauver nos vies, comme réfugiés), elle connaissait le pouvoir de l'éducation. De sorte que je fais partie des chanceux. Si ma mère n'avait pas eu cette compréhension de la valeur du savoir, je n'aurais pas reçu l'éducation que j'ai reçue et je ne serais pas où je suis aujourd'hui. C'est une petite illustration de la façon dont l'instruction d'une femme a de multiples retombées pour sa famille et la communauté qui l'entoure.

Mais d'avoir une mère avisée n'a pas été mon seul atout ; j'ai eu également la chance d'être un garçon. Mes deux sœurs ont été confrontées à des défis que je n'ai jamais connus : les menaces de violence sexuelle, les hommes qui entraient en contact avec elles et, alors même qu'elles étaient très jeunes, les demandaient en mariage. En grandissant, des signes venant de toutes les directions suggéraient que leurs vies avaient l'air d'avoir moins d'importance, bien que je sois convaincu qu'elles étaient plus intelligentes que moi. Rétrospectivement, je vois maintenant ce qui se passait : la société passait tellement de temps à leur signifier, ainsi qu'à d'autres filles comme elles, qu'on attendait plus de moi juste parce que j'étais un garçon.

Elles avaient, et ont toujours, peu d'atouts dans leur jeu.

En Sierra Leone, environ 90 pour cent des filles sont soumises aux mutilations génitales féminines (ou MGF), l'un des taux les plus élevés dans le monde.² Seules 36 pour cent des femmes de Sierra Leone savent lire et écrire, par rapport à 52 pour cent des hommes.³ Une fille sur six est mariée avant l'âge de 15 ans et presque la moitié le sont avant d'avoir 18 ans.⁴ C'est illégal mais, ces lois étant très peu mises en application, répandu. Deux femmes sur dix entre 20 et 49 ans disent avoir eu leur premier rapport sexuel avant l'âge de 15 ans, chiffre qui se porte à sept femmes sur dix avant 18 ans.⁵ Sur une vie, si les schémas actuels perdurent, 75 pour cent des adolescentes de Sierra Leone seront

D'avoir une mère avisée n'a pas été mon seul atout ; j'ai eu également la chance d'être un garçon. Mes deux sœurs ont été confrontées à des défis que je n'ai jamais connus : les menaces de violence sexuelle, les hommes qui entraient en contact avec elles et, alors même qu'elles étaient très jeunes, les demandaient en mariage

mères célibataires à un moment donné, ce chiffre au Libéria s'élevant à 90 pour cent. Ce célibat est causé par l'arrivée de bébés avant le mariage, par la grande instabilité des unions, et par le manque de soutien masculin au niveau social et économique.

Selon ce schéma, beaucoup de filles que j'ai connues au sein de ma communauté ayant abandonné leur scolarité ont été soumises à des MGF et forcées à se marier avant l'âge. Au fur et à mesure qu'elles atteignaient la puberté, leur espace social rétrécissait alors que celui des garçons s'élargissait. Le fait que nombre d'entre elles étaient intelligentes et avaient beaucoup de potentiel, plus que bien des garçons, importait peu. Ni le fait que les enfants de femmes sans instruction ou peu instruites soient les plus susceptibles de se trouver aspirés dans une spirale continue de pauvreté, de maladie et autres adversités.

Plus j'observais ce processus, plus j'avais l'impression que quelque chose ne tournait pas rond. Non seulement notre société ne traitait pas bien les filles, mais elle les rendait coupables de leur propre malheur, en disant qu'elles n'étaient pas assez intelligentes ou travailleuses pour apprendre. Et quand elles étaient victimes d'abus sexuels, c'était de leur faute, quelque part. Du moins c'était ainsi que nombre d'hommes, et de garçons influencés par ces hommes, le voyaient.

Quand j'étais en milieu d'adolescence, j'ai sympathisé avec un petit groupe d'autres garçons qui parlaient d'éducation, et qui savaient tous qu'il était important d'améliorer les chances des filles d'être scolarisées – pas seulement pour elles, mais pour nous aussi. Quand nous avions entre 15 et 18 ans, nous avons lancé une campagne, par le biais du réseau *Children's Forum*, qui a contribué à modifier les lois pour combattre le mariage précoce, codifier les lois sur les violences sexuelles dans le pays et garantir l'éducation obligatoire pour les filles. J'ai été le premier enfant à témoigner de tout cela auprès de la *Truth Commission* nationale, et j'ai recueilli des témoignages similaires d'autres camarades. L'une de nos recommandations était d'adopter le *Child Rights Act*, qui a finalement été entériné en 2007.

Nous étions motivés par la justice et les droits de la personne. Nous avons fait entendre nos voix et créé une tribune pour parler des droits des filles. Nous étions tout de même très critiqués par des amis et quelques membres de nos familles, qui ne comprenaient pas ce que nous faisions et nous accusaient d'être trop influencés par l'Occident et de ne pas avoir le

sens des réalités.

J'aimerais pouvoir dire que, dans les dix dernières années depuis que nous avons commencé à nous battre pour les droits des filles en Sierra Leone, nous avons radicalement transformé la façon dont les hommes de là-bas voient l'éducation et l'autonomisation des filles. La vérité c'est que, même si les choses ont évolué, elles ont bien moins changé qu'on l'aurait espéré. Le travail est encore loin d'être terminé.

Et ça ne se limite pas à la Sierra Leone. Il y a bien trop d'endroits dans le monde où il est difficile d'être une fille. Ma propre histoire personnelle est emblématique de ce qui se passe ailleurs. Chaque année environ 5 millions de filles dans le monde entier sont mariées de force⁷ et dans 27 pays il y a de larges zones dans lesquelles au moins 15 pour cent des filles sont mariées avant l'âge de 15 ans.⁸ D'après le Centre international de recherches sur la femme, un tiers des filles du monde en développement sont mariées avant l'âge de 18 ans, et une sur neuf l'est avant l'âge de 15 ans.⁹ Les données de l'UNESCO montrent que « presque 17 pour cent de la population adulte mondiale ne sait toujours ni lire ni écrire ; les deux-tiers sont des filles. »¹⁰ Ces chiffres empiriques confirment ce que mes expériences m'ont permis d'observer de façon anecdotique dans tout le continent et ce que j'ai lu.

Je crois que l'éducation des filles est la question universelle de droits civiques de notre temps

Impliquer les garçons

J'ai personnellement conçu et mis en application des programmes dans de nombreuses nations africaines visant à encourager les garçons à comprendre la valeur de l'éducation des filles, je ne suis donc absolument pas contre le fait de dépenser une partie des sommes précieuses allouées à l'éducation des filles à l'endroit des garçons.

En Éthiopie, par exemple, j'ai contribué à mener une initiative innovante, soutenue par *Girl Hub*, appelée YEGNA (qui veut dire « à nous » en amharique) visant à encourager les filles à croire en elles et à faire changer d'avis les garçons et la société sur leur valeur. Nous avons créé des clubs, des pièces théâtrales, des talk-shows et un documentaire sur ce sujet. Ce sont des outils utiles qui peuvent fonctionner en association avec une approche de programmation plus ciblée, plus centrée sur les filles. Nous avons travaillé avec des groupes locaux et, dans certains cas, des

institutions religieuses pour qu'ils nous aident à diffuser la bonne parole, pour ainsi dire, de l'éducation des filles.

Le médium de l'implication est important. J'ai travaillé avec un groupe de garçons en Éthiopie qui m'ont dit qu'ils s'intéressent aux questions d'égalité mais qu'ils se sentiraient émasculés s'ils étaient perçus comme promoteurs des questions de filles. Créer les forums adéquats et les messages adaptés renforce les motivations de tous et vise à rendre « cool » la participation des garçons à des clubs masculins. Au Libéria, nous avons eu l'idée de « G-positif » (un jeu de mot autour de « gangster », mais où le « g » est plutôt celui de « genre »). En Éthiopie, nous avons créé des clubs pour garçons et filles avec des t-shirts qui les identifiaient publiquement et fièrement comme faisant partie d'un groupe en expansion dédié à la promotion des filles. Faire passer des messages par le seul biais des médias de masse ne fonctionne pas. Ils doivent être relayés par des petits groupes sociaux, ce qui facilite l'implication des garçons, qui deviennent ainsi atypiques dans un sens positif, pour que leur comportement soit approuvé par leurs pairs.

Ces approches doivent aussi donner une réponse à la question : « qu'est-ce que les garçons ont à y gagner ? » Ils doivent montrer que de mettre fin à la pauvreté profite à tout le monde et allège le fardeau que peut représenter pour un homme le fait d'être le seul à subvenir aux besoins de sa famille. Comme l'a souligné Plan International, l'éducation des filles apporte d'énormes bienfaits économiques, sociaux et de santé à toute la société, ce qui se manifeste par la baisse de la mortalité des moins de cinq ans, une meilleure productivité agricole, une amélioration de la nutrition, une augmentation du revenu par habitant et de la croissance du PIB, des taux de fertilité plus bas, et bien d'autres choses encore.¹¹

Et il en découle également des bénéfices pour la société civile ; investir dans la cause des filles peut réduire le vivier de garçons susceptibles de rejoindre des groupes comme Boko Haram, les talibans ou Al-Shabbaab. En réaction aux efforts de ces groupes pour, en partie, empêcher les filles d'aller à l'école en les terrorisant, nombreux sont les gens qui appellent à se focaliser avant tout sur les garçons, recrues de ces

*Séance de travail
avec des jeunes
hommes au
Honduras.*



PLAN INTERNATIONAL

*Bidonville
aux abords de
Freetown, Sierra
Leone.*



IVOR PRICKETT/PANOS PICTURES

mouvements extrémistes. Mais la réponse à ce défi épineux est de redoubler d'efforts pour maintenir les filles à l'école, pour les défier, comme Malala Yousafzai et d'autres courageuses l'ont fait. Nous savons que lorsque les parents – les mères en particulier – de jeunes garçons vulnérables au recrutement sont instruits, il y a bien moins de chances pour qu'ils laissent leur fils se tourner vers Boko Haram ou les talibans. C'est pourquoi les valeureux efforts d'aujourd'hui pour empêcher la violence de pénétrer dans les écoles sont si cruciaux pour l'avenir.

Je crois que l'éducation des filles est la question universelle de droits civiques de notre temps. Et, tout comme le Révérend Dr Martin Luther King Jr et ses collègues se battaient dans les années 1950 et 1960, quand la communauté blanche a enfin accordé son soutien alors que l'agenda des droits de l'homme était devenu trop puissant et persuasif pour être ignoré, l'éducation des filles et les initiatives d'autonomisation

doivent également faire appel au sentiment de justice des garçons et des hommes. En effet, ironiquement, alors que ces garçons et ces hommes adhèrent aux cultures qui dévalorisent les filles et les femmes et les perpétuent, ils sont vraiment sensibles à l'injustice. Nous devons leur montrer qu'il est plus « tendance » et même viril de se joindre à la lutte contre l'injustice et d'y faire quelque chose. Nous devons leur montrer qu'il s'agit de nos sœurs, de nos mères et de nos filles. Nous devons en faire une affaire personnelle.

Encore une fois, ce type d'investissement dans les garçons est nécessaire, mais il n'est pas suffisant. La meilleure façon d'égaliser les chances est de ne pas investir les maigres ressources prévues pour l'égalité des sexes dans les garçons et les hommes, mais pour autonomiser directement les filles et les femmes. Pour le bien de tous, nous devons les scolariser pour qu'elles apprennent, grandissent et, en fin de compte, qu'elles transforment les gens et les communautés qui les entourent. 



SIMON POWELL

Un siècle plus tard

La cloche de l'école est un appel au combat,
chaque pas vers la salle, un pas sur le champ de
bataille.

Voici la cible, cette fine peau de la tempe,
la joue encore ronde d'avoir quinze ans.

Se rendant, encerclée, elle
prend la balle en pleine tête

et continue d'avancer. Le missile tranche
un sentier dans son esprit, jusqu'à un verger
en fleurs, un champ bourdonnant sous le soleil,
sa palissade ouverte enflée de coquelicots.

Cette fille a gagné
le droit d'être ordinaire,

de porter des bracelets à un mariage, de se vernir
les ongles,
d'aller à l'école. Balle, dit-elle, que tu es bête.
Tu as échoué. Tu ne peux pas tuer un livre
ni le bruissement qu'il renferme.

Un murmure, un essaim. Derrière elle, une à une,
les écolières se lèvent
pour prendre leur place sur la ligne de front.

Imtiaz Dharker

Over the Moon (Bloodaxe Books, 2014)

Ce texte a été écrit pour le centenaire de la commémoration
de la Première Guerre mondiale, en réponse au poème
Anthem for Doomed Youth de Wilfred Owen.



CONTEXTE

Il y a eu des avancées majeures dans le domaine de l'éducation des filles.¹ Il est attendu qu'au rythme actuel de progression 2/3 des pays auront atteint l'égalité des sexes dans l'éducation primaire d'ici 2015, mais seulement 48% des pays auront atteint l'égalité dans l'enseignement secondaire.²



Entre 1999 et 2012 le nombre de pays où moins de 90 filles pour 100 garçons ont été inscrites à l'école primaire est descendu de 33 à 16³



Entre 2009 et 2013 il y a eu des attaques contre des écoles dans au moins 70 pays, un certain nombre de ces attaques étant dirigées spécifiquement vers des filles, des parents ou des enseignants plaçant pour l'égalité fille-garçon dans l'éducation^{4,5}



Dans 30 pays, 43% des enfants non-scolarisés sont des filles de milieux défavorisés. Seuls 9% sont des garçons des milieux les plus aisés¹⁰

En Afghanistan il y a

71 FILLES

et au Pakistan il y a

82 FILLES

**DANS LE PRIMAIRE
POUR CHAQUE
100 GARÇONS¹¹**



Aujourd'hui, une jeune soudanaise est trois fois plus susceptible de mourir durant sa grossesse ou en couche que de terminer son cycle primaire¹²

Un sondage de 2011

A constaté qu'en Inde plus de 50% des filles et presque 68% des garçons sont d'accord avec cette proposition :

« Si on a peu de ressources, il vaut mieux instruire un garçon qu'une fille »¹⁷

Plus de
100 MILLIONS

de jeunes femmes vivant dans des pays à bas ou moyen revenu sont incapables de lire une phrase en entier¹⁸

Une analyse des manuels d'anglais dans une école secondaire au Pakistan a constaté que les femmes et les filles étaient rarement représentées ou l'étaient de façon stéréotypée. Dans 20 leçons sur 22 dans l'un d'eux, aucune femme n'est mentionnée.¹⁹



parce que **Je suis une FILLE**



« Les rebelles sont entrés dans l'école. Ils n'aimaient pas la façon de s'habiller de certaines filles. Ils nous ont crié que ce qu'on portait n'était pas bien. Ils ont cassé nos pupitres, ils ont détruit nos manuels et nos affaires. Je n'aimais pas du tout ce qu'ils faisaient. L'école, c'est sensé être un endroit où on apprend des choses. »

Sita, 12 ans, Mali⁶

ESSAYER D'APPRENDRE



Au rythme actuel, les garçons les plus défavorisés d'Afrique subsaharienne atteindront l'éducation primaire universelle en 2069, mais cela prendra presque 20 ans de plus pour les filles les plus défavorisées⁷

En 2012

62 MILLIONS

de filles en âge d'être dans le primaire ou dans le secondaire inférieur n'étaient pas scolarisées⁸

Dans le monde presque

1 sur 5

adolescente sur 5 n'est pas scolarisée⁹

Moins de 1 fille sur 3 en Afrique subsaharienne et moins de 1 sur 2 en Asie du Sud est inscrite dans le secondaire¹³



En contraste, en Amérique Latine et aux Caraïbes, il y a plus de filles inscrites dans le secondaire que de garçons¹⁴



L'amélioration du niveau d'instruction ne signifie pas forcément l'amélioration de l'égalité générale : en Amérique Latine comme au Moyen Orient, des améliorations dans le niveau d'éducation des filles n'a pas entraîné d'amélioration correspondante sur le lieu de travail ou à la maison¹⁵



Un sondage de 2010 en Côte d'Ivoire a constaté que 47% des professeurs disaient avoir initié des relations sexuelles avec des élèves¹⁶

« Parfois les gens aiment me demander : pourquoi les filles devraient-elles aller à l'école ? Pourquoi est-ce important pour elles ? Mais je pense que la question la plus importante c'est : pourquoi n'iraient-elles pas ? Pourquoi n'auraient-elles pas ce droit-là ? »

Malala Yousafzai (2014)²⁰

L'EDUCATION ÇA COMPTE

Les filles sans instruction sont trois fois plus susceptibles de se marier avant 18 ans que celles qui ont été dans le secondaire ou le supérieur.



20%

des filles ayant fait des études secondaires se marient avant 18 ans²¹

Les femmes instruites ont plus de chances de trouver du travail.



Au Brésil 50% des femmes ayant fait un cycle primaire ont un emploi ; ce chiffre atteint 60% pour les femmes ayant terminé un cycle secondaire²²



2,1 millions de morts infantiles (moins de 5 ans) ont été évitées entre 1990 et 2009 grâce à un surcroît d'éducation chez les femmes en âge de procréer²³

SUR LES TROTTOIRS DE LA VIE

par Mariane Pearl



MARTIN DE LA SERVA

Mariane Pearl est la rédactrice en chef de la campagne « *Chime for Change* » dont le but est d'inspirer, de recueillir et de partager des récits forts autour des filles et des femmes du monde entier. Elle est journaliste et auteure de deux ouvrages, dont *A Mighty Heart* (Scribner), qui a été publié aux États-Unis en 2003, traduit en 15 langues puis adapté au cinéma sous le titre « Un cœur invaincu ».

Mariane a reçu de nombreux prix pour son œuvre, notamment le prix Anné Frank en 2015, le prix *National Headliners* dans la rubrique rédaction de magazines, le prix Time Warner, le prix du projet de la Maison Blanche, le prix *Internews* d'excellence dans le reportage international, le prix *Vital Voices*, le prix d'excellence en journalisme de *l'Indian Express*, le prix éditorial d'*El Mundo* en Espagne, et en France le prix Vérité récompensant l'excellence dans un ouvrage de littérature non-fictionnelle.

Ghana.

Il y a une chanson que j'aimais beaucoup quand j'étais adolescente, elle s'appelle *Être né quelque part*. Elle raconte comment « on ne choisit pas les trottoirs de Manille, de Paris ou d'Alger pour apprendre à marcher ». Maxime Le Forestier en a écrit les paroles en 1981, lorsque Charles Pasqua, alors ministre de l'Intérieur en France imposait en force ses lois

anti-immigration dans tout le pays. Cette chanson concerne tous ceux qui sont contraints de quitter leur terre natale pour subvenir aux besoins des familles qu'ils laissent derrière eux. Mais il y a une chanson qui attend depuis toujours d'être écrite : on ne choisit pas non plus son sexe. Si vous êtes née femme, votre vie risque grandement d'errer dans un enchevêtrement de ruelles

sinueuses le long des trottoirs les plus douloureux de cette planète. Qu'il s'agisse de guerre ou de misère, les femmes et les enfants souffrent davantage, toujours. « Dans les zones de conflits, il est plus dangereux d'être une femme qu'un soldat », disait en 2008 le Major Général Patrick Cammaert, ex-Commandant de division de la mission des Nations

Unies en République Démocratique du Congo (RDC). Lorsque le viol est utilisé comme arme de guerre, les femmes sont rendues à l'esclavage et considérées comme des « enveloppes à sperme », que l'on se passe d'homme à l'autre. Les victimes sont imprégnées de force, soumises à une terreur psychologique insoutenable, à de constantes humiliations, des mutilations et des meurtres. En 2011, une étude du *American Journal of Public Health* révélait que 48 femmes étaient violées toutes les heures en RDC.

J'ai commencé à correspondre avec Rose en 2013. Elle m'a écrit qu'initialement elle s'efforçait à soutenir les patients atteints du Sida, mais que l'épidémie de viols était si terrible au nord du Kivu – où elle vit – qu'elle a choisi d'aller « là où souffrent les femmes du Congo ». Dans un e-mail, elle m'a décrit son projet : organiser à Kigali une rencontre entre 30 femmes de la région des Grands Lacs, pour que toutes puissent s'exprimer et pour créer « un réseau de femmes journalistes pour la paix, la démocratie et la justice ».

Puis elle disparaît. Un silence inquiétant s'installe pendant trois mois, jusqu'à :

« Ça va, je ne t'ai pas écrit parce qu'on n'a pas eu d'Internet pendant trois mois. M23, le mouvement rebelle du nord Kivu, a saccagé notre connexion. Nous sommes en ligne depuis hier. Je t'écrirai bientôt. Rose »

Le silence, à nouveau. Et à chaque fois, je me sens si proche et si loin de cette femme que je n'ai jamais encore rencontrée...

Rose représente pour moi ce dont le monde manque le plus ; cette personne, confrontée à une épidémie de viols à la fois arbitraires et stratégiques, réagit en brandissant les valeurs qu'elle considère essentielles : la paix, la démocratie et la justice (ainsi que le journalisme). Pas un mot de revanche, de colère ou de

***L'analphabétisme forcé,
les viols comme arme
de guerre, et le tueur
silencieux qu'est la violence
domestique. Si la liste des
traitements subis est cruelle
et interminable, le moyen de
l'imposer reste toujours le
même, c'est la violence***

haine dans ses messages. Je n'y ai trouvé que de la compassion, une motivation intérieure puissante qui transparait dans le ton urgent de ses messages, et une détermination sans compromis. Difficile de faire mieux, et puissent les dirigeants mondiaux s'inspirer des Roses de ce monde !

À la réflexion, il est logique qu'une personne comme Rose, qui connaît intimement le contexte de cette crise congolaise – un amalgame compliqué de politique, culture, traditions, honneur familial entre autres – soit la plus qualifiée pour créer un chemin tangible vers la paix. Et comme la plupart des femmes et des jeunes filles que j'ai rencontrées, elle ne cherche manifestement pas à s'opposer aux hommes. Elle cherche une solution pour vivre ensemble tout en veillant à ce que ceux qui le méritent soient traduits en justice. J'ai de la chance d'être en relation avec des femmes de ce calibre, et chacune d'elles a contribué à forger ma conviction que l'émergence de telles personnes représente aujourd'hui la source d'espoir la plus manifeste que nous ayons.

À la recherche d'espoir

Mon intérêt professionnel pour les femmes a justement commencé par une recherche d'espoir. Très vite, il m'a semblé que les discriminations que subissent les femmes sont toujours liées à un problème (souvent masculin) de pouvoir.

Après les attaques du 11 septembre 2001, beaucoup

cherchaient à quoi croire et à qui pour survivre à la tragédie. J'ai appris que plus de 100 bébés sont nés après la mort de leur père dans les tours du World Trade Center, à New York. Alors, j'ai pris la décision de chercher un espoir authentique pour ces mamans et leurs enfants. Je ne voulais pas d'un espoir hypothétique, ni de convictions spirituelles. Par instinct, je me suis tournée vers les femmes et les jeunes filles, vers cette moitié du monde si discrète jusque là.

Au fil des années qui ont suivi, j'en ai rencontré dans le monde entier et j'ai appris combien leur sexe leur coûtait cher en termes de liberté. Dans le rapport de 2014 du rapport « La situation des filles dans le monde », on lit : « Au cours des sept premières années de leur vie, les filles sont déjà conditionnées à croire qu'elles doivent se soumettre à la volonté masculine. L'endoctrinement commence à la maison puis il est renforcé par la communauté ».

Il y a les crimes d'honneur, le trafic sexuel, le repassage des seins, la mutilation génitale, les attaques à l'acide et les mariages précoces. L'analphabétisme forcé, les viols comme arme de guerre, et le tueur silencieux qu'est la violence domestique. Si la liste des traitements subis est cruelle et interminable, le moyen de l'imposer reste toujours le même, c'est la violence. Elle s'enracine dans l'obsession de policer le corps de la femme. Quelles que soient les justifications avancées, derrière cette violence endémique se tapit la volonté de dominer.

Lorsque j'ai écrit mon second livre *In Search of Hope* j'ai rencontré des femmes de 18 pays différents. Aujourd'hui, en tant que rédactrice en chef de *Chime for Change*, j'ai la chance de proposer une plateforme visible pour certaines d'entre elles. Pour beaucoup, il s'agit de témoignages à la première personne, des voix de femmes et de filles qui s'assemblent pour créer une nouvelle partition. Des personnes



ESPEN KASMUSSEN/PANOS PICTURES

qui, pour avoir vécu la tyrannie, se sont converties en perles de sagesse. Je les imagine comme de frères étincelles qui s'embrasent et s'illuminent avec l'espoir qu'en éclairant leur propre chemin, elles permettront aussi d'éclaircir celui des autres.

J'ai maintenant lu, vu et entendu des centaines d'histoires et, toujours, je retrouve cette volonté de rechercher le changement pour le bien collectif, souvent à un coup personnel élevé. Le contexte et le climat sont uniques à chaque histoire mais la volonté de travailler ensemble et l'entraide sont comme le sang : d'une même couleur pour tous.

Raconter l'histoire

Il est fondamental de créer des liens en partageant nos expériences et nos

Réfugiée blessée à l'hôpital, en République Démocratique du Congo.

points de vue. Il s'agit d'encourager un dialogue global qui respecte la voix de chacun par opposition à la cacophonie d'opinions qui souvent le remplace. Les femmes et les filles sont généralement douées pour tisser des liens basés sur tout ce qu'elles ont en commun. J'en ai fait l'expérience avec une personne qui m'a aidée à comprendre des gens avec qui j'ai grandi.

Amina a été forcée de quitter son Maroc natal, de sauter de son trottoir en quelque sorte, pour vivre à Paris. Tout comme ces femmes silencieuses qui ont peuplé mon enfance et qui me donnaient toujours le sentiment que quelque chose avait été coupé court dans leurs vies. Amina réside dans la banlieue parisienne. Elle m'a raconté

qu'enfant, elle avait adoré Victor Hugo, une anthologie en arabe perchée seule sur l'étagère de ses parents et qu'elle s'était appropriée pour qu'on la lui lise en classe. Je savais de quoi elle parlait, Victor Hugo est mon auteur favori depuis mes 12 ans, je l'appelle VH. Et je savais pourquoi elle s'identifiait à sa saga de la condition humaine, je comprenais cet élan de noblesse que son œuvre inspire. À ce même âge, 12 ans, on explique à Amina que l'école, c'était fini et qu'elle allait travailler. Quelques années plus tard, elle est mariée à un homme émigrant en France. Arrivée dans l'Hexagone, isolée, pratiquement illettrée, elle s'est mise à travailler comme femme de ménage. Les années sont passées, elle a divorcé

et élevé seule ses deux filles. Mais chaque soir, en rentrant chez elle, Fatima écrivait des poèmes. Des poèmes phonétiques, qu'elle adressait à la lune, visible depuis la lucarne de la cuisine de son modeste deux-pièces à La Courneuve (93).

Après plusieurs années de service, un accident de travail l'a amenée à rencontrer une psychologue arabophone. Touchée, celle-ci l'a aidée à transcrire ses poèmes en français et Fatima a elle-même présenté son manuscrit à un salon d'édition. Son livre, *Prières à la Lune*, a connu un appréciable succès et elle a reçu des offres de traductions. Fatima est devenue la voix de milliers de femmes en Europe qui, comme elle, se sentent transparentes, une marchandise, un accessoire de ménage, pas humaines. Elles ont pu ainsi se distancier de l'ombre de leur propre servitude et exiger reconnaissance et respect. Fatima a remporté sa liberté comme un trophée. Elle m'a confié, lors de notre première rencontre, qu'elle n'avait pas pu faire le moindre choix dans sa vie depuis si longtemps, depuis bien avant son mariage avec un homme qui partait pour la France. Et sa plus jeune fille m'a raconté comment la fierté a diffusé de la chaleur dans tout son corps lorsque, sur sa fiche de renseignement à la rentrée des classes, elle a inscrit la nouvelle profession de sa mère, « auteure » en place de « agent de ménage ».

C'est une histoire qu'aurait aimé VH.

Le moment est venu d'aider les femmes et les filles à partager leur version du monde. C'est aujourd'hui la première fois dans l'histoire de l'humanité, après combien de guerres, de cycles de civilisations, que ce capital humain a une chance de s'épanouir. En mars de cette année, je me suis rendue en Irak pour diriger un atelier sur le journalisme et l'approche narrative avec de jeunes réfugiées yazidiennes qui ont fui l'armée Islamique au Kurdistan. D'abord choquées et mélancoliques, les participantes

C'est Nujood, au Yémen, qui à 10 ans obtient un divorce, brisant ainsi une tradition ancestrale dans cette région tribale. C'est Malala ; c'est Mayerli, en Colombie, qui à 15 ans, après avoir vu son meilleur ami assassiné sous ses yeux, crée un groupe de réflexion pour enfants pour mettre fin à la violence

se sont peu à peu livrées. L'une d'entre elles, une belle jeune femme appelée Sham, a choisi de parler de sa grand-tante. « Les gens disent qu'elle est « forte comme un homme » parce qu'ils n'arrivent pas à concevoir que les femmes soient puissantes. On devrait dire « fort comme une femme » », m'a dit Sham en riant et en me montrant la photographie d'une femme âgée, l'air solide, vêtue de l'habit traditionnel yazidi. Posant avec les hommes, debout, dans une montagne desséchée, une kalachnikov à l'épaule, elle tient une cigarette qui lui brûle les doigts.

Se dresser, dire haut et fort

Les changements en cours sont sans précédent, les femmes réclament de plus en plus le droit de diriger leur propre vie, à être responsables de leur corps et auteures de leur propre histoire. C'est Mercy, au Malawi, qui décide d'afficher publiquement sa sexualité en se rendant au journal *Malawi News* pour lui proposer de publier son histoire. Le lendemain à la une, on pouvait lire : « Je suis une lesbienne » avec la photo de Mercy.

En réponse, Mercy a été exorcisée, renvoyée de chez elle et soumise à l'opprobre général. Mais elle a continué, convaincue de son droit fondamental à choisir sa sexualité. Personne avant

elle n'avait osé défier ce pays profondément homophobe. C'est Nujood, au Yémen, qui à 10 ans obtient un divorce, brisant ainsi une tradition ancestrale dans cette région tribale. C'est Malala, au Pakistan, prix Nobel pour la paix, qui lutte pour l'éducation ; c'est Mayerli, en Colombie, qui à 15 ans, après avoir vu son meilleur ami assassiné sous ses yeux, crée un groupe de réflexion pour enfants pour mettre fin à la violence dans le pays. La peur engendrée par les cartels de drogue, la corruption, une impunité rampante, l'alcool et les stupéfiants ont fini par engendrer une résignation générale et la banalisation de la brutalité.

C'est pourquoi Mayerli a réuni des enfants dans un terrain vague ensablé. Ensemble, ils ont clairement établi que la violence commençait à la maison. Le groupe a pris la décision d'engager le dialogue dans leurs foyers et la communauté, de promouvoir l'échange et la compréhension mutuelle. Ces enfants et ces adolescents déterminés à changer l'histoire, élèvent leurs voix cristallines, brisant ainsi le silence sinistre de centaines de milliers de personnes que la violence a baïllonnés. Ces héros méconnus forment un nouvel espoir pour des millions d'autres, armés de la conviction que la dignité humaine n'est pas négociable. À 17 ans, Mayerli avait déjà été nommée quatre fois pour un prix Nobel de la paix.

Jusqu'à présent, les femmes ont peu figuré dans l'Histoire si on considère qu'elles représentent la moitié de l'humanité. Elles étaient la moitié de la Seconde Guerre mondiale et sont toujours la moitié de tous les conflits et guerres qui défigurent notre planète. Cette moitié-là est celle que l'on limite à la sphère privée, bien à l'écart des arcanes du pouvoir et de la vie publique. Aux yeux du monde, les femmes sont les victimes, elles crient, pleurent, mais on les entend rarement exprimer une opinion. Pourtant, on sait qu'elles



PLAN INTERNATIONAL/ERIK THALLAUG

sont le potentiel inexploité le plus prometteur que nous ayons jamais eu, on le sait car des études sur ce sujet se multiplient. Qu'elles luttent pour leur survie ou pas, elles ont prouvé qu'elles sont économiquement performantes et qu'elles tendent à réinvestir dans leurs communautés.

Souvent, dans cette détermination sans artifices, au travers de leurs efforts quotidiens, on constate que les femmes et les filles ont développé le courage de donner à l'éducation la place qu'elle mérite pour la survie de notre monde troublé. Quand je suis allée au Liberia pour comprendre leur rôle dans l'élection de la première Présidente africaine, la réponse fut unanime : « Nous ne votons pas pour elle parce qu'elle est une

Malala Yousafzai s'adresse au public pour la cérémonie du Prix Nobel de la Paix.

femme, mais parce qu'elle croit en l'éducation ».

« Presque tous les hommes peuvent faire face à l'adversité ; mais si vous voulez tester la personnalité de quelqu'un, donnez-lui le pouvoir », a écrit le Président Lincoln. Et les femmes ? Il semble que l'attrait du pouvoir soit le piège ultime. Peu nombreux sont ceux qui parviennent à y résister, à y renoncer ou à le partager. Souvent, il semble que la noblesse s'achève là où l'égo commence à se démesurer. Ajoutez-y l'avidité et vous obtiendrez une corruption instantanée ainsi que le mépris des droits humains les plus fondamentaux. Je ne pense pas que les femmes soient immunisées

contre cette avidité ou cet égocentrisme mais je crois qu'elles sont mieux équipées pour y faire face. Peut-être parce qu'elles ont été témoins des effets du pouvoir ou en ont directement souffert. Ou parce qu'elles comprennent qu'il est un instrument dangereux et délicat, elles acceptent le courage moral qu'implique le pouvoir. Le genre de courage que Rose déploie dans ses messages si brefs et si intenses.

La violence n'est pas seulement infligée par les hommes. Ceux qui ont souffert d'abus tendent à en infliger à leur tour. Mais les femmes sont également beaucoup plus nombreuses à se battre comme des lionnes pour que leurs enfants connaissent une vie meilleure. Le

pouvoir cherche à contrôler ce qui l'effraie le plus. Si l'on en juge par le nombre de femmes qui subissent des violences corporelles et mentales à cause de leur sexe – quelques-unes dont on entend parler pour un nombre incalculable d'anonymes –, la peur est immense. Là encore, ma propre expérience m'a permis de sonder ce que les statistiques énoncent.

Une vie de fille

J'ai réalisé mon test de grossesse dans les toilettes de l'aéroport de Karachi, au Pakistan. C'était le 12 septembre 2001, un jour après les attaques sur le World Trade Center. Mon mari et moi, tous deux journalistes, étions partis en reportage de Bombay, où nous vivions. Nous avions peur et étions profondément heureux. Il me semblait que donner la vie était mon acte le plus généreux. L'idée de faire un enfant pour répondre à mes propres besoins m'est étrangère. Je n'avais pas de préférence pour un genre ou un autre et le fait que mon enfant puisse être né pour des besoins économiques ne figurait pas parmi le labyrinthe d'émotions complexes qui surgissent avec la maternité.

J'ai compris à quel point accueillir joyeusement une petite fille en ce monde est un luxe pour beaucoup le jour où mon mari et moi avons fait une visite de routine dans une clinique de Mumbai. Nous étions convaincus que nous attendions une petite fille. L'entrée était placardée de publicités pour des services de sélection des genres. Dans la salle d'attente, j'ai discuté avec une patiente qui m'a soufflé qu'elle voulait avorter. D'autres avaient la même intention. Ma réaction de colère et mes jugements moraux se sont évanouis, leurs visages émaciés reflétaient l'impuissance et la résignation. La nouvelle vie qu'elles portaient était aussi leur perte. Deux d'entre-elles m'ont confié qu'elles auraient aimé garder leur fille mais la pression sociale et le mépris familial ont

eu raison d'elles. Et puis elles ne souhaitaient pas donner une vie de fille à leurs enfants. Elles ont parlé avec une telle timidité, un sourire pour cacher leur peine et une main pour cacher leur sourire. Je pouvais même voir les petites filles en elles. Des petites filles avec très peu d'enfance, toutes ayant été mariées entre 12 et 15 ans, dans le but exclusif d'apporter des fils à la communauté.

Nous sommes rentrés chez nous et Dalia était là. Elle avait cinq ans et vivait sur le trottoir devant notre immeuble. Tous les jours, elle m'attendait. Les premières semaines, elle s'est contentée de me sourire en se cachant derrière son père. Elle était assez petite pour obtenir l'autorisation de m'approcher et je pouvais la porter et l'embrasser. Mais ça s'arrêtait là. Notre immeuble était de confession jaïnique, qui proscriit toute consommation de viande. Si nous venions à trouver des insectes, il nous était demandé d'avoir la gentillesse de les rendre à la nature, y compris les cafards. Nos voisins marchaient pieds nus afin d'éviter d'écraser des fourmis et ne mangeaient pas de légumes ayant des racines, comme les carottes. Ce respect absolu pour toute forme de vie contrastait violemment avec l'extérieur de notre résidence. Avec la petite Dalia, épuisée, endormie son pouce à la bouche sur son lit de béton et de crasse, cernée par la foule, les rats et les corbeaux. Cette année-là, les journaux locaux ont relaté à quatre reprises l'explosion d'un four domestique, brûlant une épouse à vif. Tout le monde nous disait la même chose, avec un petit haussement d'épaulé, « meurtres d'honneur »,

De la même façon que l'esclavage a fini par être aboli, les femmes ne peuvent plus être traitées comme des citoyennes de seconde zone, accablées par la violence et manipulées par la honte

comme s'il n'y avait rien à ajouter. C'était une année ordinaire, un aperçu dans ce que ça signifie pour la majorité d'être une femme ou une fille aujourd'hui.

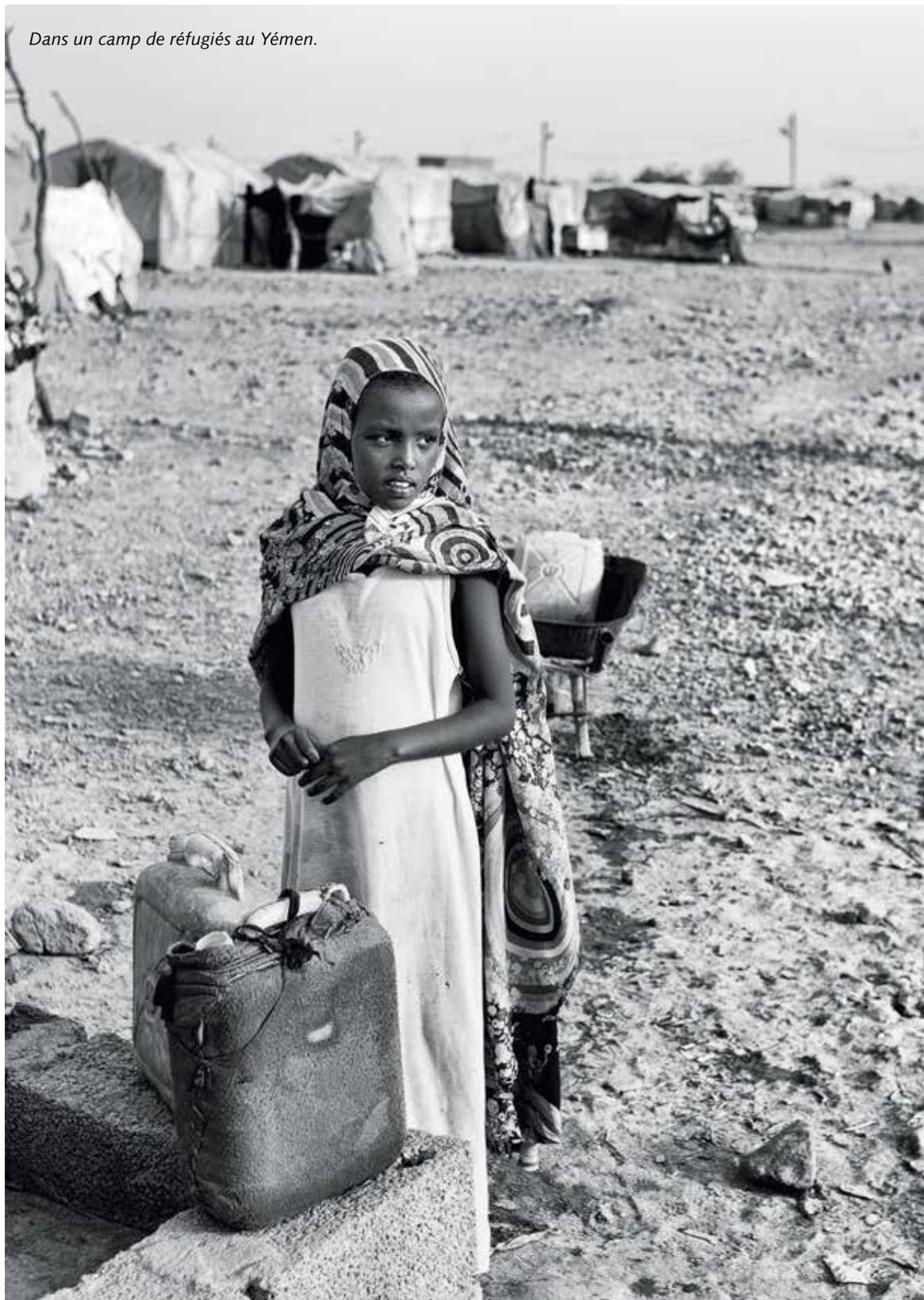
Briser ses chaînes

Mais ces femmes des tranchées sortent doucement de l'anonymat. Au Guatemala, aux USA ou en RDC, de puissantes inconnues cherchent par leurs actes à restaurer la dignité collective. La revanche n'est pas un motif suffisant mais la vie de leurs enfants l'est. J'ai rencontré beaucoup de jeunes filles et de femmes qui ont le sentiment que la vie pourrait changer quand une vague imparable de personnes déclareront : « Nous ne pouvons plus vivre ainsi. » De la même façon que l'esclavage a fini par être aboli, les femmes ne peuvent plus être traitées comme des citoyennes de seconde zone, accablées par la violence et manipulées par la honte.

Le 18 mars 2015, je me suis rendue à Londres pour le Prix de la Liberté d'Expression, décerné par l'ONG « *Index on Censorship* ». L'une des lauréates, Amran Bundi, est la fondatrice de « *Frontier Indigenous Network* », une ONG qui soutient les femmes à la frontière meurtrière qui sépare la Somalie du Kenya. Lors de son discours de remerciements, elle a dédié son prix à ces femmes, victimes du terrorisme, du gangstérisme et de la violence sexuelle. Elle a terminé en mentionnant ceux qui ont tenté de la diffamer, de l'emprisonner, ceux qui ont abusé d'elle, qui l'ont couvert de honte afin qu'elle abandonne. « Ce prix est pour eux aussi », a-t-elle déclaré, radieuse sous son écharpe d'un bleu lumineux.

De telles personnes pourraient étendre leur influence, des femmes et des filles pourraient briser leurs chaînes, une par une. Pour créer un vaste réseau d'individus qui croient en la paix et l'égalité, qui en connaissent intimement le prix et surtout sont capables d'en mesurer le potentiel. 🌐

Dans un camp de réfugiés au Yémen.



SAMUEL ARANDA/PANOS PICTURES

Le plus grand défi de notre temps¹

par Liya Kebede

Liya Kebede est top model et styliste. Elle est fondatrice de la *Liya Kebede Foundation for mothers*, qui soutient le plaidoyer pour la santé des mères, l'éducation et les services dans le monde, et a été ambassadrice itinérante de l'OMS pour la santé de la mère, du nouveau-né et de l'enfant de 2005 à 2011.



Plus de sept millions de jeunes filles de moins de 18 ans accouchent chaque année dans les pays en développement ; 70 000 mourront en couche.² Les complications liées à la grossesse et à l'accouchement sont une cause majeure de mortalité chez les filles de 15 à 19 ans.³ Dans la plupart des cas, ces filles n'ont pas beaucoup le choix. Leur enfance est abrégée par l'extrême pauvreté, les pressions sociales et culturelles et, souvent, par la violence. Ayant peu d'instruction et d'autorité, leur accès aux soins durant leur grossesse est limité et elles encourent de gros risques de subir des complications à l'accouchement. Leur risque d'y laisser la vie est le double de celui d'une mère plus âgée.

En grandissant en Éthiopie, j'ai rencontré beaucoup de filles qui ne bénéficiaient pas de structures d'aide et d'accès aux soins de maternité les plus basiques. Les histoires de leur vie, pleines de courage devant d'énormes défis, ont alimenté ma détermination à m'impliquer.

Chaque jour dans des pays du monde entier, les jeunes mères comme celles qui figurent ci-dessous se lèvent pour affronter une journée remplie d'extraordinaires pressions avec une résilience incroyable et l'espoir que l'avenir leur réserve des choses meilleures. C'est le plus grand défi de notre temps que de nous assurer que ce soit le cas.

5h00 au Cameroun

Fatou et sa fille de deux ans émergent de la tente qu'elles partagent avec cinq autres familles dans un hôpital transformé en centre de réfugiés. Elle recherche un petit déjeuner qui lui tiendra au ventre pendant toute la journée qui l'attend. Quand les conflits ont envahi son village de République d'Afrique Centrale, cette mère de 15 ans a fui, parcourant 600 kilomètres à pied sous la menace constante de violences. Elle ne sait pas où se trouve le reste de sa famille. Le centre médical du camp propose des services pour les mères et les enfants qui sont vitaux pour les déplacées internes comme elle.



PLAN INTERNATIONAL / BERNICE WONG

9h30 au Bangladesh

Au Bangladesh, une fille sur trois est mariée avant son quinzième anniversaire. Nazma est tombée enceinte peu après son mariage. Durant sa grossesse elle était sous-alimentée et fatiguée. À l'accouchement, elle a perdu connaissance et a été surprise d'apprendre à son réveil qu'elle avait donné naissance à des jumelles. Ses filles sont particulièrement affamées ce matin et elle s'inquiète de ne pas produire suffisamment de lait pour les satisfaire toutes les deux.

PLAN INTERNATIONAL



12h30 au Nicaragua

Maria Luisa est la prochaine dans la file pour le check-up pré-natal au centre médical le plus proche de son quartier. L'attente fait partie du quotidien dans le bidonville urbain où elle vit avec sa famille élargie. Elle est arrivée tôt et s'est installée à côté d'autres filles de son âge. Le Nicaragua a le taux de grossesses adolescentes le plus haut de l'Amérique Latine et de la Caraïbe. Les adolescentes comme Maria Luisa, 15 ans, y représentent un quart de toutes les naissances. Quand il a réalisé qu'elle était enceinte, son petit ami l'a quittée. Ça lui fait peur d'être mère célibataire. Cadette d'une famille de cinq enfants, elle s'appuiera sur sa famille mais se demande comment ils vont arriver à gérer le foyer qui s'agrandit.



3h10 en Sierra Leone

Aminata, de retour de l'école, récupère son jeune fils devant la maison de sa grand-mère. Elle fait ses études sérieusement et il lui tarde d'y retourner demain. Elle veut devenir avocate. À 14 ans elle était première de la classe quand elle a été agressée par un garçon de ses connaissances et est tombée enceinte. Son père ne l'a pas crue et l'a renvoyée de la maison. Sa mère l'a aidée à aller jusqu'au village de sa grand-mère où elle a accouché avec l'aide d'une sage-femme de la communauté. « J'avais peur... mais je suis toujours avec

ma mamie maintenant qui me dit ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. »

18h05 en Tanzanie

Khadija, 15 ans, a plié ses affaires au marché et fait une pause avec sa fille. Le rire de celle-ci éclaire cette tombée du jour. La famille de Khadija l'a vendue en mariage à un homme violent de deux fois son âge. Elle est presque morte à l'accouchement – après 11 heures de travail elle a été conduite à l'hôpital où elle a été sauvée par une césarienne d'urgence. « Le docteur qui était là était gentil et il m'a aidée. Il m'a dit que je pourrais y arriver. » Quand le mari de Khadija l'a abandonnée peu après elle s'est souvenue des paroles du docteur. Elle a trouvé un moyen de gagner sa vie sur le marché et s'est jointe à un groupe d'épargne féminin. Elle est déterminée à faire ce qu'elle peut pour s'assurer que sa fille obtienne une instruction et ne soit jamais forcée de se marier contre sa volonté.



20h00 au Vietnam

Quy et son mari ont été mariés très jeunes, comme beaucoup d'autres couples adolescents dans le Vietnam rural. Son mari a été tué dans un accident quand leur fils avait à peine trois mois et elle est retournée vivre avec ses parents. C'est l'heure de dormir pour son fils, Chi. Elle adore ce moment de la soirée avec lui. Dans la journée elle travaille dans les champs à planter du maïs et à cueillir des légumes et c'est sa sœur cadette Thien qui le garde. Elle trouve qu'elle a de la chance d'être entourée de parents et de frères et sœurs tellement aimants. Mais elle se demande comment la vie sera pour son fils qui grandit sans père. « Je ne me marierai plus. Je vais dédier ma vie à mon fils. »



LES FAITS

CONFLITS ET CATASTROPHES

LES FILLES ET LES JEUNES FEMMES EN SITUATION DE CRISE



CONTEXTE

Les adolescentes sont globalement invisibles lors des actions d'urgence en dépit du fait que leur âge comme leur sexe augmentent leur vulnérabilité. Les catastrophes n'ont pas le même effet sur tout le monde, ni les guerres. En période de trouble, les filles sont de plus en plus victimes de viol ou de trafic, ou mariées trop jeunes.



Presque un **MILLIARD** d'enfants vivent dans des pays qui ont été en conflit en 2013 ou 2014²



Des directives internationales pour combattre la violence sexiste dans des contextes humanitaires sont en place depuis 2005⁷



En 2004 le Global Summit to End Sexual Violence in Conflict (Sommet mondial pour mettre fin aux violences sexuelles dans les conflits) a statué sur des mesures pratiques pour combattre l'impunité et changer les attitudes envers l'usage du viol en tant qu'arme de guerre⁸



En 2012 le Bureau des services de contrôle interne de l'ONU a reçu 60 allégations d'agression sexuelle ou d'exploitation par des casques bleus sur 10 missions de terrain⁹

EDUCATION



Dans de nombreux pays les filles sont retirées de l'école durant les catastrophes, et ont peu de chances d'y retourner



Les taux d'inscription dans le secondaire sont presque 30% inférieurs dans les pays en conflit que dans les autres pays en développement, et encore plus bas pour les filles.¹⁴ Dans les pays affectés par des conflits, onze millions de filles en âge d'être dans le secondaire inférieur sont déscolarisées.¹⁵

Les **FILLES** composent

55% des

28,5 MILLIONS

d'enfants déscolarisés en âge d'être en primaire dans les pays en conflit¹⁶



En 2009 la Notation Genre de l'IASC a été créée pour évaluer si les projets humanitaires prennent en compte la question du genre.

En 2014 la proportion d'aide humanitaire allouée à des projets se concentrant « principalement » ou « sensiblement » sur l'égalité des sexes n'était que de 12%⁴

En 2000 le Conseil de sécurité de l'ONU a adopté la Résolution 1325 qui réaffirmait l'importance d'impliquer les femmes à tous les niveaux du maintien de la paix et de la sécurité.



Mais entre 1992 et 2011 les femmes ne composaient que 9% des négociateurs pour la paix⁵

VIOLENCES SEXISTES

Depuis 2005, des Cours et des tribunaux internationaux ont reconnu le viol et d'autres formes de violence sexuelles en tant que crimes de guerre, crimes contre l'humanité et actes de torture.



Sur 20 cas en cours devant la Cour Criminelle internationale, 14 comportent des accusations de violence sexuelle ou sexiste⁶

Un sondage sur la violence à l'égard des femmes en RDC effectué en 2011 a constaté que d'après les estimations du nombre de viols de femmes entre 15 et 49 ans environ

1150

femmes sont violées par jour

48

femmes sont violées par heure

4

femmes sont violées toutes les 5 minutes¹⁰

En 2012 il y a eu 10% de diminution des pertes civiles afghanes



Cependant il y a eu une augmentation de 20% des victimes de sexe féminin¹¹



Une recherche de 2013 montre qu'il y a une hausse alarmante du mariage d'enfants dans la communauté des réfugiés syriens en Jordanie à trois ans du début de la crise, et dans certains cas le chiffre a doublé¹²

« C'est dur, les autres n'ont rien à manger, et elles sont prêtes à faire n'importe quoi pour avoir quelque chose à manger, on sait pas quoi faire ni à qui parler quand ça arrive. »

Anna, 13 ans, aux Philippines après le typhon Ondoy en 2009¹³

« Il y a eu plein de choses vraiment horribles qui se sont passées et que j'ai dû faire... comme prendre la vie d'une personne ou d'une autre. Maintenant que la guerre est finie c'est comme une petite boîte, une boîte pleine d'explosifs. Tous ensemble ils [les explosifs] forment une équipe. Mais s'il y en a un qui explose, ils exploseront tous... Alors j'essaie de ne pas cogner la boîte... »

Jeune colombienne soldat, 2011¹⁷

SURVIE



Durant le tsunami en Asie en 2004, il y a eu jusqu'à

45 000

VICTIMES FÉMININES

de plus que de victimes masculines¹⁸



Après le tremblement de terre en 2010, le taux de maternité dans les camps haïtiens était trois fois plus élevé que le taux moyen en zone urbaine auparavant. Deux tiers de ces grossesses n'étaient pas planifiées ou non voulues.¹⁹

RETRACER LE PASSÉ ET CONSTRUIRE L'AVENIR

par Anita Haidary



ANITA HAIDARY

Anita Haidary est afghane, militante des droits de la femme et cofondatrice de *Young Women for Change*, une organisation non-gouvernementale qui vise à autonomiser les femmes d'Afghanistan et à améliorer leurs conditions de vie. En 2014 elle a obtenu un diplôme en Études cinématographiques et Relations internationales au *Mount Holyoke College* aux États-Unis, tout en continuant à plaider pour les droits de la femme en Afghanistan.

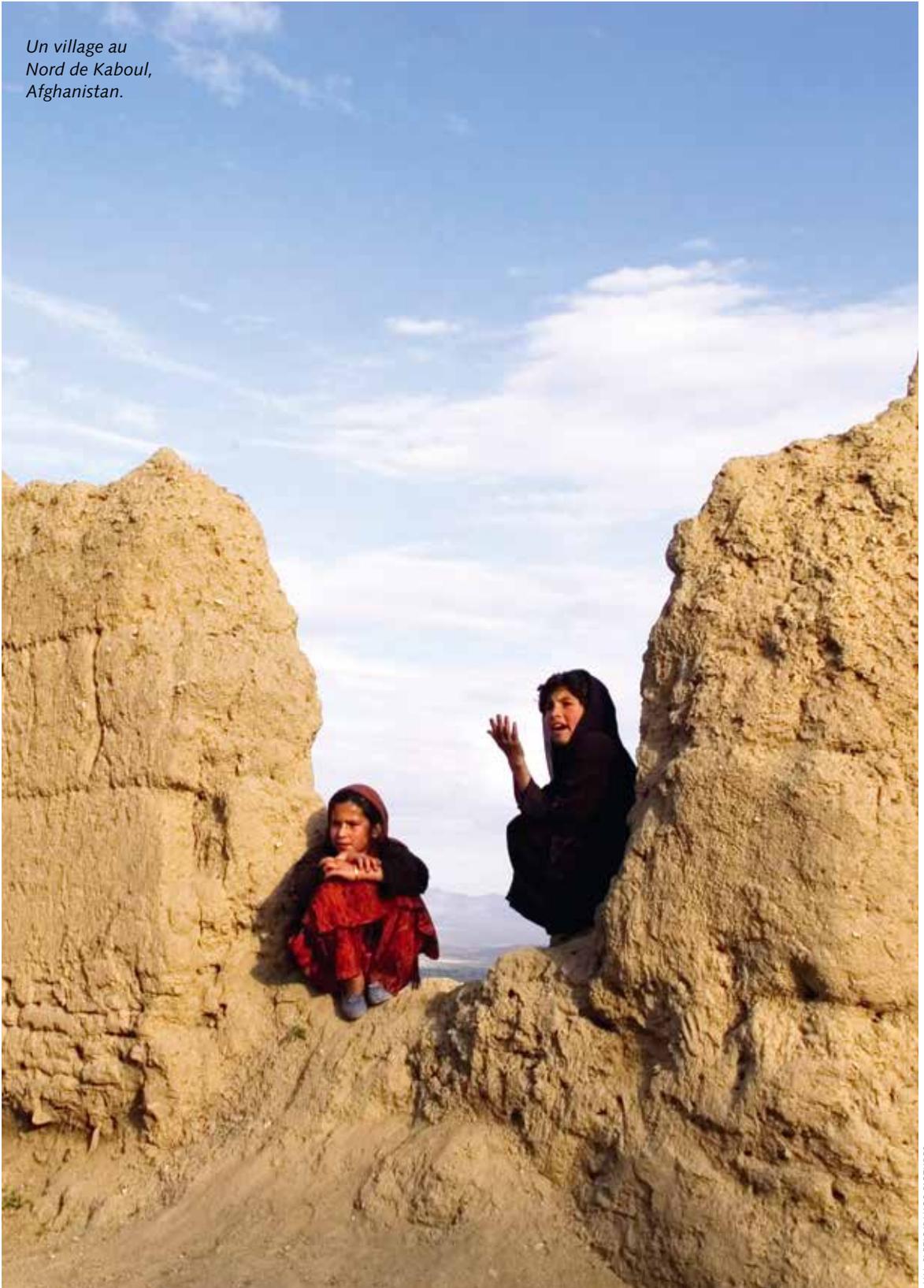
Quand je regarde en arrière il m'apparaît clairement que c'est au collège que je suis devenue militante. Lorsque j'étais en quatrième, malgré l'instabilité et l'insécurité qui régnaient dans le pays, je vivais sereine dans un cocon de justice, de confiance et d'égalité qui m'avait été transmis par mes parents et mes grands-parents. Cet héritage, cependant, était en conflit avec ce qu'on m'apprenait à l'école, qui était que la femme était vulnérable, faible, et ne pourrait jamais être l'égale de l'homme. Cela ne correspondait pas ce que je voyais à la maison, alors j'ai commencé à protester à l'école et cette rébellion a donné lieu à des heures de colle et à de mauvaises notes aux examens. Pour moi, il était logique et naturel d'exprimer le fond de ma pensée et de remettre en question ce qu'on m'apprenait. Tout ce qu'ils disaient était en contradiction directe avec mes propres croyances en l'égalité et l'universalité des droits humains. La vie peut devenir insupportable quand la société limite votre liberté de mouvement et d'expression et les femmes en Afghanistan, comme dans beaucoup d'autres endroits, doivent lutter pour l'indépendance et l'égalité.

Quand j'étais à l'école on me disait tout le temps que les femmes sont faibles : « Elles sont comme un tissu blanc vulnérable à la moindre tache qui pourrait altérer sa valeur et sa pureté. » Cette déclaration n'avait pour moi aucun sens. Je ne pouvais simplement pas comprendre comment la valeur d'un être humain pouvait être si fragile. Cette « tache » pouvait provenir de n'importe quoi, du rire d'une fille au surma (eyeliner) de ses yeux, à la façon dont elle portait son voile. Pourquoi de

si petits détails dans son apparence physique, vestimentaire ou dans sa façon de se mouvoir affecteraient qui on est du tout au tout ? Une femme est vue comme une femme avant tout, pas comme un être humain ; elle est toujours jugée en fonction des attentes et des restrictions qui lui sont imposées par la société. Si l'on choisit de ne pas se conformer on tombe en disgrâce et on est considérée comme immariable. Pour simplifier, je dirais que pour moi c'était une bataille personnelle, bien que par la suite je me sois rendu compte que c'était aussi une bataille politique. Dans ma classe les filles étaient nombreuses à croire que ce que nos professeurs nous apprenaient décrivait comment était le monde et comment il serait toujours.

Quand j'allais au collège, je me souviens que les filles se déplaçaient toujours en groupes, et que j'avais lu dans un magazine scolaire que les filles marchent regroupées pour éviter d'être harcelées. J'étais très jeune donc je n'avais pas trop à m'en inquiéter mais en grandissant j'ai réalisé à quel point la vie des femmes est subordonnée et limitée. Si on sort de la maison pour aller à l'épicerie, on se fait harceler. Une de mes amies dit que si elle pouvait simplement marcher dans la rue un jour sans se faire harceler, son rêve serait exaucé. J'aspire au jour où je pourrai m'asseoir dans un parc pour lire un livre. Ces choses-là peuvent paraître tellement simples mais la vie est faite de choses simples. Ce sont les petites choses qui font que les femmes se sentent faibles ; si on veut une glace on doit attendre que le père rentre pour qu'il puisse vous accompagner. Bien sûr, on peut y aller seule

*Un village au
Nord de Kaboul,
Afghanistan.*



LAMA SLEZIC/PANOS PICTURES



mais on ne préfère pas parce que les bruits et les sifflets vont nous raisonner dans les oreilles pendant des heures. Cela peut devenir plus grave quand les filles et les jeunes femmes n'ont plus le droit d'aller en classe parce qu'elles se font suivre par des inconnus. Et c'est toujours de notre faute. Mes amis et moi nous voyons plus souvent maintenant parce que je travaille et que je peux prendre un taxi. Ce n'était pas le cas il y a cinq ans. Si je voulais retrouver des amies je devais attendre que mon père m'accompagne en voiture. Ce n'est pas que les femmes ne peuvent pas marcher, mais il faut qu'elles s'habituent à être touchées, traitées de tous les noms et dévisagées. Ce n'est pas facile ; cette lutte constante et interminable est fatigante alors finalement on choisit de ne plus sortir du tout. Mais pour moi abandonner n'est pas une option.

Mes croyances viennent de mes parents. Pour défier les « traditions établies », mon père a décidé de nous envoyer, mes sœurs et moi, aux États-Unis d'Amérique pour nos

études. Il n'a jamais imposé de restrictions au genre de personne que nous voulions être ; la seule chose que mon père m'ait dite c'est : « Fais ce que tu trouves logique et évite ce que la logique n'accepte pas. » Mes parents m'inspirent. Ils ont dû travailler dur pour nous faire vivre et pour montrer au gens que malgré le fait que les filles dans notre famille sont instruites, notre famille reste honnête et vertueuse. L'instruction des filles n'est plus si exceptionnelle aujourd'hui et d'autres familles suivent les traces de mes parents.

Construire l'avenir

Aujourd'hui j'ai grand espoir que l'Afghanistan aura un avenir radieux parce que les gens en ont assez de la guerre et de la lutte quotidienne pour la survie qui ont dominé toute notre vie. Les gens sont épuisés, ils ne font que se cramponner et cela fait des décennies que ce sentiment de vide et ce manque d'énergie sont la norme en Afghanistan. Maintenant, les jeunes recherchent davantage. Ils recherchent la connexion ; ils recherchent une vie normale

Près de la rivière Kaboul, Afghanistan.

et le progrès. L'Afghanistan n'est pas le pays que le monde connaît depuis 40 ans ; les gens y sont mieux instruits et ils ont accès aux dernières informations. Ils sont moins susceptibles de se laisser manipuler et je suis optimiste pour l'avenir parce que les jeunes, filles comme garçons, prennent davantage le contrôle de leur propre destin.

J'ai l'espoir et je rêve d'un jour, et je sais que cela arrivera, où toutes les femmes et les filles seront respectées et traitées comme des êtres humains non pas parce que ce sont des mères, des sœurs et des épouses mais parce que ce sont des êtres humains. C'est leur droit fondamental d'être respectées en tant que tels. C'est ce que défend *Young Women for Change* : le respect pour la capacité, l'aptitude, le savoir et le pouvoir de décision des filles et des femmes. Je sais que je ne suis pas seule à avoir ce rêve et que toutes les femmes de mon pays se battent farouchement pour y arriver. De plus, je sais qu'il y a des hommes qui sont en train de se battre sans répit pour aider les gens à comprendre l'importance de l'implication des femmes dans la société. Les femmes ont besoin de tout le soutien qu'elles peuvent avoir et que nous nous unissions tous pour faire en sorte que l'espace public leur soit plus ouvert pour qu'elles et les filles puissent y contribuer de façon significative. Si la société est respectueuse envers les femmes et qu'elle est meilleure pour elles, elle sera assurément respectueuse et meilleure pour toute l'humanité.

Unies devant l'adversité

Malgré de tristes statistiques sur la violence domestique et d'autres sortes de maltraitance, la vie s'améliore pour les femmes et les filles de mon pays. Dans le passé les femmes n'avaient ni le courage ni les connaissances pour comprendre que la violence sortait de la normale et de la dénoncer. Maintenant elles la dénoncent, et cela fait grimper les statistiques. Les femmes comprennent aujourd'hui l'importance de leur rôle dans le développement économique. Elles travaillent dans des entreprises, elles ont rejoint la population active et elles génèrent des revenus à la fois en dehors et à l'intérieur de leur domicile. Dans le passé les gens m'ont dit que ces progrès ne concernaient que les femmes de Kaboul mais je ne suis pas d'accord car quand je suis allée à Hérat, Mazâr-e Charîf et Jalalabad j'ai rencontré des femmes qui sont plus courageuses qu'à Kaboul et qui rendent les choses possibles à partir de presque

aucune ressource, à partir de rien. Elles échangent mutuellement leurs connaissances. Par exemple, si la fille d'une voisine est en quatrième, elle donne des cours à celles qui sont en sixième et en cinquième. J'ai rencontré une jeune femme à Hérat qui était journaliste. Elle réalisait un reportage en direct sur des attaques terroristes sur deux provinces différentes mais personne n'en avait entendu parler à Kaboul, ni au niveau international, parce qu'elle ne parlait pas anglais. J'ai rencontré une femme à Jalalabad qui aidait les poétesses à compiler leurs poésies et à les faire imprimer. J'ai rencontré une femme qui pensait que « les donations de charité sont une solution à court terme ; les femmes doivent prendre les choses en mains si elles veulent progresser ». Elle a lancé une entreprise avec 2 000 afghanis (40 USD) et au bout de trois ans a pu employer quatre femmes de plus. Partout les femmes agissent pour aller de l'avant, et chaque femme en Afghanistan comprend que cela prendra du temps mais que les améliorations n'arriveront qu'au prix d'un dur labeur. La question des femmes n'est pas simplement une histoire de famille qui ne devrait pas sortir de la maison, c'est une affaire nationale sur laquelle les hommes comme les femmes doivent travailler.

Faire campagne pour le changement

Young Women for Change (YWC) fait partie de cet effort national et a été fondé en avril 2011 pour œuvrer pour un avenir meilleur. L'idée était de fonder un mouvement social, et pour cette raison nous avons annoncé sur Facebook une réunion qui devait se tenir à Kaboul. Nous pensions voir une vingtaine de jeunes femmes mais il en est venu plus de 70. L'idée derrière cette réunion était d'entendre femmes et jeunes filles parler des problèmes qu'elles rencontraient et de la façon dont cela les affectaient. Nous avons vite réalisé que les femmes qui vivent dans les villes, là où elles sont le plus publiquement actives, se font harceler quotidiennement. Notre premier projet a été de nous attaquer à ce problème, qui était à peine reconnu et rarement discuté. Nous avons organisé la première marche contre le harcèlement de rue de l'histoire de

J'ai l'espoir et je rêve d'un jour, et je sais que cela arrivera, où toutes les femmes et les filles seront respectées et traitées comme des êtres humains non pas parce que ce sont des mères, des sœurs et des épouses mais parce qu'elles sont des êtres humains

L'Afghanistan, et pour obtenir la permission de manifester nous avons dû enregistrer l'existence de YWC. Notre mouvement a ainsi été publiquement reconnu en tant que tel, le premier du genre en Afghanistan. Ce défilé a été suivi de diverses conférences et sessions de discussion pour sensibiliser sur le harcèlement de rue. Il a donné lieu à la production d'un documentaire, « *This is my city too* », qui montrait des femmes, des hommes et des universitaires débattant de la question du harcèlement de rue et des façons d'y remédier. Ce documentaire a été produit pour créer un débat parmi les hommes et les femmes des villes, des écoles et des universités.

Les activités ont continué avec une campagne d'affichage contre le harcèlement à la fois en ligne et dans les rues de Kaboul et deux manifestations contre les crimes d'honneur. Puis YWC a proposé des « *sister sessions* » (sessions entre sœurs) ; la première partie consistait en un atelier et une formation pour que les femmes en apprennent davantage sur la technologie et les médias sociaux et la seconde était une occasion d'avoir des conversations plus intimes et en toute sécurité sur ce qui est le lot des femmes jour après jour, leurs challenges et leurs solutions. C'était conçu pour aider les femmes à construire un réseau de soutien autour d'elles. Il y a eu d'autres projections de films dans les écoles pour stimuler le débat chez les jeunes autour du militantisme, de leur rôle dans la société et ce que cela signifie d'être de sexe féminin ou masculin en Afghanistan.

Nous avons également organisé un défilé de mode dans un restaurant local très réputé appelé *Suñi*. L'une des raisons pour cela était que nous savions que les femmes et les filles étaient harcelées chez les tailleurs. On doit faire tailler et ajuster ses vêtements, ce qui fait que c'est une expérience inévitable pour la plupart d'entre nous. La partie la plus importante de notre projet mode était de former des stylistes féminines et des couturières pour que les femmes puissent aller les voir pour éviter de se faire harceler et molester. Cependant, cela a eu des conséquences et nos membres ont été menacées. L'une d'elles, qui était impliquée directement en tant que couturière, a été forcée de fuir le pays parce qu'un journaliste irresponsable avait publié un sujet dans lequel il accusait YWC de vouloir convertir les jeunes au christianisme. Durant notre campagne d'affichage nous avons utilisé le signe de la femme (♀) sur l'une des affiches et il l'avait retourné pour expliquer que cela

représentait une croix. C'était incroyable et difficile à combattre. Comment quelqu'un qui se présentait comme « journaliste » pouvait-il ne pas comprendre que c'était le signe universel de la femme ? Notre collègue a subi des pressions de la part de sa famille et de la société et Kaboul est devenue une ville dangereuse pour elle.

Être un organisme bénévole c'était très bien. Cela a créé un bon esprit dans le groupe parce que chacune était motivée non pas par l'argent mais par la passion. Mais ce n'est pas facile d'être militante en Afghanistan. J'ai dû dépenser 70% de mes revenus à faire du bénévolat et la plupart de nos membres ne travaillaient pas. Il était difficile de continuer à avancer. Les femmes manquent d'indépendance économique et sont extrêmement tributaires des membres masculins de leur famille. Les filles et les femmes qui militaient dans les rues allaient bien plus loin que ce que la société considère acceptable. Elles étaient dehors, à réclamer leurs droits, mais à la maison elles étaient à la merci de l'argent procuré par leur famille – même pour les tickets de bus. Les jeunes femmes subissaient des pressions pour qu'elles abandonnent. Elles étaient dans la position inconfortable d'avoir à choisir entre leur passion et leur famille. La plupart des membres ont dû partir parce qu'elles n'avaient plus les moyens de continuer. Nous avons alors réalisé que l'organisation devait bénéficier d'un soutien financier d'une façon ou d'une autre. Sans financement seule l'élite – les plus aisées, qui pouvaient payer leur ticket de bus et leur repas – pourrait participer.

Dans un pays aussi pauvre et vulnérable que l'Afghanistan il est nécessaire que toute la famille travaille pour survivre, pour ne pas vivre dans une culture d'isolement, de restrictions et de violence

Une lutte commune

Nous avons vite compris que *Young Women for Change* devrait inclure des garçons et des hommes. Il fallait qu'ils participent au mouvement parce qu'en Afghanistan le progrès historique pour les femmes a toujours dû être autorisé par les hommes. C'étaient des institutions menées par des hommes qui ont donné le droit de vote aux femmes et leur ont permis de participer au système. Les pères autorisaient leurs filles à user de leur droit à l'éducation, aux soins médicaux et à l'enseignement supérieur. Nous



HOSSEIN FATEMI/PANOS PICTURES

avons instauré une politique qui imposait que chaque membre masculin vienne avec un membre féminin de sa famille et chaque membre féminin amène un membre masculin. Cela a servi à deux choses : premièrement, les femmes se sentaient rassurées par la présence de leur parent masculin et par le fait que des membres masculins de leur famille soutenaient leur cause ; deuxièmement, cela aidait les hommes à comprendre que nous étions tous impliqués dans un combat partagé, une lutte commune, et que les problèmes de femmes ne sont plus uniquement des problèmes de femmes. Et cela ne se limite même pas au fait que les femmes doivent jouir de leurs droits. Les femmes qui sont instruites aident leur famille financièrement, donc en matière d'économie cela aide les femmes et les hommes que les femmes participent équitablement à la société. Dans un pays aussi pauvre et vulnérable que l'Afghanistan il est nécessaire que toute la famille travaille pour survivre, pour ne pas vivre dans une culture d'isolement, de restrictions et de violence qui

maintient les femmes à la merci des hommes et le pays en-dessous du seuil de pauvreté.

Kaboul, Afghanistan.

La lumière au bout du tunnel

L'Afghanistan est en guerre depuis longtemps, nombreux sont les gens qui ont perdu espoir. Quand on parle d'espoir, c'est seulement un petit nombre de personnes qui croient en un avenir meilleur, des jeunes pour la plupart. Il est important que les mouvements de jeunes femmes aient une place et qu'ils soient visibles dans la société afghane, pour que leurs droits soient légitimés et leurs capacités reconnues. Les femmes et les filles devraient bénéficier du respect qu'elles méritent en public comme à la maison.

Il est vital que les gens trouvent l'espoir maintenant, sinon il ne faudra pas longtemps pour que les choses soient détruites. Nous devons tous avoir une chance d'essayer d'améliorer l'avenir en travaillant dur. Il est nécessaire que tout le monde travaille et les femmes actives sont l'étincelle et la lumière au bout du tunnel qui peuvent aider l'Afghanistan à devenir un pays plus fort et plus stable. 🌟

LES FAITS

LES FILLES EN ZONE URBAINE: VERS UNE VIE MEILLEURE



CONTEXTE

En 2008, pour la première fois dans l'histoire, plus de la moitié de la population mondiale – 3,3 milliards de personnes – vivait dans des zones urbaines.¹



de la population mondiale est composé de migrants internes.² Plus d'adolescentes que d'adolescents migrent vers les villes³



Il arrive que les filles quittent le foyer pour chercher une vie meilleure ; pour trouver un emploi, avoir accès à des soins, recevoir une instruction ou pour échapper au mariage précoce, à la violence et aux abus sexuels⁴

« J'étais demandée en mariage et comme mes parents ne voulaient pas que je me marie ils m'ont envoyée ici... pour que je puisse aller à l'école à la ville. »

Jeune immigrée à Addis-Abeba, 15 ans⁵

UNE VIE MEILLEURE ?

Une vaste étude sur l'industrie du sexe dans les villes éthiopiennes a montré que

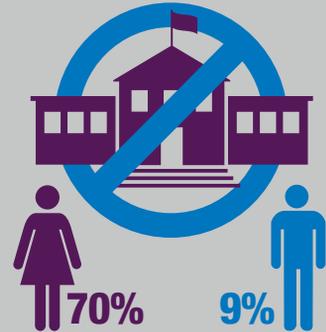


des personnes sexuellement exploitées entre 15 et 19 ans étaient des migrantes venant de zones rurales ou de petites villes¹⁰



VIH+

Dans certaines villes africaines, les migrantes sont 1,6 fois plus susceptibles d'être séropositives que les non-migrantes¹¹



Une étude à Accra a constaté que 70% des filles des rues n'ont jamais été scolarisées contre seulement 9% des garçons¹²



Au Caire, 32% des filles trouvaient qu'elles ne pouvaient jamais parler à quiconque de leurs problèmes de sécurité¹⁷

Selon un sondage de 2012



des jeunes femmes à Londres avaient été victimes de harcèlement dans la rue dans l'année précédente^{18,19}

DU CÔTÉ POSITIF



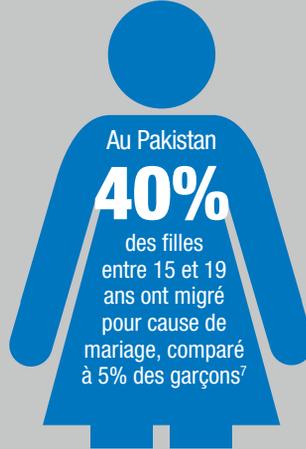
Une fille a plus de chances d'aller à l'école si elle vit dans une ville : le taux d'assiduité chez les adolescentes est plus élevé de 37% dans les villes que dans les zones rurales²⁰



parce que
**Je suis une
FILLE**



LES RAISONS



vivant dans les zones
urbaines de Malawi a
récemment immigré⁸

« Les gens du gouverne-
ment ne font rien pour
les filles qui sont dans la
rue, ils ne pensent même
pas à elles. Ils devraient
les prendre par la main et
dire « je vais vous
soutenir, vous aider, vous
n'êtes pas seules », mais
non, ils les regardent
comme s'ils regardaient
n'importe quelle ordure. »
*Jessica, 17 ans, fille des
rues au Nicaragua*⁹

« On a personne
pour s'occuper de
nous. Personne
dans la société
nous respecte ou
veut nous voir...
Les gens ça leur
est égal si on meurt
ou si on reste en
vie. »

*Fille vivant dans la
rue au Kenya*¹³



L'Urban Programme de Plan
International a constaté que :
À Delhi 96% des adoles-
centes ne se sentent pas en
sécurité dans la ville¹⁴



À Lima, seulement 2,2%
des filles ont dit se sentir
toujours en sécurité
lorsqu'elles se déplacent
dans des espaces publics.¹⁵



À Kampala, 45% des
filles ont dénoncé du
harcèlement sexuel dans
les transports publics¹⁶



Une étude au Bangladesh a
établi que 84% des filles et
des femmes ont dit qu'elles
avaient « utilisé un jour » un
moyen de contraception par
rapport à 57% des filles et
des femmes de zone rurale²¹

La Spring Rain Campaign en
Chine vise à réduire la vulnérabi-
lité des filles et des jeunes
femmes en migration des zones
rurales vers les zones urbaines en
procurant des informations aux
jeunes migrantes dans les gares.

De fait,
60 000

filles ont visité des agences de
recrutement sécurisées et un
tiers ont trouvé un emploi²²



Dans de nombreux endroits
dans le monde l'argent que
les filles envoient à la maison
et leur surcroît
d'indépendance signifient
souvent qu'elles sont plus
considérées et qu'elles sont
perçues différemment²³

« Pour moi une « vie
meilleure » signifie avoir
des choses qu'on
n'aurait jamais en
restant au village... Mes
conditions de vie sont
dures, mais au moins je
gagne 500CFA par jour,
une somme que je
n'aurais jamais en trois
mois si je restais chez
moi [au village]. »

*Jeune fille au Mali*²⁴

LES HOMMES ONT LE POUVOIR

par Jimmy Carter

THÉRIEY BOCCON-GIBOD/THE ELDERS



Jimmy Carter a été 39^{ème} président des États Unis d'Amérique (1977-1981). Parmi ses accomplissements on peut citer la mise en place des accords de paix de Camp David entre l'Égypte et Israël, et l'établissement de relations diplomatiques avec la République populaire de Chine. En 1982, il a créé la Fondation Carter, qui œuvre pour la promotion de la paix et de la santé dans le monde entier. Il a reçu le Prix Nobel de la paix en 2002. En 2014, il a publié son dernier livre en date, *A Call to Action: Women, Religion, Violence and Power*.

Dans les 20 dernières années depuis la Conférence internationale de Beijing sur les femmes, il y a eu à la fois des avancées et des reculs pour les femmes et les filles.¹ Beaucoup des 30 000 militants qui se sont réunis là ont continué la lutte pour l'égalité des droits humains, et fait

d'importants progrès. Les femmes se lèvent en nombres croissants pour se faire entendre dans tous les domaines de la vie. Pourtant des structures et des attitudes patriarcales séculaires rendent un progrès constant difficile. Il est temps que les hommes et les garçons reconnaissent le rôle

SECTION 5 : LES HOMMES ET LES GARÇONS



*Dans une cellule à
Freetown, Sierra Leone.*

AUBREY WADE/PANOS PICTURES



GIACOMO PIROZZI/PANOS PICTURES

qu'ils doivent jouer dans l'égalité des sexes et se joignent aux voix et aux actions des femmes et des filles qui essaient de remodeler la société dans l'intérêt de tous. Les hommes détiennent le pouvoir dans beaucoup des institutions qui nous gouvernent, et c'est à ces institutions de changer les attitudes qui les soutiennent sous leur forme actuelle.

Comme la plupart des sociétés ont été modelées par une doctrine religieuse mandatée par les autorités

masculines, les attitudes et les systèmes qui font la promotion de la dominance masculine sont devenus la norme. De telles doctrines proviennent de chefs religieux qui ont perverti les écritures religieuses en sélectionnant des textes qui décrivent les femmes comme intrinsèquement inférieures ou soumises aux hommes.² En parallèle avec ces systèmes patriarcaux, la violence sociétale s'est également normalisée.³ Ma nation, les États-Unis, ainsi que d'autres pays,

acceptent la violence comme moyen de régler les problèmes : de l'usage de la peine de mort et de l'incarcération de masse pour lutter contre le crime, aux guerres préemptives et injustes à l'étranger. Beaucoup de structures de la société sont construites sur une banalisation de la violence, et cela s'illustre par le fait que la cruauté existe au sein de la famille. La violence à l'égard des femmes et des filles est bien trop répandue, de la violence exercée par un



partenaire intime aux meurtres d'honneur. Les chiffres sont effrayants : dans le monde, une femme sur trois sera agressée dans le courant de sa vie ; une femme est six fois plus susceptible d'être tuée du fait de violences conjugales en cas de présence d'une arme dans le foyer, ce qui illustre les conséquences mortelles des lois permissives sur les armes à feu ; et une femme sur cinq aux États-Unis subit une agression sexuelle durant ses études supérieures.^{4,5}

Dans ces structures sociétales, la pauvreté est également un facteur. Les femmes employées à plein temps aux États-Unis gagnent environ 22% de moins que les hommes en moyenne, ce qui signifie qu'il est bien plus difficile pour les femmes défavorisées de se sortir de la pauvreté.⁶ Les jeunes filles souffrent aussi de ces structures de société. Chaque année plus de 1,5 million de filles dans le monde entier sont mariées avant l'âge de 15 ans.⁷ Ce qui est incroyable, c'est qu'il manque 160 millions de filles dans la population mondiale de par l'avortement sélectif de fœtus de filles ou de l'infanticide féminin parce que les familles pensent qu'un fils leur apportera davantage qu'une fille dans des sociétés où celles-ci sont privées d'instruction et d'un emploi rémunérateur.⁸ Les injustices que je décris ici représentent une menace permanente pour la santé publique et le progrès social. Notre société est de plus en plus désensibilisée à la violence. Récemment, la controverse du *Gamergate* a révélé le harcèlement terrible que subissent les femmes qui cherchent à dénoncer et à limiter l'extrême violence dépeinte dans les jeux vidéo à succès.^{9,10} La critique médiatique Anita Sarkeesian a souligné la façon dont les mauvais traitements infligés aux femmes servent de toile de fond à ces jeux, donnant l'impression qu'elles n'existent que pour être brutalisées.¹¹ À cause de ce travail, Mme Sarkeesian a reçu des menaces de mort.¹² Une enquête de Pew a

Les hommes détiennent le pouvoir dans beaucoup des institutions qui nous gouvernent, et c'est à ces institutions de changer les attitudes qui les soutiennent sous leur forme actuelle

déterminé que là où l'on trouve internet, 97% des jeunes entre 12 et 17 ans pratiquent les jeux vidéo régulièrement.¹³ Il est très difficile de croire que les attitudes et la tolérance envers la violence chez les jeunes hommes et femmes ne soient pas influencées par ces expériences palpitantes. La violence est acceptée dans ces contextes, et dans beaucoup d'autres. Tant que ce sera le cas, la violence envers les femmes et les filles perdureront.

Les efforts pour promouvoir la non-violence au sein de nos familles, de nos cultures, de nos communautés et entre les nations doivent être redoublés. Nos églises, mosquées et synagogues peuvent être sources de paix, de justice, et de nourriture spirituelle, mais le patriarcat tenace accepte souvent la violation des droits de la femme. Le patriarcat, ce n'est pas nouveau. C'est un système créé et maintenu par des hommes de foi et des politiques qui détiennent les rênes du pouvoir économique, culturel et politique et qui confondent force et masculinité avec domination et brutalité. Il doit être remplacé par un système dans lequel l'égalité des droits humains et la non-violence sont mis en avant et acceptés. Cela arrivera si nous choisissons la forme d'amour et de respect mutuel illustrée et prêchée par les fondateurs des grandes religions du monde, et par le biais des efforts persistants de ceux qui s'expriment et travaillent pour un monde égalitaire et moins violent.¹⁴ L'égalité dans la dignité humaine est un droit fondamental, comme ça l'est stipulé dans de nombreux traités internationaux. J'ai espoir que les chefs politiques et religieux vont s'avancer et utiliser leur influence pour communiquer clairement que la violence à l'égard des femmes et des filles doit prendre fin, que nous faisons défaut à nos sociétés, et que le moment est venu d'exercer cette autorité-là. 🌐

Première publication dans *The Lancet*, novembre 2014

CHAMPIONS OF CHANGE



Kevin, 16 ans, Guatemala

« La société nous dit qu'on devrait être sexistes, durs, agressifs. Mais ça n'est pas vrai. Je me suis dit que j'avais le pouvoir de changer ça.

Mais lorsqu'on s'engage dans cette voie, il y a des obstacles, des pierres qui vous font trébucher et tomber. Ce qui fait un homme ce sont ses bonnes actions ; c'est aussi sa façon de penser et son courage face aux problèmes.

Frapper une femme ou maltraiter un enfant ne fait pas de vous un homme. Mon premier souvenir c'est quand mon père est venu dans la maison que j'habitais avec ma mère, et qu'il était tendu, il était saoul. Quand je l'ai vu rentrer et commencer à la frapper, je me suis enfui. J'aurais aimé être un grand. J'aurais aimé être un fils assez fort pour défendre ma mère, mais non, j'étais juste un enfant. Ma mère est mon modèle principal dans la vie. Elle s'est battue pour nous, elle nous a aidés. Elle nous cherchait à manger si nous n'avions rien. J'ai beaucoup appris à son contact. J'ai appris à ne jamais abandonner. Le jour où j'ai vu mon père frapper ma mère a été un jour bien triste pour moi. Ça m'a fait peur et ça m'a rendu méfiant, en colère et triste, et un peu amer à cause de tout ce que j'ai traversé. C'est pour ça que je veux tellement parler à mon père, pour me confronter à mes peurs. C'est une étape difficile à traverser. Mais quand on s'y confronte, on se sent plus libre de pouvoir se lancer sur cette voie du changement.

J'aurais bien aimé avoir deux parents qui s'entendaient bien. Mais ça n'a pas été le cas. J'aurais aimé avoir une enfance avec deux parents qui s'aiment et qui nous aient donné le droit de pouvoir être heureux. Et puis, quand j'étais petit, je me suis rendu compte que ma mère, eh bien, elle aussi elle avait peur, et moi j'avais peur aussi. Mais j'ai toujours eu cette envie au fond de mon cœur.

Si jamais je devenais un homme violent comme mon père l'était, ma vie serait un gros échec, sachant toute la souffrance que ma mère a connue avec mes autres frères.

Le changement c'est pas quelque chose qu'on obtient du jour au lendemain. C'est un processus long, ça continue encore et encore ; ça ne finit jamais, parce qu'on n'arrive jamais à être parfaits. Mais on peut aspirer à cette perfection ; on peut essayer d'y parvenir. »



Kendir, 17 ans, République dominicaine

« La violence ça me fait vraiment peur. Peut-être parce que j'ai été élevé dedans. Mais vraiment, ça me terrifie.

Ce qui m'a le plus marqué dans mon enfance c'est l'amour d'un père, ça c'est une chose qui m'a toujours manqué. Maintenant plus que jamais, parce que je suis sur le point de prendre certaines décisions, et j'ai besoin de son soutien. Je suis seul maintenant, dans cette situation. Mais j'ai l'impression que je suis à la hauteur. Il faut faire un pas en avant et laisser le passé derrière soi.

Je n'ai jamais été quelqu'un de bavard. Je n'aime pas qu'on sache ce que je ressens, ce qui est en moi. Aucun de mes parents ne m'a dit ce qu'ils ressentait, ils ne m'ont jamais appris à le faire. Je crois que c'est ce qui fait que j'ai toujours été timide.

Ma mère s'est mariée quand elle était très jeune. Elle avait 13 ans. Ensuite elle nous a eus : elle a eu ma sœur à 15 ans, moi à 17 ans et elle avait 19 ans quand elle a eu le plus jeune. Elle m'a dit qu'elle a toujours dû travailler dans son enfance. Aujourd'hui tu cherches de quoi manger pour demain, le lendemain tu fais la même chose ; tu suis toujours le même chemin, tu ne réfléchis pas à un avenir meilleur.

Ma mère m'a toujours donné le soutien que mon père ne m'a jamais procuré. Tout ce temps-là, la seule chose qu'il m'ait apprise c'est que l'homme doit ramener l'argent du ménage. C'est ce qu'il faisait. Il a travaillé encore et encore pour rapporter à manger à la maison. Mais que ses enfants aient besoin de l'amour de leur père, ça ne l'intéressait pas.

Je crois que mon père me frappait parce qu'il ne connaissait pas d'autre façon de résoudre les problèmes : c'est ce qu'on lui avait appris. Il voulait m'inculquer la même brutalité que lui, mais j'étais un garçon timide. Comment est-ce que je pouvais être un dur ? Tout ce qu'il avait à dire c'était « la ferme » et je me mettais à trembler. Il frappait dur, pour me montrer qu'un homme ça doit être un homme, et qu'il doit être fort. Ce qu'il ne savait pas c'est que ce qu'il me faisait passer c'était de la terreur, de la peur, de lui.

Je pense que mon père me frappait parce que sa mère et son père lui avaient appris que si un enfant désobéit il doit obéir qu'il le veuille ou non. Et ses parents ont appris ça de leurs grands-parents, et leurs grands-parents avant eux, etc. Ce que j'essaie de dire, c'est que tout ça s'est transmis de génération en génération. Ce n'est pas facile pour moi de le faire changer, mais dès aujourd'hui je peux dire qu'à partir de maintenant, ça peut s'arrêter.

Au lieu d'en vouloir à mon père, je peux lui offrir quelque chose de complètement différent : de l'amour. L'amour qu'il ne m'a jamais donné. Je vais lui montrer les choses sous un nouveau jour : ce n'est pas comme il croyait, les coups ça ne répare pas les choses, c'est l'amour qui les répare. »





things you have to get through.



we have to take together,
there's no hurry.



and I tell her "I love you",
I adore you...



Elmer, 17 ans, El Salvador

« L'adolescence est un moment très important pour moi, parce que quand j'étais petit tout ce que je voulais faire c'était jouer. Maintenant il faut que je regarde pour voir ce qui se présente.

J'ai toujours vécu avec des femmes : ma grand-mère, ma mère, ma sœur et ma nièce. On forme une équipe. Elles et moi, on est une équipe. Ce sont de vraies lutteuses et j'ai appris à lutter moi aussi. Elles m'ont appris à exprimer mes sentiments. Je veux avoir une relation spéciale, une vraie relation de confiance avec ma sœur. Elle a 22 ans, et elle voulait vraiment commencer ses études. Elle est passée par l'école, est allée au collège, elle a rencontré un garçon, ils sont tombés amoureux et ont eu des relations sexuelles. Le père de son enfant l'a abandonnée, mais elle a continué quand même. Elle se bat toujours pour sa petite. C'est sa fille et elle l'aime beaucoup.

Mais c'est arrivé très tôt. Tout ça s'est passé tellement tôt. Ma sœur nous a caché sa grossesse, et comme ça ne se voyait pas, on s'en est pas rendu compte jusqu'à des mois plus tard. Abandonner quelqu'un qui est enceinte. C'est un truc de lâche ; un homme ça ne fait pas ça. Enfin, je ne suis pas comme les autres dans ma façon de penser. J'aime être comme ça, si ça plait pas aux gens, c'est pas grave.

Dans cette société, si un homme parle de ses sentiments à ses amis, ils vont commencer à le critiquer, à l'insulter, à le descendre. Parce qu'ils disent qu'il faut que les hommes soient forts, on ne peut pas pleurer, on ne peut pas exprimer nos sentiments. En fait, il se trouve que je suis trop amoureux, je suis amoureux fou. Et ça me donne envie de le dire aux gens. Et ça, ça me fait du bien.

On est amoureux, mais ils ne nous laissent pas nous voir. On communique par SMS. On doit s'envoyer 300 messages par jour, à nous deux. 150 de moi, 150 d'elle. Elle m'appelle son « nounours », je l'appelle « ma petite poupée » et je lui dit « je t'aime », « je t'adore ». Et elle me répond pareil.

Je ressens un mélange de plein d'émotions, du bonheur, de la tristesse parce que je suis pas avec elle, de la peur qu'il lui arrive quelque chose. Les fois où je suis avec elle c'est trop plein d'émotion. C'est des choses comme ça qui me font penser que c'est de l'amour. Nous les jeunes mecs on est toujours pressés de coucher, mais d'avoir vu ce qui est arrivé à ma sœur m'a aidé à analyser tout ça à fond. Du coup je veux bien attendre. C'est un pas qu'on doit faire ensemble ; rien ne presse.

Quand je veux être seul, je prends mon vélo, je vais dans un coin tranquille pendant un moment et je réfléchis à tout ce je dois traverser. »

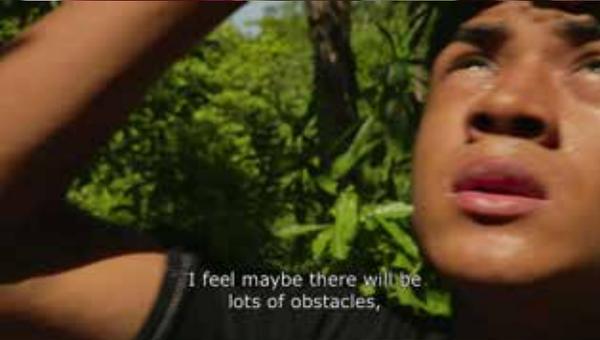




It's a long journey.



We only have water in the house every 5 days.



I feel maybe there will be lots of obstacles.



Hey, what's happening to me?



Sir, what about the small company's earnings?



Yelsin, 17 ans, Honduras

« J'ai décidé d'être content de qui je suis et un jour je sais qu'il faut que je devienne avocat, que je passe un diplôme. Mais par dessus tout, c'est pour aider mes racines, là où je suis né, là où j'ai grandi, ma famille. C'est un long parcours, c'est difficile mais je ne crois pas que c'est impossible.

Je prends des cours par correspondance. L'école c'est seulement le weekend. Alors je fabrique des briques pour gagner 100 ou 200 lempiras, c'est-à-dire 5 ou 10 USD, et comme ça je peux aller à Choluteca pour étudier au centre éducatif là-bas. Il faut que je fasse comme ça. Je ne vois pas comment je pourrais gagner de l'argent pour mes études sinon. Je préfère travailler deux jours plutôt que de manquer un weekend à l'école. Je pense que mon éducation a plus de valeur que quoi que ce soit d'autre.

Je pense que les problèmes économiques, c'est le problème N°1 qui a gâché les espoirs de beaucoup de monde. J'ai personne qui va me dire « Tiens, prends ça pour aller faire des études de droit ». Alors je sais qu'il faut que je travaille encore et encore et que j'étudie.

La maison dans laquelle j'habite est en pisé, en terre. Elle est séparée entre une cuisine, une pièce avec un bureau que j'utilise pour réviser, une chaise et, dans la chambre, le lit de ma grand-mère et le mien. On a de l'eau dans la maison que tous les cinq jours et il n'y a pas d'électricité. Au niveau confort, c'est un peu limité ; les désagréments, par contre, il y en a pas mal.

J'ai un problème de vue. Ça me dérange assez parce qu'il faut que je réviser, surtout la nuit. Alors, ce que je fais, j'ai juste un bureau pour étudier, une chaise, j'amène ma lumière, une petite lampe à gaz. Je l'allume et je commence à réviser. Deux, cinq, jusqu'à six heures par nuit, seulement je dois faire une pause toutes les 15 minutes parce que mes yeux fatiguent. Malgré tous ces problèmes, j'ai des notes excellentes : 20/20, 19, des notes comme ça. Avoir la lumière, ce serait une vraie bénédiction pour moi. Mais il faut que je fasse avec ce que j'ai.

Il y a un professeur qui m'a appris qu'on ne devrait jamais perdre sa dignité. Je trouve que j'ai de la dignité, je suis différent, je suis libre.

Pour réaliser mes rêves, pour atteindre mon objectif, il faut que je parte d'ici et que j'aille ailleurs. Voir d'autres sociétés, me faire de nouveaux amis, avec des personnalités différentes. C'est pour ça que je veux m'améliorer, et me battre, et faire face à ce qui se présente. »

Champions of change (les défenseurs du changement) est un projet de Plan International qui travaille avec des jeunes hommes en Amérique Latine qui, en grandissant dans des environnements violents, sont souvent encouragés à se conformer à de strictes définitions de la masculinité et de ce que cela signifie d'être « un homme, un vrai ». C'est un programme transformateur qui fait la promotion de définitions non-violentes de la masculinité en développant la solidarité, le respect et l'empathie de ces jeunes envers les filles et les femmes. Ils y apprennent qu'il est crucial que tous – garçon, fille, femme ou homme – participent à la lutte pour l'égalité des sexes et qu'ils rejettent ensemble la discrimination et les stéréotypes. L'égalité des sexes n'est pas la tâche de « justiciers solitaires ou de super-héros », mais devra être construite progressivement, par notre effort commun. Voir le film ici : bit.ly/cOchange

TOUTES LES PHOTOS: ASMA FILMS. RÉALISATEUR: DANIEL SUBERVOLA. [HTTPS://VIMEO.COM/ASMAFILMS](https://vimeo.com/asmafllms)



LES FAITS

TRAVAILLER AVEC DES HOMMES ET DES GARÇONS : « L'ÉGALITÉ ÇA ME FAIT PLAISIR »



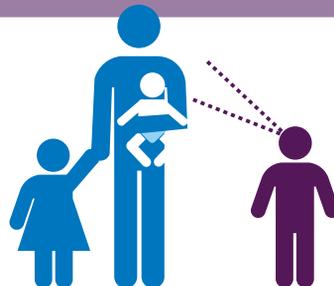
CONTEXTE

Dans les vingt dernières années on s'est de plus en plus intéressé à l'idée de faire participer les hommes et les garçons dans le processus d'égalité des sexes. Avant, ils étaient souvent considérés comme faisant partie du « problème », plutôt que de la solution.¹

« Avoir plus d'égalité, ça me fait plaisir. Je suis meilleur en tant qu'ami, j'ai des amitiés plus proches avec les garçons comme avec les filles, et des conversations plus intéressantes. On me fait plus confiance – parce que dans notre culture les hommes sont vus comme ceux qui dispensent de la violence, la confiance est une question difficile entre les sexes. »

Luis, 21ans, du Salvador²

ÊTRE PERE



En Bosnie les hommes qui ont vu leur père s'occuper des enfants, et au Brésil ceux qui ont appris à s'occuper de leurs frères et sœurs, ont passé beaucoup plus de temps auprès de leurs propres enfants³

VIOLENCE

Dans le monde entier

30%

des filles entre 15 et 19 ans

ont été victimes de violence infligée par un partenaire intime.

Les taux varient selon les régions, de 16,6% dans le pays à haut-revenu à 43,1% en Asie du Sud-Est⁷



Les garçons victimes de violences sexuelles dans leur enfance sont plus susceptibles eux-mêmes d'être sexuellement violents dans leur vie d'adulte⁸

Une étude de 2011 a constaté que 65% des enfants sondés en Inde et au Rwanda étaient totalement ou partiellement d'accord avec cette affirmation :

« Une femme devrait tolérer la violence pour ne pas séparer la famille. »

En outre, 43% étaient d'accord avec cette proposition :

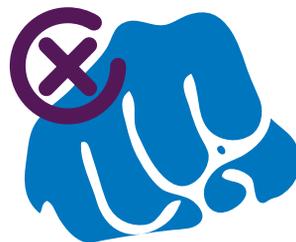
« Il y a des fois où une femme mérite d'être battue. »⁹



Le taux d'homicides pour les garçons est plus élevé que celui des filles dans toutes les régions du monde. Au Brésil et au Venezuela l'homicide est la première cause de mort parmi les garçons adolescents¹³

« Pour chaque jeune homme qui recrée des versions traditionnelles et parfois violentes de la virilité, il y a un autre jeune homme qui vit dans la peur de cette violence. Pour chaque jeune homme qui frappe sa partenaire, il y a un frère ou un fils qui frémit face à la violence dont il voit les hommes user envers sa sœur ou sa mère. »

Dr Gary Barker, Directeur international de Promundo et co-président de MenEngage Alliance¹⁴



Après le projet « Champions of change » de Plan International, 91% des jeunes gens impliqués ont rapporté qu'ils trouvaient bien plus facile de résoudre des conflits sans recours à la violence¹⁵



En **2014**, 78 pays sur 167 proposaient le droit au congé de paternité, par rapport à 40 pays en **1994**⁴



En Norvège les pères ont droit à 45 semaines de congé de paternité comparé à deux jours au Rwanda⁵



Les garçons dont les pères s'impliquent activement dans les tâches ménagères sont plus susceptibles de le faire eux-mêmes⁶

Une étude sur les hommes et la violence effectuée dans 6 pays d'Asie et du Pacifique a déterminé que

49% DES HOMMES

qui avaient déclaré avoir violé une femme l'avaient fait pour la première fois lorsqu'ils étaient adolescents

70-80% DES HOMMES

qui ont commis un viol étaient motivés par le sentiment d'avoir droit à un rapport sexuel

72 à 97%

n'ont pas subi de conséquences légales de leurs actes¹⁰

93%
des hommes ayant participé à une étude en Inde ont déclaré que pour être un homme, il faut être dur

76,5%
ont dit qu'un homme devrait avoir le dernier mot dans toutes les affaires familiales

57,5%
ont dit qu'une épouse ne doit pas refuser des relations sexuelles à son mari¹¹



27% des 1 738 hommes interrogés pour une étude en Afrique du Sud ont déclaré être responsables d'un viol¹²

L'ÉCOLE, ÇA COMPTE



Les filles ont de meilleurs résultats scolaires que les garçons dans 70% des pays quel que soit leur niveau d'égalité politique, économique, sociale ou de genre¹⁶



Les garçons ont toujours plus de risques de redoubler des classes ou d'abandonner l'école, même si les filles ont moins de chances d'entamer une scolarité¹⁷

« Les hommes comme les femmes devraient se sentir libres d'être sensibles. Les hommes comme les femmes devraient se sentir libres d'être forts.... Il est temps que nous percevions le genre comme une palette, et non pas comme deux types d'idéaux opposés. »
*Emma Watson (2014)*¹⁸

« NOUS DEVONS DEVENIR DES CYBERNAUTES » : LA FRACTURE NUMÉRIQUE EN AMÉRIQUE LATINE

par Catalina Ruiz-Navarro



CATALINA RUIZ-NAVARRO

Catalina Ruiz-Navarro est une journaliste féministe colombienne, née en Caraïbe et basée à Mexico. Coordinatrice de communication, Catalina est aussi chroniqueuse hebdomadaire pour les journaux colombiens *El Espectador* et *El Heraldo* ainsi que *Sin Embargo* au Mexique. Elle est directrice et fondatrice de Hoja Blanca (*HojaBlanca.net*), un magazine ONG en ligne qui promeut et publie de nouveaux auteurs, et coordinatrice du Réseau latino-américain des jeunes journalistes. Poétesse reconnue, elle est également l'éditrice de plusieurs publications en ligne et sur papier. @Catalinapordios

Quand j'avais 11 ans, à Barranquilla, on apprenait à se servir du système d'exploitation Logo pendant les cours d'informatique. Comme je n'avais pas d'ordinateur à la maison je devais écrire tous les calculs à la main, je faisais des dessins au crayon et j'utilisais une machine à écrire pour faire mes devoirs. Nous avons eu notre premier ordinateur familial en 1996. À l'école c'était toujours les garçons qui en savaient le plus sur les ordinateurs. C'était eux qui étudiaient l'ingénierie de système. Moi j'ai étudié la philosophie et les arts visuels. Ce qui m'a rapprochée le plus de l'ingénierie

de système c'étaient probablement les maths, mais ça me déprimait de penser que si j'étudiais les maths je ne plairais à personne et que je finirais seule. Bien sûr, j'étais très superficielle de penser ça. Mais peut-être pas, en fait, parce que le besoin d'être acceptée et aimée n'est pas rien. Peut-être que j'étais simplement très jeune à l'époque et que je ne réalisais pas que mes propres choix étaient influencés par des préjugés machistes.

En grandissant je voulais devenir écrivaine et en 2008 j'avais décidé d'avoir une colonne dans le *El Espectador* (quotidien national

SECTION 6 : LES NOUVELLES TECHNOLOGIES



Festival du numérique.

JAN JOHAN NISSEN/PANOS PICTURES

colombien) et j'ai démarré un blog. Chaque semaine je soumettais un article à l'éditeur du journal et s'il ne me répondait pas, ce qui était normalement le cas, je publiais l'article sur mon blog. Six mois plus tard j'ai reçu un appel du journal me proposant une chronique. À cette époque je ne connaissais personne dans cette industrie, mais j'ai réussi à faire mes premiers pas dans ce qui allait devenir toute ma carrière grâce à mon blog et aux incroyables connexions qu'on peut faire sur internet. Aujourd'hui je suis journaliste et en même temps j'ai une carrière en informatique. J'écris des chroniques d'opinion et j'essaie de contribuer au débat public. Dans le monde moderne la plus grande partie de ce débat a lieu en ligne.

Pages blanches, nouvelles voix

Peu après l'obtention de mon diplôme universitaire, j'ai été confrontée à un problème apparemment insoluble : le monde de l'édition ne publie pas d'articles écrits par des jeunes parce il ne les connaît pas, mais en même temps s'il ne les connaît pas c'est précisément parce qu'ils ne sont jamais publiés. De fait, les publications nationales, qu'elles soient sur papier ou en format numérique, proviennent toujours des mêmes auteurs connus, et il y a peu de place pour de nouveaux talents. En réaction à cela, j'ai lancé *Hoja Blanca* (« page blanche »), un magazine ONG en ligne qui cherche à donner à des écrivains inconnus l'opportunité de publier leurs travaux et ainsi de maintenir un afflux d'idées fraîches et de voix nouvelles. Nos auteurs sont sélectionnés par le biais d'appels à contributions et à chacun est attribué un éditeur-coach qui les aide à développer leur écriture au meilleur de leurs capacités. Nous conduisons également des sessions de formation pour les jeunes de quartiers défavorisés pour créer des contenus originaux, promouvoir la liberté d'expression et leur enseigner des compétences

Le nouveau monde qui est en construction est encore considéré comme quelque chose qui a été créé par et pour des hommes, alors que l'image des femmes est celle de consommatrices – pas de créatrices – de technologie

essentielles en matière d'utilisation d'internet.

Ce magazine encourage la création de nouveaux contenus numériques produits à la fois sur et pour internet ; il soutient le pluralisme, donnant une voix à ceux qui sont à peine entendus et allant au-delà des obstacles physiques et des limites de la presse écrite. *Hoja Blanca* a créé un espace sûr pour de nombreux auteurs, en particulier les jeunes femmes de groupes minoritaires, qui n'ont tout simplement pas les bons contacts pour pouvoir influencer les débats. En aidant ces écrivains à trouver leur voix et à développer leur expression artistique, ce magazine leur offre une véritable amorce pour leur carrière professionnelle. Aujourd'hui nous (et quand je dis « nous » je veux dire « nous les femmes », puisque la plupart des personnes impliquées dans ce projet sont des femmes) sommes fières d'avoir été les premières à publier plus de 150 auteurs qui réussissent bien dans leur domaine aujourd'hui.

Je crois que ce que je préfère dans ce projet c'est qu'il est non-hiérarchique et qu'il n'oblige pas à être physiquement présent. Bien que la majeure partie de l'équipe vive en Colombie et que nos bureaux se trouvent à Bogota et à Barranquilla, nos bloggeurs habitent dans des pays comme la Chine, Cuba, le Mexique, l'Équateur, la France, l'Espagne, les Pays-Bas, les USA ou l'Argentine. Notre groupe d'éditeurs et nos bloggeurs se coordonnent de manière organique et harmonieuse,

en quasi-imitation de la façon dont fonctionne internet. Il n'y a pas de publicité sur le site, de sorte que nos auteurs sont affranchis du type de censure indirecte qu'on observe dans d'autres médias, délivrés de la logique de marché et de la tyrannie du bouton « like ».

Nouvelle technologie, vieux clivages

L'Amérique Latine est l'une des régions du monde où les femmes ont le plus accès à internet, bien que cela ne représente au demeurant que 36 pour cent des femmes.¹ Cependant, ce qui est clair c'est que la technologie est de plus en plus accessible et abordable, et qu'il y aura bientôt des infrastructures permettant de connecter même les régions géographiques les plus inaccessibles. Les jeunes femmes ont un besoin urgent des outils qui leur permettront d'utiliser cette nouvelle technologie d'une façon adéquate et sûre.

Tout comme le monde réel, internet n'est pas un territoire neutre, et comme le souligne le rapport élaboré pour la conférence de Beijing + 20, les filles et les jeunes femmes, tout en reconnaissant les risques que pose internet, ont également besoin de saisir les opportunités qu'il offre.² Il y a le potentiel de créer de nouvelles communautés, de gagner de nouvelles compétences, d'accéder à des informations, d'améliorer sa confiance en soi, de vivre en sécurité et de participer à la démocratie en tant que citoyens actifs. Il amène aussi le pouvoir de renforcer la capacité du mouvement des femmes et de s'opposer à la nature patriarcale du monde des TIC.

Malgré une visibilité croissante en ligne qui apparaît dans certaines des initiatives réussies qui ont eu lieu dernièrement et des actions comme celle du *Hackathon* féministe pour promouvoir les femmes sur le web, le fossé entre les sexes perdure et cela se voit clairement dans le fait que la plupart des étudiants en TIC et des développeurs web sont des

hommes.³ Le nouveau monde qui est en construction est encore considéré comme quelque chose qui a été créé par et pour des hommes, alors que l'image des femmes est celle de consommatrices – pas de créatrices – de technologie.

Pour tenter de comprendre pourquoi, j'ai parlé à quatre femmes latino-américaines, trois qui travaillent dans la technologie et une collégienne. Qu'est-ce que leur expérience nous dit sur la fracture numérique, et que fait-on pour y remédier au Costa Rica, en Colombie et au Pérou ?

Lith

« Ça on se dit que c'est des trucs difficiles, alors on les laisse pour les hommes. »

Lith a 16 ans et vit avec sa mère à Rebolo, un barrio (quartier) ouvrier de la ville de Barranquilla dans la région antillaise de Colombie. Elle fréquente le *Don Bosco College*, qui est tenu par des prêtres salésiens, et propose une éducation primaire, secondaire et professionnelle aux jeunes du secteur. Lith nous informe qu'il y a trois cafés internet dans son quartier et qu'ils sont toujours remplis d'adolescents et d'étudiants. Quand je lui demande comment elle et ses amies font pour avoir autant d'accès à la technologie numérique, elle estime que huit sur dix de ses amis ont un ordinateur et internet à la maison. Tous ses amis ont des smartphones sauf sa meilleure amie qui vient de perdre le sien, et maintenant elles doivent passer par Facebook pour communiquer et non plus par le biais habituel et plus privé de Whatsapp.

Je parle à Lith par Skype pendant sa pause au collège. Elle est connectée par le biais de l'ordinateur de la secrétaire scolaire. Elle me dit qu'elle passe environ trois heures par jour devant

l'ordinateur pour faire ses devoirs et aider sa mère à faire son travail, mais que ce n'est pas beaucoup comparé à ses amies. Elle utilise Facebook, Whatsapp et Instagram ; elle a Twitter mais ne s'en sert que rarement. Elle a créé un compte Snapchat à un moment, mais bien que ce soit populaire parmi les jeunes ça ne lui a pas plu et elle l'a fermé. Lith se sert des réseaux sociaux pour poster des photos drôles et donner des opinions sur la politique de son pays. Elle ne pense pas que les gens devraient partager toutes sortes de détails sur leur vie sur les réseaux sociaux



et ne croit pas qu'on devrait s'en servir pour « se lâcher ». Il est clair dans ses propos que pour elle il y a une grande différence entre le contenu privé et le contenu public. Elle poste la plupart de ses photos sur Instagram où elle a moins de gens qui la suivent, et si elle veut qu'elles soient vues par davantage de gens (y compris sa famille) elle les télécharge sur Facebook.

Je lui demande : « Comment décides-tu si tu peux rajouter quelqu'un comme ami sur Facebook ? » « C'est très instinctif », me répond-elle. « J'ajoute les gens que je connais et si je ne les connais pas, j'ouvre leur

page de profil pour voir comment ils sont, la tête qu'ils ont, ce qu'ils postent. » Lith se méfie des photos obscènes, des photos qui n'ont pas l'air vraies – les photos qui sont trop belles ou trop parfaites – et des fautes d'orthographe. En général, elle trouve qu'elle devrait se méfier autant en ligne que dans la rue : dans les deux cas c'est elle qui doit faire la différence entre ce qui est bien ou pas et elle reconnaît l'importance du sentiment d'avoir le soutien et la confiance de sa mère.

Lith se considère comme un enfant du numérique et pense qu'internet a révolutionné notre façon de communiquer. Elle ne trouve pas qu'elle est surveillée outre mesure quand elle surfe sur le web mais elle a entendu parler de l'affaire Snowden et des « chuzadas del DAS » (le scandale du Département de la sécurité⁴), qui ont permis aux médias de dénoncer l'espionnage par l'ancienne agence nationale de l'intelligence du gouvernement colombien des journalistes et des opposants au gouvernement de l'ex-Président Uribe. Elle ne connaît pas grand chose à la programmation, mais elle a un cours de perfectionnement en Excel au collège dans lequel les élèves ont conçu un programme pour compter les votes à l'élection des chefs de classe de chaque collège en Colombie.

Pour Lith il est certain qu'il y a une différence entre les filles et les garçons dans l'usage de la technologie. Par exemple, sa mère et elle se servent d'internet pour chercher des coiffures ou des recettes, et surtout pour communiquer l'une avec l'autre. Lith pense que ses camarades de classe se servent d'internet pour jouer et pour regarder du porno. Cette opinion est confirmée par différentes études qui montrent que les femmes de par le monde se servent d'internet beaucoup plus pour socialiser et interagir, alors que les hommes cherchent diversion et divertissement.⁵

Quand Lith aura terminé le collège, elle veut étudier les arts visuels ou la conception graphique et c'est pourquoi elle veut apprendre à se servir d'Illustrator et Photoshop. Elle admet que peu de filles étudient l'ingénierie logicielle et pour donner une explication possible cite quelque chose qu'elle a lu récemment : « Ça tient à la façon dont les filles sont élevées et à la vision qu'elles ont de ce qu'elles veulent et apprécient dans la vie et de ce qu'elles n'aiment pas et tous ces trucs qu'elles trouvent bien. La société donne des complexes aux filles et c'est pourquoi on n'étudie pas les maths, les sciences et tous ces trucs compliqués qu'on croit que les hommes doivent faire. »

Sorey

« Je crois qu'on a été élevées pour devenir secrétaires. »

Sorey est développeuse web et enseigne à l'Université de la ville de Medellin en Colombie. Elle a 32 ans et plus de dix ans d'expérience en programmation. Tout comme Lith, elle a commencé à se servir d'un ordinateur à l'âge de 13 ans et ne peut plus s'en passer depuis. Bien qu'elle ait fait ses études dans une école de filles où le cours de dactylo était ce qui se rapprochait le plus de l'informatique, Sorey a décidé d'étudier la programmation et a eu la chance de passer par un atelier de « webdesign et créativité » au premier semestre. Elle travaille sur le programme « Femmes numériques » (mujeresdigitales.org), un forum du Secrétaire pour l'égalité des sexes du gouvernement d'Antioquia qui s'appuie sur la technologie pour autonomiser les femmes par le biais d'un mélange de journalisme, de formation, de technologie et de politique.

Sorey admet qu'elle n'a jamais vraiment su pourquoi elle a décidé d'étudier l'ingénierie système, tout

simplement attirée par la carrière. Les taux d'abandon sont élevés chez les femmes, « il y avait cinq femmes dans une classe de 30 et ça me paraissait pas mal, mais maintenant il y en a bien moins. » Elle fait également remarquer que bien qu'elles soient nombreuses à faire carrière en génie logiciel, elles sont nombreuses à étudier la partie administrative de la programmation et ne réussissent pas bien dans les cours plus techniques. Beaucoup de femmes travaillent dans la gestion de bases de données et d'autres sont des professeurs qui n'ont jamais travaillé dans la programmation, elles



enseignent en suivant le livre et il est évident qu'elles n'en ont jamais fait. « Pour les hommes, c'est vraiment cool d'être un geek technophile, mais pour les femmes il y a d'autres préoccupations. »

D'après Sorey, « à 22 ou 23 ans, elles se marient et commencent à avoir d'autres priorités ; elles ne veulent pas passer la nuit au travail. Elles veulent partir à six heures du soir et rentrer s'occuper des enfants. Mais les hommes n'ont pas les mêmes responsabilités. S'ils doivent rester plus tard au travail, ils restent plus tard. Dans l'informatique les heures de travail peuvent être

terribles et c'est une des raisons pour lesquelles les femmes sont à la traîne. C'est une carrière dans laquelle on doit toujours être au courant des nouveautés, on ne peut pas se laisser distancer. J'ai beaucoup d'amies qui étaient des super programmatrices mais qui n'étaient jamais prêtes à, ou n'avaient jamais le temps de mettre leurs connaissances à jour, à la fin elles se sont trouvées distancées et elles ont perdu confiance en elles. Il y a d'autres choses dans ce milieu qui repoussent les femmes : par exemple, presque tous les professeurs sont des hommes. Je ne sais pas exactement ce qui ne va pas mais quelque chose ne tourne pas rond parce que les femmes ne choisissent pas de faire carrière dans la programmation. »

Je lui dis : « Mais vous, vous avez bien réussi ».

« Je suis plus comme un homme. » Elle rit et se corrige : « Pas comme un homme, parce que je suis moi, je suis une femme. Ce que je veux dire c'est que j'ai beaucoup de confiance en moi, j'aime travailler tard, ma passion pour la programmation dépasse tout le reste. Ça m'est égal d'être bien habillée ou d'être jolie. J'aime bien voyager partout pour enseigner le codage. Je préfère ça à sortir avec quelqu'un, ou à aller faire la fête, ou avoir des enfants. C'est une question de choix personnels et de priorités. »

Ce qui nous préoccupe, à « Femmes numériques », c'est que les femmes ne sont pas moteurs dans la technologie. Même l'appli que les femmes utilisent sur Smartphone pour surveiller leurs règles a été développée par un homme. Pourquoi ne se servent-elles pas de la technologie pour répondre à leurs propres besoins ? Les femmes se laissent distancer, on ne participe pas à la construction du monde moderne. Les hommes ont écrit les lois du vieux monde et ils ne nous ont pas prises en

considération, et maintenant c'est la même chose avec les logiciels. »

Kemly

« Il faut qu'on s'implique tous dans la solution. C'est la seule façon de briser les stéréotypes. »

Kemly, de San José au Costa Rica, est coordinatrice du projet « TIC-as » (« ticas » est le nom populaire donné aux femmes costaricaines). Ce projet est dirigé par la coopérative *Sulá Bastsú* (sulabatsu.com) et il est soutenu par le fonds pour l'égalité des sexes de l'ONU Femmes, dont le but est de créer des opportunités d'emploi et d'expérience professionnelle dans la zone rurale de San Carlos au Nord du Costa Rica. Ce projet de TIC travaille directement avec les filles et les jeunes femmes dans leur communauté, les encourageant à s'inscrire dans des cours d'informatique et à continuer jusqu'à ce qu'elles obtiennent un diplôme. L'objectif est de promouvoir le leadership féminin dans le secteur des TIC. « Nous sommes préoccupées par ce qu'on appelle le ratio 80 : 20, qui est la proportion d'hommes par rapport aux femmes dans tous les secteurs technologiques. »

« Nous travaillons à San Carlos avec l'intégralité de la chaîne et de l'écosystème : du gouvernement municipal et de l'Institut national des femmes aux universités, au secteur privé, aux étudiants d'université, aux écoles, aux garçons et filles et leurs professeurs, leur père et leur mère, » m'explique Kemly. « Les filles sont confrontées à un environnement hostile dans le domaine de la technologie. Je veux dire par là que non seulement on n'encourage pas du tout les filles à essayer la technologie mais en plus qu'il y a beaucoup de facteurs qui les en éloignent, comme le fait que beaucoup de filles s'occupent de leur famille, ou ont d'autres responsabilités à la maison, ou

bien sont forcées par leurs parents ou professeurs à adopter des rôles stéréotypés. Si l'on ne travaille pas tout près d'elles, ce sera très difficile de vraiment faire changer les choses. »

Ce programme de TIC soutient en total 100 garçons et filles dans 10 écoles différentes. Kemly explique qu'il y a une grande différence entre les filles de CM2 (entre 10 et 11 ans) et celles de l'année supérieure, qui ont entre 12 et 13 ans. « Parce qu'elles font encore les choses comme des petites et jouent comme des filles, les filles de CM2 ont moins d'inhibitions quand il s'agit d'essayer la technologie et utilisent les ordinateurs plus naturellement. Mais lorsqu'elles commencent à se développer et se transforment en jeunes femmes, c'est comme si elles devenaient conditionnées dans la manière dont elles devraient se comporter : avoir l'air jolie, ne plus jouer autant, plaire aux garçons et endosser des responsabilités supplémentaires à la maison. Ce n'est pas qu'elles pensent qu'elles ne sont pas capables, elles savent qu'elles peuvent le faire, mais elles voient que le secteur des TIC a une culture très masculine et elles ne savent pas si elles veulent vraiment y prendre part. Au début du cours le professeur dit aux étudiants qu'ils viennent d'entrer en enfer et les provoque pour voir qui arrivera à passer de l'autre côté. Les garçons voient cela comme un défi, alors que les filles se demandent : « est-ce que je veux vraiment être dans cet enfer ? »

C'est pour cela qu'une partie de la stratégie de ce projet de TIC, en dehors d'impliquer les parents et les professeurs dans le processus, consiste à créer des groupes de soutien universitaires et des réseaux de filles qui aident les élèves pour qu'elles n'abandonnent pas. Ce projet encourage également les emplois du temps souples pour les filles qui sont enceintes ou déjà mères.

Enfin, comme il y a un fossé encore plus large entre les sexes

dans les zones rurales en matière d'accès et d'infrastructures, le projet TIC encourage l'usage collectif de la technologie. « Dans les régions reculées, nous engageons les filles à travailler collectivement ; elles sont plusieurs à utiliser un ordinateur ou un téléphone portable et cela met fin à la technologie individualiste et à la consommation. »

Kemly continue, « qu'elles vivent à la ville ou à la campagne, quand les filles grandissent, les gens qui les entourent doivent réaliser à quel point les TIC représentent une opportunité de développement ; elles peuvent représenter une chance d'avoir un travail et une rémunération décente. »

Stephanie

« C'était comme de planter une graine. »

Stephanie est une ingénieure en génie logiciel spécialisée dans le contrôle qualité ainsi que membre active de différentes communautés de logiciel au Pérou. Elle est cofondatrice du projet « Femme dans la technologie, Pérou » ([WIT Pérou, witperu.org](http://WITPérou.org)) qui encourage les femmes à participer au monde de la technologie.

« Dans la génération actuelle on le voit moins que quand j'étais jeune, mais même aujourd'hui les filles de 15 ou 16 ans me demandent toujours si ma carrière est dure. »

Stephanie dirige aussi un projet appelé *Coderise* (coderise.org), un programme pour donner aux jeunes apprenants les outils pour se servir de la technologie qui, dans le cas de WIT Pérou, se concentre particulièrement sur les filles. *Coderise* est un programme de huit semaines pour les collégiennes jusqu'à 17 ans qui les immerge dans la programmation: « On ne fait pas tant du codage pur et dur que de la pensée logique et des algorithmes, ensuite on passe au html et à la création de sites web, en essayant d'encourager les filles à se servir de

la technologie pour résoudre des problèmes de manière créative. »

Selon Stephanie, *Coderise4girls* propose un exercice dans lequel on demande aux étudiants de présenter un problème de leur communauté qui a besoin d'être résolu. Les idées font l'objet d'un vote ; des leaders sont choisis et des groupes de travail sont mis en place. Cette expérience renforce le leadership et nourrit un sentiment d'entrepreneuriat chez les filles qui apprennent à développer un esprit d'équipe. Elles sont ensuite encouragées à développer un modèle d'entreprise. En outre, le programme *Coderise* organise la venue de personnes-références provenant du monde de la technologie à Lima pour qu'elles parlent aux filles et les coachent sur la timidité, l'aversion au changement et la planification de leur avenir. Les parents soutiennent le projet et disent qu'ils ont remarqué des changements positifs chez leurs filles.

« La fracture numérique est liée à l'éducation depuis l'enfance. Les filles ont moins de modèles auxquels s'identifier pour ce qui est des femmes développeuses de logiciels ; les carrières dans l'informatique sont présentées comme difficiles, avec beaucoup de chiffres et de maths, et le schéma se reproduit. »

Stephanie a eu la chance de grandir dans un environnement différent de celui de la majorité des filles de sa génération. Son père était fan de technologie et il y avait un ordinateur dans la maison, qui était « comme un jouet pour [elle] ». Elle avait 12 ou 13 ans quand sa famille s'est connectée à internet pour la première fois. « Il y avait beaucoup de restrictions à l'époque, mais l'idée d'avoir les emails, de pouvoir écrire à quelqu'un et d'avoir une réponse me fascinaient. Avoir des informations sous la main au lieu d'aller à la bibliothèque... J'avais l'impression d'avoir un monde nouveau au bout des doigts. »

Stephanie ne pense pas que les heures de travail doivent nécessairement être si lourdes dans le travail de programmeur. « C'est

toujours la même chose quel que soit le projet attribué, il va y avoir des étapes cruciales dans lesquelles il faudra investir plus de temps et rester debout toute la nuit à travailler, mais ça ne doit pas nécessairement être comme ça tout le temps, non seulement dans la technologie mais dans n'importe quel domaine. »

Le fait que tant de femmes abandonnent parce qu'elles décident de se dédier à leurs enfants est pour elle une question d'inégalité structurelle. Les responsabilités de la parentalité ne sont pas partagées par les hommes et, comme elle le dit, « Ce n'est pas l'apanage du génie système ; ça affecte toutes les professions. »

Pas juste un monde d'hommes

Il y a des initiatives qui ont lieu de l'autre côté de l'Amérique Latine pour incorporer les femmes dans l'informatique et démontrer que ce n'est pas juste un monde d'hommes. Les raisons pour lesquelles les filles et les femmes décident de tourner le dos à la technologie sont complexes : des préjugés, des valeurs et des rôles sexospécifiques établis entrent en jeu et font penser aux femmes que la programmation est un domaine de travail hostile et difficile. Cette situation n'a fondamentalement rien à voir avec la technologie, ni avec le fait que les filles seraient essentiellement plus ou moins

En tant que filles et jeunes femmes, nous ne devons pas nous résoudre à être des « cyber victimes », nous devons devenir des « cybernautes » et l'hostilité d'internet, au lieu de nous intimider, devrait encourager davantage d'entre nous à occuper de l'espace sur le web

aptes à la programmation ou aux maths que les garçons. C'est plus en rapport avec l'environnement machiste qui décourage les filles de participer à quantité de domaines différents y compris, et peut-être plus spécifiquement, la technologie.

L'histoire, la culture et la connaissance humaines sont issues d'un ensemble de contenus qui définissent la façon dont nous voyons le monde. Traditionnellement, l'histoire est écrite par quelques privilégiés et de vastes sections de la population sont marginalisées. Ces gens-là ne produisent pas de contenu et de fait n'influencent pas la création de la culture.

Même si ces groupes bénéficient de la liberté d'expression ils ne s'en servent pas, et cela perpétue et renforce les mêmes schémas qui maintiennent les mêmes groupes au pouvoir et reproduisent les mêmes inégalités et injustices. Je pense que les femmes qui sont sous les projecteurs et ont accès aux médias doivent obligatoirement reprendre de l'espace sur internet pour les femmes et les filles, pour les minorités et les groupes historiquement exclus. Ce n'est qu'avec ce type d'effort conscient qu'on pourra construire un espace virtuel qui soit moins hostile et étranger aux femmes et qui soit véritablement inclusif.

Internet a ouvert la porte à ma carrière, mais en chemin j'ai également été personnellement la cible de cyber intimidation, d'attaques de trolls permanentes, de tentatives de campagnes de dénigrement et de commentaires agressifs. Internet peut être aussi mauvais qu'il est bénéfique. En 2013 dans la cité de Medellin, par exemple, des vierges de 12 ans étaient vendues aux enchères sur une page web avec code d'accès. En faisant le relais sur de tels sujets, j'ai appris que les vulnérabilités du monde réel, la violence et le machisme, rayonnent jusque dans le monde virtuel. Ces mêmes prédateurs qui errent pour trouver leur proie et pratiquent le trafic d'êtres humains ont une présence



LIANNE MILTON/PANOS PICTURES

Rio de Janeiro, Brésil.

importante dans les médias sociaux ; avec un niveau de sécurité numérique et des pratiques de protection de données insuffisants, et si en plus elles ne sont pas conscientes des dangers, les filles peuvent se trouver exposées et vulnérables.

Mais, en tant que filles et jeunes femmes, nous ne devons pas nous résoudre à être des « cyber victimes », nous devons devenir des « cybernautes » et l'hostilité d'internet, au lieu de nous intimider, devrait encourager davantage d'entre nous à occuper de l'espace sur le web.

S'approprier la technologie

est une façon importante de lutter et de s'autonomiser. Les médias numériques peuvent rimer avec

S'approprier la technologie est une façon importante de lutter et de s'autonomiser.

Les médias numériques peuvent rimer avec communication, solidarité, diversité, plaidoyer et défense des droits des filles et des femmes

communication, solidarité, diversité, plaidoyer et défense des droits des filles et des femmes.

Le monde d'aujourd'hui et de demain est façonné par des zéros et des uns et nous en sommes à un tournant décisif dans lequel les femmes, et les filles en particulier, peuvent jouer un rôle actif et créatif dans le présent et l'avenir. C'est à nous tous, de toutes les couches de la société, de la campagne ou de la ville, du monde virtuel comme du physique, de créer une véritable égalité où le genre ne mène pas à l'exclusion mais à une créativité renouvelée, basée sur la diversité de l'expérience. 🌐



Les filles ont la parole : trouver des réponses

COMMUNICATION, INFORMATION, É

NICARAGUA

« J'encouragerais les filles à **finir leur scolarité** et à être conscientes du **risque de grossesse**, pour ne pas avoir à abandonner leurs rêves. »

« En fait, ce que je ferais en premier c'est de **la publicité**, pour expliquer que le mieux c'est d'aller à l'école. »

PAKISTAN

« Si j'avais eu **assez d'informations** à ce moment-là je ne serais pas tombée enceinte. Je n'en ai pas eu assez c'est pour ça que je suis tombée enceinte jeune. J'ai 19 ans maintenant et j'ai une fille. Je passe tout mon temps à m'occuper d'elle. **Je veux étudier encore.** »

« Je créerais **une organisation pour femmes** où je parlerais aux parents du mariage précoce, je dirais qu'ils doivent d'abord éduquer leur fille, et je demanderais aux filles de **développer leur confiance en elles.** »

« Je dirais haut et fort, avec l'aide des médias, de ne pas se marier jeune. Donnez-leur **plus d'instruction**, comme aux garçons, et donnez-leur du **respect dans la société.** »

EDUCATION...



ÉQUATEUR

« J'organiserais **des réunions** avec toutes les femmes de mon âge pour faire des manifs et des défilés pour les droits des femmes, pour dire qu'on a besoin d'informations et pour parler de sujets considérés tabous par la société, pour **parler ouvertement**. »

« Des discours dans les écoles. Il faudrait qu'ils soient **dynamiques**, parce que si on fait que parler c'est barbant et fatigant ; je ferais **de la musique et du théâtre**, des choses pour ouvrir l'esprit des filles. »

ZIMBABWE

« Pour certaines filles il n'y a pas d'autre option que de tomber enceinte par négligence ou par abus sexuel. Je demanderais au gouvernement de créer **des écoles séparées** pour elles pour qu'elles puissent avoir une éducation. »

« J'éduquerais **les gardiens**, les parents et les filles sur **l'importance de s'éduquer** plutôt que de se marier jeune. Les parents et les gardiens auraient **des conseils stricts** pour stopper les mariages précoces. »



RAHIMA GAMBO

*Unity Fountain, Abuja,
une veillée aux chandelles
pour les filles de Chibok.*

#BringBackOurGirls

par Bukky Shonibare



BUKKY SHONIBARE

Bukky Shonibare est consultante en ressources humaines et stratégie au Nigéria. Elle est fondatrice/coordinatrice de *Adopt-A-Camp* – une initiative qui cherche à assister et soutenir des déplacés internes au Nord du Nigéria. Elle a récemment lancé un projet *School-in-a-Bag* qui vise à renouveler l'intérêt pour l'éducation et la recherche de moyens d'instruction pour les déplacés internes et autres enfants en âge scolaire touchés par les conflits au Nigéria. Bukky est également membre stratégique du mouvement #BringBackOurGirls à Abuja.

Le cycle se perpétue...

Les filles d'aujourd'hui sont les femmes de demain. Toutefois, dans le monde entier, des gouvernements et des groupes de société civile continuent à se battre pour combler l'écart conséquent qui existe entre les filles et les femmes et leurs congénères masculins. Cette situation n'est pas l'apanage d'une seule région du monde ; elle se reflète partout, bien qu'à des degrés différents. Le Nigéria ne fait pas exception à la règle.

Dans ce pays les filles sont constamment confrontées au risque d'être les premières victimes des croyances culturelles, traditionnelles, et religieuses et autres idées fausses, ce qui les prive de leurs droits, de leur dignité et d'une expérience de vie agréable ; cela commence dès l'enfance et se perpétue durant les années d'adolescence, puis à l'âge adulte.

Ce phénomène est reflété dans quasiment tous les domaines de l'existence d'une fille : le social, l'économique, le religieux et le politique. Les filles sont confrontées à des multitudes de problèmes comprenant la discrimination – le challenge inhérent au fait même d'être une fille – les mutilations génitales féminines (MGF), le mariage forcé/précoce qui mène à différents problèmes de santé, l'accès insuffisant ou purement et simplement inexistant à l'éducation, la contrainte d'une orientation professionnelle spécifique, et diverses formes de maltraitance (sexuelle, domestique, physique, psychologique, verbale et le rejet/la

négligence). Tous sont étayés par les normes et pratiques culturelles, et pour un pays religieux comme le Nigéria, la religion joue également un rôle crucial dans ce qui est considéré comme acceptable, ou non, par Dieu.

Au Nigéria, pour les filles, il s'agit en général dans leur existence de gérer ou de supporter les différentes difficultés associées au fait d'être de sexe féminin, plutôt que de vivre une vie remplie d'opportunités à explorer. Et pour les avocats des droits des filles, cette lutte angoissante et interminable est devenue la carrière d'une vie entière pour certaines, et une opportunité pour d'autres.

Les filles comme les garçons devraient jouir de l'amour et de la protection de leurs parents et de la société, mais les fillettes font l'objet d'une attention particulière. Ce n'est pas tant l'expression de l'amour, ce qui serait le cas à l'égard de leurs frères, mais plutôt la conséquence du fait qu'elle est perçue comme étant la plus faible, la plus vulnérable, la plus mineure et naïve des deux sexes. Par exemple, un garçon pourra être autorisé à grimper sur un arbre alors qu'on dira à une fille essayant de faire la même chose que ce n'est pas « pour les filles ».

De génération en génération, cela a fait que de nombre d'entre elles sont devenues des femmes qui croient qu'il y a des limites à ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas faire. Cette croyance est inscrite dans l'essence même des filles. Ainsi, si on croise une femme pilote on

À la recherche
d'un abri au
Nigéria.

RAHIMA GAMBO



la regarde à deux fois parce qu'on croit qu'elle doit être une super-femme pour pouvoir envisager une telle profession. Lorsqu'on creuse un peu plus profond, il devient apparent que ce sont des stéréotypes formulés par ceux qui nous ont précédés, et qu'ils ont donc été transmis consciemment et inconsciemment aux générations actuelles. La triste réalité est que nous passons également nous-mêmes ces mêmes attitudes à la prochaine génération. Le cycle se perpétue.

Boko Haram – « l'éducation occidentale est interdite »

C'est dans cette lutte pour l'égalité et pour les droits des filles qu'intervient Boko Haram, qui se traduit littéralement par « l'éducation occidentale est interdite ». Ce groupe de fondamentalistes a gagné du terrain dans les cinq dernières années dans la partie Nord-est du Nigéria, tout en faisant déborder leurs opérations vers les pays voisins – le Tchad, le Niger et le Cameroun – et perpétrant des crimes haineux – enlèvements, kidnappings, abus sexuels, meurtres, trafic et esclavage sexuel, causant également le déplacement de milliers de personnes et l'augmentation du nombre d'orphelins et de veuves.

Parmi les actes épouvantables perpétrés par ce groupe il y a eu l'enlèvement de 276 écolières de l'école secondaire du gouvernement, à Chibok, État de Borno, au

Nord-est du Nigéria. Boko Haram a pris le collège d'assaut et a enlevé les filles alors qu'elles préparaient leur dernier examen de fin de collège supérieur, entre 19h30 et 23h45 la nuit du 14 avril 2014. Ces filles qui avaient osé chercher une instruction dans une région qui globalement n'a aucun intérêt pour l'éducation des filles. Pour leurs parents, s'évertuer à ce que leurs filles aillent à l'école malgré la situation sécuritaire était vu comme une démarche téméraire, et pour les filles, une mission périlleuse. Dans la semaine qui a suivi leur enlèvement, montrant un courage exemplaire, 57 des collégiennes de Chibok se sont échappées. Leurs amies n'ont pas encore été retrouvées.

Avant l'enlèvement des filles de Chibok, Boko Haram avait enlevé des filles et des femmes, tout en attaquant des écoles, des marchés, des établissements religieux et autres cibles faciles. Le 25 février 2014, ce groupe militant a fait irruption dans l'Université du Gouvernement fédéral, Buni Yadi, dans l'État de Yobe, tuant 59 garçons dans des conditions des plus atroces : ils ont jeté des explosifs dans les dortoirs alors que les garçons étaient endormis, en tuant certains et mettant le feu aux 24 classes de l'établissement. Les garçons qui tentaient de s'échapper ont été massacrés, leur gorge tranchée ; certains sont morts abattus à bout portant alors que d'autres ont été brûlés. Dans une réaction compréhensible

à ces meurtres, les parents ont commencé à retirer leurs enfants des pensionnats, et nombreux sont ceux qui ont empêché leurs enfants de continuer à aller à l'école purement et simplement.

Sans aucun doute, Boko Haram est devenu un facteur majeur de l'augmentation du pourcentage de garçons et de filles déscolarisés. Les filles du Nigéria en sont particulièrement affectées dans la mesure où l'éducation, qui n'était déjà pas une priorité pour de nombreuses familles, est aujourd'hui considérée comme une terrible opération qui met leur vie en péril.

Le mouvement #BringBackOurGirls

Au lendemain de l'enlèvement des collégiennes de Chibok, le mouvement #BringBackOurGirls a relayé la réaction indignée des citoyens, des femmes et des mères en majorité, qui en ont eu assez que des enfants innocents et sans défense soient massacrés. La première manifestation de ce groupe a eu lieu le 30 avril devant l'Assemblée Nationale sur le sujet de la gestion des attaques sur les enfants.

Avant la protestation sur le terrain, le hashtag #BringBackOurGirls avait amorcé une tendance sur les médias sociaux après qu'Obiageli Ezekwesili, l'une de ses instigatrices et ancienne vice-présidente de la division africaine de la Banque mondiale, durant la cérémonie d'ouverture d'un événement UNESCO le 23 avril, avait encouragé le public à se lever et à dire #BringBackOurDaughters, #BringBackOurGirls. Ibrahim Abdullahi, un avocat nigérian, regardait l'événement et a tweeté les mots de l'ancienne Ministre. C'est ainsi qu'est apparue la première mention du hashtag #BringBackOurGirls dans les médias sociaux. En même temps, Hadiza Bala Usman, qui est devenue l'organisatrice de la manifestation de terrain sur la question, a rassemblé indépendamment des femmes, dont Obiageli Ezekwesili, pour lancer un mouvement de protestation pour appeler le gouvernement à agir pour « sauver nos filles de Chibok ». Ce que le monde a vu le 30 avril est devenu le point de convergence entre la rage qu'Obiageli Ezekwesili a déclenchée sur le web, et le rassemblement hors ligne organisé par Hadiza.

En peu de temps, ce hashtag a pris de l'essor. Les gens réalisaient que ces filles pouvaient être leurs propres filles, nièces, sœurs, ou même voisines. Le monde était connecté et réagissait. La population des médias sociaux couvrant les gouvernements, la communauté internationale, les institutions,

les journalistes, les agences d'information, des acteurs/personnes d'influence clés, ce message s'est vite propagé dans les moindres recoins du globe. Les intervenants pensaient que leurs visages et l'affiche #BringBackOurGirls aurait un effet, à tel point que solidarité et soutien sont venus de toutes les catégories de personnes et de pays. Abubakar Shekau, leader de Boko Haram, a également diffusé une vidéo au beau milieu de la campagne, dénigrant le hashtag, ce qui prouve que même lui était à l'écoute.

Les célébrités se sont succédées pour faire partie du compte – de chanteuses comme Alicia Keys à des leaders mondiaux comme le Premier ministre britannique David Cameron, le Secrétaire d'État des États-Unis John Kerry et sa prédécesseure Hillary Clinton, la Première Dame des États-Unis Michelle Obama et la jeune militante pakistanaise pour l'éducation Malala Yousafzai, sans oublier les célébrités et personnalités nigérianes. Le président des États-Unis, Barack Obama, a aussi été alerté et a agi en envoyant une équipe de spécialistes au Nigéria pour évaluer la situation et conseiller sur l'aide que pourrait procurer le gouvernement américain. *Time Magazine* l'a décrit succinctement ainsi : « Dans les jours qui ont suivi, #BringBackOurGirls est passé de 10 000 mentions par jour à 100 000 ou 200 000. Il a traversé des océans, et des milliers de non-africains ont commencé à le reprendre. Deux semaines après sa première mention, #BringBackOurGirls avait récolté deux millions de mentions. »

Les médias sociaux ont joué un rôle crucial pour ce qui est de faire en sorte que le Gouvernement fédéral du Nigéria, qui avait jusqu'alors nié le kidnapping, soit attentif au sauvetage des filles et à la sécurité de ses citoyens en général. De fait, le Sommet de Paris pour la sécurité s'est tenu au Nigéria, et des actions pour une collaboration multilatérale ont été décidées.¹

Quel est donc le véritable impact de #BringBackOurGirls ? Une fois que la frénésie est retombée, les gens ont commencé à demander : dans quelle mesure un hashtag peut-il ramener ces collégiennes chez elles ? Quelle est la mesure du succès ? Après tout, les filles manquaient toujours à l'appel. Cependant

Les gens réalisaient que ces filles pouvaient être leurs propres filles, nièces, sœurs, ou même voisines. Le monde était connecté et réagissait

les militants de la première heure, sur le terrain, ont pensé, et pensent toujours, que parce que la campagne a attiré tant d'attention, la conversation va continuer. C'est cette attention-même qui aura fait une différence. Dans la durée, la campagne, tout en continuant à exercer des pressions pour récupérer nos filles, a évolué pour devenir le point de convergence de notre humanité et de notre empathie communes à l'endroit des victimes muettes de la violence et de l'intolérance.

L'éducation pour tous ?

Sur les 57 millions d'enfants déscolarisés du monde entier, il est effroyable qu'il y en ait 10,5 millions, le plus grand nombre au monde, au Nigéria.² On ne peut trop insister sur l'importance de l'éducation des filles, et pourtant six millions (57%) des enfants déscolarisés sont des filles.³ Il a été observé que celles-ci mettent fin à leur scolarité plus tôt que leurs congénères masculins pour cause d'intimidation, d'éloignement de l'école, de harcèlement, de discrimination ou de punitions dans l'établissement, de harcèlement sexuel ou autres dangers rencontrés à l'école ou sur le chemin et, bien sûr, en raison des frais de scolarité et des coûts associés.⁴

Le nombre d'abandons de scolarité chez les filles est le pire dans les zones du Nord du Nigéria, où Boko Haram est le plus présent. Pour prévenir les tueries incessantes d'enfants innocents par des attaques sur des écoles dans une région qui a le taux d'alphabétisme le plus bas du monde, les législateurs, avec les chefs d'établissement et les leaders communautaires, ont dû prendre la décision difficile de fermer environ 85 établissements à risque, affectant presque 120 000 élèves et mettant potentiellement un terme aux aspirations éducatives de certains des élèves touchés. Même dans les localités où les écoles sont ouvertes, il a été rapporté que des parents ont empêché leurs enfants de s'y rendre. De fait, approximativement 66 pour cent des filles entre 15 et 19 ans du Nord du Nigéria sont incapables de lire une phrase, comparé à moins de dix pour cent dans le Sud.⁵ Seules quatre pour cent des filles de la région du Nord terminent leurs études secondaires.⁶

Des actions internationales se sont orientées vers la lutte contre les écarts visibles dans l'éducation qui s'élargissent de par l'insurrection. *Safe Schools Initiative*, l'organisation créée par Gordon Brown, a gagné du terrain en s'assurant que les écoles soient sécurisées pour que les enfants puissent

y aller. Cependant, il y a toujours la grande question de la relativité de la sécurité dans les écoles dans le cas où les communautés ne sont elles-mêmes pas sûres. Bien que l'initiative cherche à construire des groupes communautaires de sécurité pour promouvoir des zones sécurisées pour l'éducation, l'importance de la volonté politique et la priorité donnée à la cessation du conflit reste à déterminer. Outre le besoin de sécurité psychologique, il serait nécessaire que les fillettes du Nord du Nigéria obtiennent une sécurité réelle et visible qui les motiverait à retourner à l'école en même temps qu'elle encouragerait leurs parents à soutenir cette décision.

Les filles en danger

Quand les filles sont moins considérées que les garçons, les femmes moins que les hommes, elles sont confrontées à de multiples dangers tout au long de leur vie : à la maison, au travail, à l'école, de la part de leur famille ou d'inconnus. La violence sexiste est une conséquence majeure de l'inégalité homme-femme. C'est un phénomène mondial et sa prévalence au Nigéria est alarmante, bien que globalement peu signalée. Cette violence est physique, domestique, sexuelle, psychologique ou verbale. Il est nécessaire de multiplier les efforts pour éduquer et autonomiser les filles par le biais de l'éducation formelle et de compétences de vie tout en les sensibilisant sur leurs droits et sur les instruments légaux disponibles requis pour demander réparation. Mais ce qui est plus important encore, c'est que les coupables soient arrêtés, les lois mises en application, et que ces pratiques soient rendues totalement inacceptables.

Bien que le *Child Rights Act* (CRA) de 2003 ait fait passer l'âge minimum du mariage pour les filles à 18 ans, au Nigéria, 16 pour cent des filles sont mariées avant leurs 15 ans, et 39 pour cent avant 18 ans.⁷ Dans la région Nord-ouest, où le mariage précoce/forcé est le plus répandu, 48 pour cent des filles sont mariées avant l'âge de 15 ans.⁸ Les données montrent également que 82 pour cent des jeunes

Quand les filles sont moins considérées que les garçons, les femmes moins que les hommes, elles sont confrontées à de multiples dangers tout au long de leur vie : à la maison, au travail, à l'école, de la part de leur famille ou d'inconnus. La violence sexiste est une conséquence majeure de l'inégalité homme-femme



RAHIMA GAMBO

femmes entre 20 et 24 ans, sans instruction, attestent avoir été mariées avant 18 ans, par rapport à 13 pour cent chez celles qui ont bénéficié au moins d'une éducation secondaire. Pour la plupart, leurs maris sont bien plus âgés qu'elles, et la grande différence d'âge entre les fillettes-épouses et leur conjoint prive également les filles de leur autonomie et de leur capacité à contribuer à la prise de décision, ce qui affecte leur sentiment de légitimité, leur confiance en elles et leur estime de soi.

Le Nigéria, signataire de la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE) et de la Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant, s'est engagé à traiter tous les enfants, filles comme garçons, comme des êtres humains avec des droits qui doivent être respectés, protégés et défendus. Le gouvernement national a également ratifié son propre *Child Rights Act*. Mais pour qu'il puisse le faire appliquer, la législation nationale doit être adoptée État par État et 26 États sur 36 ne l'ont pas fait. Même là où elle l'a été, les dispositions de la loi ne font pas toujours l'unanimité – les droits de l'enfant sont toujours mis à mal et violés, avec peu de mise en application voire pas du tout.

Une procédure judiciaire totalement dérisoire a rendu le CRA au mieux impraticable et, au pire, fictif ; la protection des droits de l'enfant – en particulier ceux des filles, qui sont les premières victimes des abus et des violations de droits des enfants, est devenue révoquable, et c'est regrettable. Nous sommes tous responsables de cet état de faits. La discrimination ne fait les manchettes que lorsque les actions des extrémistes font l'objet de reportages, mais pour trop de filles et de jeunes femmes, il s'agit de leur vie quotidienne.

En conclusion, les filles d'aujourd'hui peuvent devenir des contributrices puissantes, responsables de l'économie de la nation, si tout le Nigéria s'y emploie et rassemble ses ressources pour y arriver. Il a été démontré que les médias sociaux sont une force qui peut réunir les gens de tout le continent. Le gouvernement fédéral doit prendre acte et agir. Aucune fille (et aucun garçon) ne devrait avoir à choisir entre aller à l'école et rester en vie. Les filles du monde entier ont droit à une instruction, à ne pas être exposées à la violence et à jouir de l'égalité des chances – le droit à une vie épanouie. 

Les résidents qui fuient les villes occupées par Boko Haram sont évacués par le gouvernement de l'État de Borno, Nigéria.

LES FAITS

LES FILLES ET LES NOUVELLES TECHNOLOGIES : LES RISQUES ET LES BÉNÉFICES



CONTEXTE

Ces dernières années le développement d'internet et des téléphones portables dans les pays à bas-revenus a créé de nouvelles opportunités pour les filles et les jeunes femmes. Cependant, cela a également augmenté les risques en matière de cyberintimidation, de harcèlement et d'exploitation sexuelle.



Amener 600 millions de femmes et de filles supplémentaires à la communauté internet pourrait booster le PIB mondial de 13 à 18 millions de dollars¹

La technologie et les médias sociaux sont utilisés pour que les gens soient mieux informés sur le harcèlement des adolescentes

Le projet « **Girl Hub Harass Map** » en Égypte vise à encourager les gens à s'exprimer quand ils sont témoins de harcèlement. Dans la première année le site a eu 76 000 visites et a reçu 1100 rapports de harcèlement²

ACCÈS



Une femme dans un pays à bas ou moyen revenu a 21% moins de chances d'avoir un téléphone portable qu'un homme⁶



En Afrique subsaharienne presque deux fois plus d'hommes que de femmes sont connectés à internet⁷



Le SMS est une façon efficace de faire circuler une information. Entre 2009 et 2012, au Pakistan, un programme d'alphabétisation basé sur le portable a aidé 4 000 femmes et filles à apprendre à lire et à écrire par le biais de SMS.⁸



Une étude récente au Canada a établi que 85% des victimes d'exploitation sexuelle en ligne étaient des filles et que leur âge moyen était de 13 ans¹¹

Sur tous les appels pour maltraitance à la Childline au Royaume-Uni

60%
font état d'exploitation en ligne alors que

40%
impliquent des interactions de personne à personne

82%
des personnes ayant appelé ne réalisaient pas qu'elles étaient ciblées en vue d'abus sexuels

PASSER À L'ACTION



De plus en plus de campagnes en ligne se créent, s'appuyant sur les médias sociaux pour protester. #BringBackOurGirls a été partagé 5 millions de fois en 4 mois¹³



parce que **Je suis une FILLE**



Les initiatives de Communications pour le développement telles que la série **Meena** développée par l'UNICEF sont une façon efficace de changer les attitudes envers les questions de genre et l'autonomisation des filles par le biais de la culture populaire en se servant de la vidéo, de la radio et du dessin animé³

« On a vu l'épisode où Meena répare le tracteur et on s'est dit qu'on pourrait le faire, nous aussi. »

Jeune femme à Orissa, en Inde⁴

La journée internationale des filles dans le secteur des TIC encourage les filles à considérer des études et des carrières en TIC

Depuis 2012

111 000

filles et jeunes femmes
ont pris part à plus de

3 500

événements dans 140 pays⁵

« Personne ne contrôle où on va avec internet. C'est un moyen qu'on a pour échapper à notre société fermée. C'est vital pour nous. Ça nous donne de la liberté. »

Jeune femme, Mauritanie⁹

LES DANGERS



Aux États-Unis 23% de la population féminine s'est plainte de cyber-harcèlement, comparé à 11% de la population masculine¹⁰



L'abus d'enfants par internet est facile à perpétrer et difficile à retracer. Les adolescentes vulnérables sont poursuivies par des adultes qui, tout en faisant semblant d'être leur ami, les « amadouent » pour avoir des relations sexuelles



Le projet de mapping numérique « **SafeCities** » s'appuie sur une application mobile téléchargeable qui permet aux utilisateurs de faire part des endroits risqués, de se renseigner sur les services d'aide, et d'agir¹⁴



Le projet « **Everyday Sexism** » a débuté en 2012 avec l'idée que de partager des expériences en ligne entraînerait des changements hors-ligne. Quand la police des transports britannique a incorporé les histoires de harcèlement dans les transports en commun dans leur processus de formation, les dénonciations d'agressions sexuelles dans les transports londoniens ont augmenté de 35%¹⁵

« On peut utiliser internet pour trouver comment solutionner un problème. On peut alerter tout le monde sur les destructions qui sont pratiquées... On peut aussi se servir des TIC pour contacter la communauté internationale et leur demander de l'aide. »

Adela, 18 ans, Bolivie¹⁶

QUAND J'ÉTAIS PETITE

par Nawal El Saadawi



SABIE LUTMAQ

Nawal El Saadawi est une écrivaine de renommée internationale, romancière, docteur en médecine et défenseuse des droits de la femme. Elle a fait des études de médecine (Université du Caire) pour devenir ensuite Directrice de la Santé publique du Caire. Elle a enseigné dans des universités du monde entier et reçu de nombreux prix et distinctions pour son travail dans les droits humains. Ses écrits, ouvrant la voie vers la dissidence, la rébellion et la révolution, ont influencé cinq générations de femmes et d'hommes, et elle a souvent subi emprisonnement, exil et menaces de mort à cause de ses convictions. Nawal El Saadawi a écrit plus de 40 ouvrages en arabe et vit en Égypte. Ses œuvres de fiction ont été traduites dans plus de 40 langues à travers le monde.

Quand j'étais petite fille, j'avais un journal secret. C'était mon seul ami. Je le tenais dans mes bras la nuit, à l'heure où s'endort l'univers. Dans mon journal, je consignais des choses qui n'étaient satisfaisantes ni pour Dieu ni pour mon professeur d'éducation religieuse. Celui-ci me parlait au nom d'Allah et m'expliquait : « La raison est une faculté masculine dont les femmes ne sont pas dotées. »

Mais ma mère me disait : « La déesse antique égyptienne Isis était la déesse de la sagesse et Eve a été la première à cueillir le fruit du savoir. Elle est devenue la déesse de la connaissance. »

Dans mon journal de petite fille, je me demandais comment la raison pouvait être une faculté exclusivement masculine alors que la connaissance et la sagesse étaient des qualités féminines. Était-ce bien rationnel ?

BOB LANDRY/THE LIFE PICTURE COLLECTION/GETTY IMAGES

Égypte, 1942.



Ce qui m'était donné à entendre était en général non seulement irrationnel mais contradictoire. Ma grand-mère de la campagne, qui ne savait ni écrire ni lire, même pas le Coran, me disait que Dieu est justice et que nous Le reconnaissons au travers de la raison.

Malgré cela, je trouvais que Dieu était injuste envers moi à chaque seconde de ma vie. Il préférerait mon frère à moi en toute chose, même si Dieu était celui qui m'avait créée fille et avait fait que mon frère soit un garçon.

Dans mon journal secret, j'écrivais : « Dieu est injuste. » Puis j'effaçais immédiatement ce que j'avais écrit de peur de brûler dans les flammes de l'enfer.

J'ai commencé à ressentir de la confusion entre les deux affirmations : soit Dieu est juste mais ma raison est déficiente et ne peut reconnaître sa sagesse, soit Dieu est injuste et j'ai toute ma raison.

Mais cette dernière phrase m'a mis tout le monde à dos, y compris ma grand-mère, ma mère, mon père et mes professeurs hommes et femmes. L'éducation, la culture, la radio, le droit, la religion, l'éthique... tout autour de moi était basé sur l'absolue certitude de Dieu et la foi ultime en Lui. C'est pourquoi j'ai commencé à douter de moi-même et de ma raison pour pouvoir, moi aussi, croire en la justice divine.

Le manque de confiance en soi chez une fille est dû à l'éducation sociale et religieuse et aux restrictions intellectuelles qui lui sont imposées dès son plus jeune âge. Cela entraîne chez elle une estime de soi médiocre et le sentiment qu'elle est physiquement, psychologiquement et mentalement faible. De fait, elle se soumet aux ordres et y obéit aveuglément. Elle accepte et intériorise toutes les absurdes caractéristiques de la féminité attribuées par le genre comme la timidité, la stupidité, certains types de beauté et la douceur féminine.

J'aurais pu perdre complètement la tête et ma confiance en moi à

Ma mère m'a libérée de la peur de la damnation éternelle. Elle m'a également encouragée à écrire, contrairement à mon professeur qui me punissait pour ce même motif

cause de cela. J'aurais pu finir par vivre au bas de l'échelle sociale, comme la plupart des filles de ma génération, si ma mère, qui avait réussi à préserver un peu de la rébellion de sa propre enfance, n'avait pas été là. Elle aspirait pour moi à une vie meilleure que celle qu'elle avait eue. Elle me chuchotait à l'oreille « Les flammes de l'enfer, ça n'existe pas. »

C'est ainsi que ma mère m'a libérée de la peur de la damnation éternelle. Elle m'a également encouragée à écrire, contrairement à mon professeur qui me punissait pour ce même motif. Elle m'a soutenue durant les différentes étapes de ma vie et m'a sauvée d'un mariage forcé lorsque j'avais 10 ans. Ma mère a insisté pour que je poursuive mes études universitaires à la Faculté de Médecine. Elle a refusé de me garder à la maison pour l'aider à la cuisine, comme mon père le suggérait. Ma mère a enduré toute la fatigue et les doigts endoloris à force de faire la vaisselle pour neuf enfants et leur père, juste pour que je puisse continuer mes études supérieures.

Ainsi, grâce à elle, j'ai retrouvé mon assurance et la foi en ma raison. Plus tard, mon père m'a soutenue, lui aussi, voyant que j'avais éclipsé mon frère au niveau de l'éducation et de l'apprentissage.

Au travers d'expériences douloureuses en amour, en mariage, en divorce ou en maternité, j'ai dépassé la culture et les normes de mes parents et de notre société patriarcale et hiérarchique. Je ne me suis pas limitée à la lecture

du programme imposé par notre gouvernement oppressif, que ce soit à l'école ou dans la société en général ; grâce à ma liberté de lecture, j'ai grandi, évolué et réalisé à quel point ces contraires sont factices : masculin/féminin, esprit/corps, ciel/sol, Dieu/Diable, spirituel/matériel, noir/blanc, dirigeant/dirigé, maître/esclave. Ma raison a évolué et ma confiance en moi s'est accrue par le biais de la rébellion individuelle et de groupe contre l'injustice dans la famille, dans la société et dans le pays. J'ai continué à lire et à écrire sur ce qui annihile les restrictions et les tabous. J'ai continué à voyager et à explorer différentes cultures et différents pays.

L'« honneur » et les mutilations génitales féminines

L'idée du féminin a évolué au cours des années de par les tragédies sexuelles et sociales auxquelles les femmes et les filles ont été exposées mais dont elles ne parlaient jamais. Les jeunes égyptiennes se faisaient tuer si elles ne saignaient pas à l'issue d'une relation sexuelle lors de leur nuit de noces. Le concept d'« honneur » était lié à ces quelques gouttes de sang.

Les égyptiennes ont également été soumises à la dangereuse pratique des mutilations génitales féminines (MGF) parce que celles-ci sont supposées préserver la virginité et la chasteté.

Au milieu du 20^{ème} siècle, des vues libérales ont commencé à émerger par le biais des plumes de pionniers et de pionnières. Ceux-ci ont commencé à faire changer les points de vue traditionnels sur le genre, en particulier au sein de familles égyptiennes éduquées.

De nouvelles idées et une sensibilisation aux conséquences dangereuses des MGF ont commencé à se développer. En 2008, cela a poussé le gouvernement égyptien à adopter une loi qui les criminalise.

Cette même loi a aussi donné le droit aux mères célibataires de

déclarer leur fils ou leur fille sous leur propre nom de famille uniquement, en donnant également à leur enfant le droit à un certificat de naissance et à s'inscrire à l'école. Avant cela, un enfant né de père inconnu était privé de son droit à un certificat de naissance et se trouvait stigmatisé et étiqueté « enfant illégitime ».

Ces changements partiels dans le droit égyptien n'auraient pas pu avoir lieu sans la longue lutte des pionnières féminines. Elles ont été emprisonnées, envoyées en exil et ont été la cible de campagnes de diffamation. Elles ont payé le prix fort pour la liberté. On doit également des remerciements à la lutte des organisations révolutionnaires de femmes qui ont été exposées à des attaques, à des fermetures ou à la confiscation sous la coupe de régimes d'oppression.

Mais quoique les MGF aient été bannies par la loi en Égypte depuis 2008, celle-ci n'est pas mise en application, de par un manque de volonté de la part du gouvernement et une gestion médiocre face à des traditions profondément ancrées qui se transmettent de génération en génération depuis le temps de l'esclavage. Aujourd'hui encore, les MGF continuent d'affecter les filles chrétiennes coptes tout comme les musulmanes. Seules quelques familles instruites empêchent leurs filles de subir ces mutilations. La vaste majorité (plus de 90% des filles) y est soumise durant l'enfance, entre sept et 11 ans.

Fin 2012, pour la première fois, les Nations unies (ONU) ont publié une résolution claire bannissant toute forme de MGF. Mais, selon leurs statistiques, plus de 140 millions de femmes de 26 pays en souffrent encore.

Le fossé des inégalités et des contradictions se creuse

Les inégalités en Égypte se sont accentuées progressivement dans les 40 dernières années de par l'accroissement de la mainmise du capitalisme colonial externe, la tyrannie interne et la montée des

groupes religieux radicaux. Le taux de pauvreté a également augmenté, les femmes en étant les plus affectées. La discrimination sexiste prévaut au niveau économique, politique et social.

La majorité des égyptiens pauvres adhère encore aux vieilles traditions combinées aux opinions religieuses radicales qui s'accroissent depuis une quarantaine d'années avec le développement de la corruption, du commerce du sexe, et du trafic d'organes humains. Dans le marché libre, tout est devenu commodité, même le corps des filles et des femmes.

Les contradictions dans les valeurs prépondérantes de la société égyptienne se sont aggravées. Une fille de classe ouvrière porte un voile dès l'enfance. Elle se rend voilée à l'école primaire. Quand elle se marie, elle reste à la maison pour s'occuper de sa famille. Elle risque la violence conjugale, les coups et l'oppression parce qu'elle dépend de son mari. Si jamais elle prend un emploi, c'est simplement pour augmenter le revenu familial.

De l'autre côté, les filles issues de familles de classe supérieure ou de moyenne bourgeoisie jouissent d'une liberté presque égale à celle des filles en Europe et en Amérique. Elles portent même des vêtements modernes qui révèlent partiellement leur poitrine ou leurs jambes. Parfois une fille se couvre la tête à l'aide d'un voile coloré décoré de perles (selon la mode), mais on voit son ventre au-dessus de son jean étroit. Une

Grâce à ma liberté de lecture, j'ai grandi, évolué et réalisé à quel point ces contraires sont factices : masculin/féminin, esprit/corps, ciel/sol, Dieu/Diable, spirituel/matériel, noir/blanc, dirigeant/dirigé, maître/esclave

filles de ce milieu étudie également à l'Université égyptienne ou à l'Université américaine du Caire ; elle pourra avoir des amis garçons et avoir des relations sexuelles avant le mariage, puis se marier après avoir subi une opération pour réparer son hymen, ou achètera un hymen artificiel importé.

En général, les jeunes égyptiennes se sentent tiraillées entre les valeurs consuméristes du marché libre international et le dogmatisme éthique des groupes fondamentalistes religieux ; mis à part une poignée d'entre elles qui ont la lucidité, le courage et la confiance en elles nécessaires pour défier et mettre au tapis cette double corruption.

Les femmes et le droit

L'oppression des femmes en Égypte est majoritairement inscrite dans deux législations basées sur des principes religieux : le droit personnel et le droit familial, qui ont trait au mariage, au divorce, et à l'héritage. Le droit personnel égyptien est basé sur des principes islamiques dans le cas des musulmans, et des principes coptes dans le cas des chrétiens. Dans les deux religions, l'épouse est soumise aux valeurs masculines qui privilégient les hommes simplement parce que Dieu les a créés hommes.

Même les femmes qui travaillent restent assujetties à leur mari, selon le droit familial actuel qui accorde aux maris le droit de divorcer de leur femme sans raison et d'épouser quatre femmes en même temps. Il permet également aux maris de battre leur femme pour les discipliner, en justifiant cela par un des versets du Coran. La part d'héritage d'une femme représente la moitié de celle d'un homme, même si c'est elle qui travaille pour faire vivre la famille. Les enfants portent le nom de leur père, alors que le nom des mères s'efface progressivement de l'histoire familiale. Un père peut vendre sa fille adolescente en la mariant à un homme de 50 ou 60 ans – ou parfois plus encore – son aîné. C'est



Manifestants sur la place Tahrir, Égypte, 2011.

un échange contre une certaine somme d'argent... ce qu'on appelle la dot.

La constitution égyptienne, développée après les révolutions de janvier 2011 et juin 2013, stipule dans l'article 2 que l'Islam est la religion de l'État et que la loi islamique est la source principale de la législation. Mais la réalité est qu'en Égypte toutes les lois sont des lois civiles et ne proviennent pas de lois religieuses... à l'exception du

il y a toujours un espoir pour l'avenir qui n'a perdu ni de son intensité ni de son souffle. Cet espoir se reflète dans les mouvements de jeunes du monde entier
La révolution continue, malgré la dispersion

droit personnel et du droit familial.

Après la révolution de janvier 2011, la barrière de la peur est tombée. La voix des femmes s'est faite de plus en plus forte durant les protestations et les grèves. Une de leurs revendications était la modification du droit personnel et qu'un nouveau droit familial soit créé qui soit « civil et unifié » et s'applique à tous les égyptiens, qu'ils soient hommes ou femmes, musulmans ou coptes. Ce droit doit être fondé sur le principe

d'égalité entre hommes et femmes en matière de droits et de devoirs à l'intérieur comme à l'extérieur de la famille.

Jusqu'à présent, ces réclamations sont restées lettre morte. Mais il est possible qu'elles soient exaucées un jour, pourvu que la lutte, individuelle et collective, continue.

Les femmes et le « printemps arabe »

Durant la révolution de 2011, des milliers d'hommes et de femmes sont venus sur la place Tahrir du Caire. La nuit ils dormaient dans des tentes : hommes et femmes, vieux et jeunes, musulmans et chrétiens. Pas un seul homme n'a harcelé de femme ; il n'y a pas eu non plus un seul incident tel qu'un vol, ni une église brûlée. Le peuple égyptien a révélé sa culture antique, une culture profondément enracinée dans l'histoire et qui remonte à plus de 7 000 ans au temps d'Isis, la déesse de la sagesse et de la connaissance, Maat, la déesse de la justice et de la loi, et Sekhmet, la déesse de la médecine et de la santé.

Mais quand le président Moubarak est tombé le 11 février 2011, le Conseil militaire a pris la relève, avec à sa tête le Maréchal Tantawi. La répression des révolutionnaires, hommes ou femmes, a commencé. Certains ont été tués ; d'autres ont été traînés dans les rues. Ils ont aussi été attaqués par des brutes qui ont soudain fait leur apparition sur la place Tahrir et sur autres places. Les femmes et les filles ont commencé à être harcelées, chose qui n'avait pas du tout eu cours pendant les premiers jours de la révolution.

Le nouveau régime a commencé par faire brûler des églises, tuer des révolutionnaires dans les rues et sur les places, et harceler les femmes, qui étaient attaquées par des voyous commandités par le pouvoir en place, qui les accusaient de corruption morale. Durant leur marche pacifique du 8 mars 2011, pendant la journée internationale de la femme, certaines ont été arrêtées

Ainsi les femmes égyptiennes ont joué un rôle important durant la révolution de janvier 2011, un rôle qui a perduré pendant celle de juin 2013

et incarcérées dans la prison militaire où, pour vérifier leur virginité, elles ont été soumises à des maltraitances physiques.

Pourtant cela n'a pas découragé les filles et les femmes emprisonnées ; cela n'a fait qu'amplifier leur rage. L'une d'elles, Samira Ibrahim, est montée d'un cran en portant plainte au tribunal contre ceux qui s'étaient chargés de vérifier sa virginité en prison. Finalement, aucun officiel n'a été puni ; le droit patriarcal en Égypte, et dans le monde entier, est régi par le pouvoir, pas par la justice. Cependant la répression des filles en prison est devenue un symbole flagrant qui a mobilisé l'opinion publique en Égypte comme à l'extérieur du pays, et a sensibilisé davantage les gens sur le besoin de continuer la lutte.

Ainsi les femmes égyptiennes ont joué un rôle important durant la révolution de janvier 2011, un rôle qui a perduré pendant celle de juin 2013. Cette révolution a été couronnée de succès dans quelques domaines. Elle a effectivement fait tomber les têtes du régime politique religieux basé sur la corruption et la hiérarchie, mais elle n'a pas réussi à faire changer cette hiérarchie, ni les institutions du régime qui contrôlent le peuple, et en particulier les femmes et les défavorisés.

En 2014, il y a eu de nouvelles initiatives en Égypte visant à faire augmenter le nombre de femmes dans le nouveau parlement à 100 représentantes (sur un total de 542 sièges). Mais on n'est pas près d'atteindre 50% des sièges (le pourcentage de femmes dans la base de données des votes électoraux)

alors que le pouvoir politique dominé par les hommes dirige les partis politiques et religieux, la culture, l'éducation et les institutions publiques de l'État.

Au lieu de cela, les partis basés sur la religion sont devenus plus forts en Égypte depuis la chute des Frères musulmans, malgré le fait que la nouvelle constitution égyptienne, créée à la suite de deux révolutions, a empêché l'établissement de partis basés sur la religion. De tels partis sont intellectuellement arriérés. Ils cachent une hostilité envers les femmes. Et ils les forcent à porter un voile qui laisse voir que leurs yeux.

De l'espoir en l'avenir

Malgré les attaques contre les jeunes révolutionnaires par des forces internes et externes, il y a toujours un espoir pour l'avenir qui n'a perdu ni de son intensité ni de son souffle. Cet espoir se reflète dans les mouvements de jeunes du monde entier. La révolution continue, malgré la dispersion. Et elle cherche à atteindre, inlassablement, ses quatre objectifs : la liberté, l'indépendance, la justice et la dignité.

Bien que j'aie plus de 80 ans, je continue à aller chercher mon journal pour le prendre entre mes mains. Je me souviens encore de mon enfance comme si c'était hier. Je revois ma mère revenir à la vie et rire comme si la mort n'existait pas. J'entends ma mère rire comme je l'entendais le faire lorsque j'étais enfant. Elle avait un rire unique qui était différent de tout autre rire au monde. Ce rire envahissait tout mon corps, me procurait une impression de chaleur, comme un rayon de soleil en hiver. Il est pareil au rire de ma fille, au mien, et au rire de toutes les filles qui m'entourent ; à celui des jeunes qui ont pris part à notre révolution. Pas un jour ne se passe sans que l'une d'elles ne me dise : « Ton livre a changé ma vie ».

C'est la récompense de ma vie : une récompense qui arrive à effacer les douleurs et la souffrance que j'ai connues au fil des différentes étapes de mon existence. 



LES VOIX DE L'ESPOIR, QUI TRACENT L'AVENIR

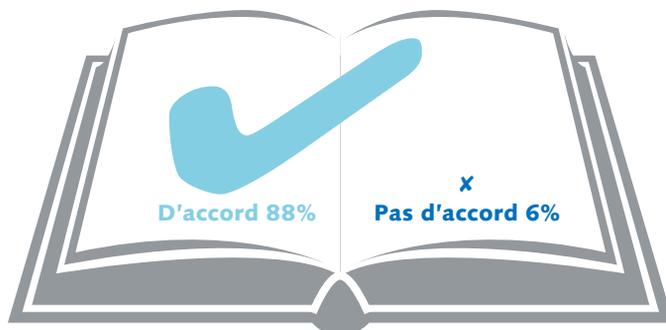
par Sharon Goulds et Sarah Hendriks

Au fil de ces pages nous avons entendu les témoignages de nombre d'individus différents, âgés et jeunes, écrivains et militants, politiciens et économistes. Nous avons pu entendre des voix venues du Nigéria et d'Afghanistan, de Sierra Leone et de Colombie, d'Égypte, des États-Unis et du Pakistan. Mariane Pearl et Sally Armstrong ont raconté les histoires émouvantes et passionnantes de nombreuses filles et jeunes femmes à qui elles ont parlé issues de différentes cultures et de divers pays, avec des opinions et des expériences diverses. Dans notre dernière histoire, Joanne Harris nous emmène à l'intérieur de la vie d'une jeune fille, Ngok – qui veut dire crocodile – qui travaille sur le fleuve Congo. Dans tous les récits qui nous ont été rapportés et dans les lieux que nous avons explorés il y a, peut-être, une quantité surprenante d'optimisme. Ces voix sont chargées de colère, et souvent de tristesse, mais sont aussi porteuses d'énergie, de passion et d'espoir. « Il y a toujours », comme l'écrit Nawal El Saadawi après 70 ans de militance, « un espoir pour l'avenir qui n'a perdu ni de son intensité ni de son souffle. » La discrimination à l'égard des femmes et des filles est reconnue et illustrée de manière saisissante par tous nos contributeurs, mais personne ne s'y résigne.

Pour ce rapport, Plan International, en collaboration avec Ipsos MORI, a également commissionné des recherches auprès de 4 219 filles sur quatre pays différents : l'Équateur, le Nicaragua, le Pakistan et le Zimbabwe.¹ Nous avons posé des questions spécifiques portant sur quatre domaines que des milliers d'adolescentes de ces pays avaient identifiés

dans une étude précédente, « Entendez nos voix », comme étant les problèmes les plus urgents dans leur vie.² Dans l'étude continue de cette année, « Les filles ont la parole », nous avons demandé à des filles leur point de vue sur la violence sexiste en milieu scolaire et au sein de leur communauté, sur le mariage précoce et la grossesse adolescente. Mais, plus important encore, ces 4 219 filles issues des trois continents ont eu à répondre à la question de ce qui pouvait être fait pour combattre les difficultés qu'elles rencontrent, et à identifier qui devrait être chargé de faire en sorte que quelque chose soit réellement fait. La jeune femme au Pakistan qui a répondu « les filles devraient prendre leurs propres décisions concernant leur vie. Elles devraient avoir une bonne instruction et le gouvernement comme les membres de leur famille devraient s'entendre là-dessus » désigne clairement où l'action pour le changement doit s'amorcer et qui devraient en être les principaux acteurs.

« J'ai plus d'opportunités dans ma vie que ma mère à mon âge »



En nous penchant en détail sur les résultats de la recherche primaire de « Les filles ont la parole », nous pouvons observer un net consensus dans de nombreux domaines. Les participantes des quatre pays nous ont dit sans ambiguïté que les adolescentes sont davantage valorisées dans leur communauté qu'auparavant, et la vaste majorité, 88 pour cent, s'accordent à dire qu'elles ont plus d'opportunités dans la vie que n'en avaient leur mère.

Globalement, ce sentiment d'optimisme est au plus haut chez les filles qui ont passé plus de neuf ans à l'école et il pourrait y avoir un lien entre le fait qu'elles se sentent plus valorisées et l'accent récemment mis sur l'éducation pour les filles. Cette recherche révèle également que la plupart d'entre elles trouvent que leurs parents les encouragent à réussir à l'école autant qu'ils le font pour les garçons. Au Zimbabwe, 86 pour cent des filles étaient d'accord avec cette affirmation, mais ce chiffre descendait à 57 pour cent au Pakistan.

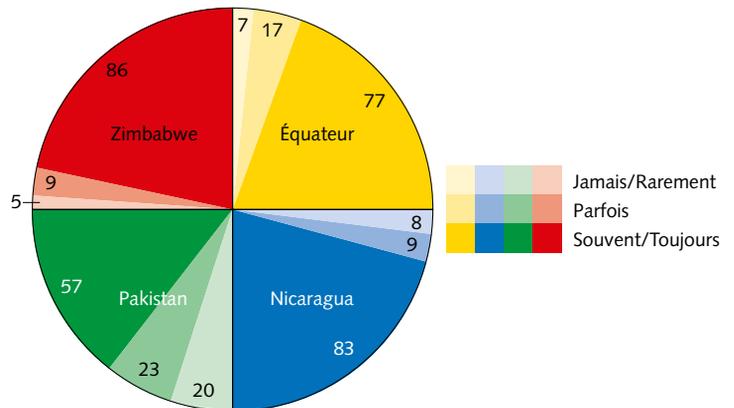
Il y a donc du progrès.

Mais ces succès considérables masquent un échec inacceptable. La vie des filles, en réalité, selon notre recherche, témoigne toujours d'un manque conséquent d'égalité et d'opportunités. De grands nombres d'entre elles, dans ces quatre pays, nous ont dit qu'elles ont peu de contrôle sur les décisions qui déterminent leur destinée, qu'elles ont besoin de davantage d'informations pour éviter grossesses et mariage précoces, et qu'il leur manque la confiance en elles nécessaire pour se défendre quand elles voudraient le faire. Parmi les filles interrogées, seules 37 pour cent trouvaient qu'on leur donnait souvent ou toujours les mêmes chances que les garçons de se débrouiller dans la vie.

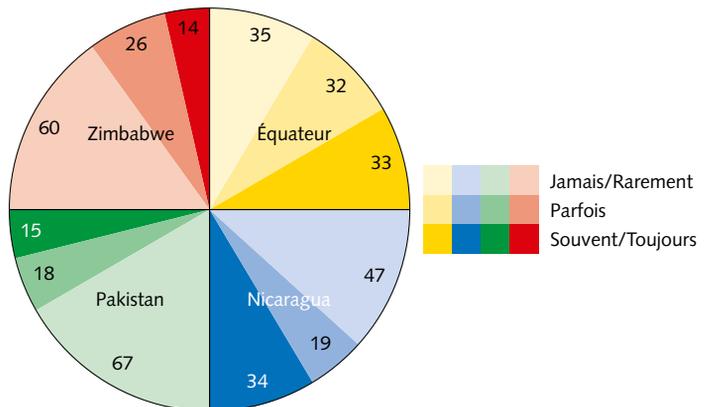
Dans les quatre pays, les adolescentes ont donné une image cohérente de ce qui limite leur vie. La plupart d'entre elles ne trouvent pas qu'elles ont autant d'opportunités que les garçons d'utiliser internet et les médias sociaux. Elles ont aussi plus de corvées domestiques à faire, qui ne sont pas partagées équitablement avec eux : en Équateur, 35 pour cent des filles ont affirmé que le ménage n'est « jamais » ou est « rarement » partagé équitablement, et ce chiffre se montait à 67 pour cent au Pakistan.

Globalement, seulement une fille sur trois dans les quatre pays se reconnaissait l'assurance de s'exprimer en présence de garçons et d'hommes. C'est un fait très

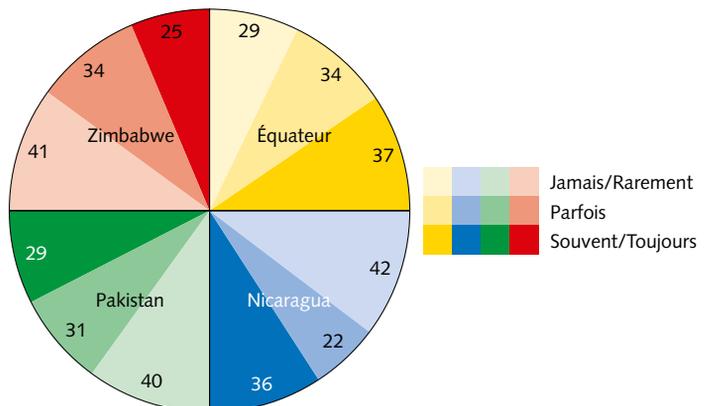
Selon vous, les filles sont-elles aussi souvent encouragées par leurs parents à réussir à l'école que les garçons ?



Selon vous, les filles et les garçons partagent-ils équitablement les tâches ménagères ?



Selon vous, les filles ont-elles souvent la confiance en elles nécessaire pour s'exprimer et être entendues en présence de garçons et d'hommes ?



frappant : être vue et entendue et avoir assez d'assurance pour s'exprimer est le fondement de l'égalité et de l'autonomisation.

Au travers des réactions des filles, la violence, ou la peur de la violence, est un thème très présent. Par exemple, les filles voient pour la plupart le mariage précoce ou forcé comme facteur aggravant du risque de violence : 68 pour cent des 4 219 filles interrogées pour cette étude ont déclaré que les filles qui se marient jeunes sont plus susceptibles de subir des violences au domicile. Leur mobilité et leur liberté sont également très limitées par la peur de la violence ; nombreuses sont celles qui pensent qu'elles ne devraient pas sortir après la tombée de la nuit et que ce qu'elles portent est directement responsable du harcèlement dont elles font l'objet.

Que faire ?

Au fil de cette recherche, il apparaît clairement que les filles comprennent bien ce qui fait frein à leur existence, et les solutions qu'un véritable changement pourra amener. En tant que témoins experts, elles nous ont dit explicitement ce qui doit être fait. Que veulent donc les filles pour contrer les injustices auxquelles elles sont confrontées ? Elles veulent que leurs parents les écoutent davantage, qu'ils les soutiennent plus et, bien qu'elles soient déterminées à s'aider elles-mêmes, elles veulent également que ce problème de violence soit reconnu par leur communauté et par les autorités nationales.

L'étude « Les filles ont la parole » rappelle encore et toujours le pouvoir de l'éducation. Tout au long de cette recherche, les données indiquent que l'obtention d'un minimum de neuf ans d'éducation joue un rôle fondamental pour protéger les filles du mariage précoce, augmenter leur confiance en elles et la conscience qu'elles ont de leurs droits. Les filles qui sont scolarisées plus longtemps se sentent plus valorisées dans leur communauté, négocient plus d'équité dans leurs relations et sont moins susceptibles de se culpabiliser si elles sont victimes de violence en milieu scolaire, dans la rue ou à la maison.

Au Pakistan il y a une relation positive entre l'accomplissement de la scolarité et le sentiment accru d'agentivité (capacité à agir) chez les filles qui sont ainsi plus à même de prendre des décisions concernant leur propre vie. Parmi celles qui ont accompli au moins neuf ans d'études, 56 pour cent sont moins susceptibles de subir des pressions de leur famille ou de la société pour qu'elles se marient jeunes. Des résultats au Pakistan suggèrent également que plus une fille bénéficie d'années de scolarité, plus elle a des chances d'être d'accord avec des déclarations liées à l'égalité et l'autonomisation, de reconnaître les conséquences négatives du mariage et de la grossesse précoces et

de trouver que la maltraitance et la violence à l'égard des femmes (sous diverses formes) sont inacceptables. Les filles d'autres pays sont aussi bien conscientes de la valeur de l'éducation.

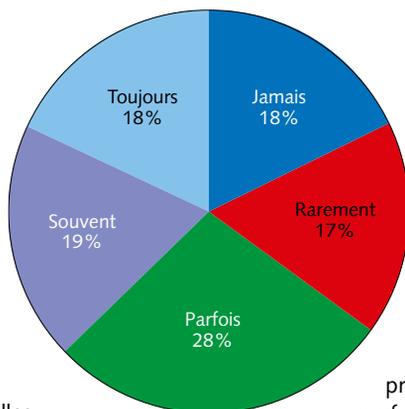
Comme une jeune femme du Zimbabwe nous l'a déclaré, elles veulent que la société dans laquelle elles vivent reconnaisse aussi cela :

« Les communautés devraient valoriser l'éducation des filles et leur proposer des opportunités professionnelles égales à celles des garçons. On devrait apprendre

aux filles à s'exprimer et à se faire entendre au sein de la communauté. »

En ce qui concerne la grossesse précoce, le mariage précoce et la violence sexiste, c'est le besoin d'informations, de communication en milieu scolaire, à la maison et dans les médias, qui avait la priorité sur toute forme de législation ou de changement de politique. Les programmes d'éducation, les espaces sécurisés, les campagnes de sensibilisation, la fin des tabous, le développement de la confiance en soi, « appeler la police et briser le silence » et, comme l'a dit une jeune femme au Pakistan, « l'éducation sur l'estime de soi » étaient réclamées, encore et encore. Ce sont ces voix qui doivent être entendues par les décideurs et les législateurs si l'autonomisation des femmes et des filles doit être la clé du succès futur des objectifs de développement durable.

Donne-t-on aux filles de votre âge autant d'opportunités qu'aux garçons de se débrouiller dans la vie ?



Assumer la responsabilité du changement

Tout au long de cette recherche, il est frappant de constater que les filles considèrent que la clé de l'amélioration de leur vie relève globalement de leur propre responsabilité et de celle de leur famille plutôt que de celle du gouvernement, de leur communauté ou de leurs chefs religieux. La seule exception à cette conception est la façon dont le rôle de la police leur apparaît crucial pour ce qui est de les protéger de la violence. Sinon, c'est l'éducation des filles, leur propre autonomisation, qui est perçue comme étant porteur de progrès et déclencheur de changement. Ce point de vue est encourageant à de nombreux égards, mais il reflète cependant un manque de compréhension des obstacles structurels et institutionnels qui font barrage aux progrès de l'égalité des sexes depuis des générations. C'est la société, pas seulement les filles, qui doit changer.

À l'exception du Nicaragua, ce sont les familles et les filles elles-mêmes, et non l'État, qui sont considérées comme responsables de l'amélioration de la vie des filles en premier chef. En Équateur et au Zimbabwe, les mères et les femmes en charge des enfants sont en tête de liste ; au Pakistan ce sont les filles elles-mêmes, et au Nicaragua ce sont la police et les services de sécurité suivis des filles elles-mêmes. La mise en cause de la responsabilité des

coupables pour mettre un terme à la violence est moindre, bien que les filles au Zimbabwe soient en faveur de peines plus dures pour les garçons et les hommes qui abusent des filles. Il n'y a qu'en Équateur qu'est accordée une réelle importance au rôle des hommes, en l'occurrence des pères et des hommes responsables des enfants.

Ces réponses témoignent d'une foi limitée dans l'État de droit ou le travail des autorités étatiques et font porter à outrance la responsabilité de changer le monde autour d'elles sur les filles et les jeunes femmes. Elles montrent également, quoiqu'à un degré moindre au Nicaragua, la façon dont les filles se tournent vers la sphère personnelle, plutôt que politique, quand il s'agit d'amener le changement. Cela nous indique clairement que l'importance de ce qui se passe à l'intérieur des familles – les attitudes qu'elles inculquent, et la valeur qu'elles donnent aux filles – ne doit pas être sous-estimée.

En Équateur, une jeune femme encourageait les filles à « se rapprocher de [leur] mère » pour qu'elle puisse [les] guider » ; au Pakistan le sentiment général est que « nos anciens prennent toutes les décisions » ; et au Nicaragua presque la moitié des filles trouvent qu'une attitude bienveillante de la famille envers les jeunes filles qui tombent enceintes est très importante. Le primat de la famille dans la perpétuation des inégalités

À qui devrait revenir la responsabilité d'améliorer la situation pour les filles dans la zone dans laquelle vous vivez ?



Suggestions	Équateur	Nicaragua	Pakistan	Zimbabwe
Les mères et femmes responsables des soins familiaux	63%	35%	54%	54%
Les filles elles-mêmes	33%	47%	61%	49%
La police et les services de sécurité	46%	51%	38%	42%
Les pères et hommes responsables des soins familiaux	56%	27%	46%	7%
Le gouvernement/Ministre de la famille (Nicaragua)	19%	39%	19%	24%
Les organisations communautaires pour les femmes ou les filles	15%	14%	19%	43%
Les chefs religieux/chefs communautaires	14%	26%	14%	22%
L'école/les enseignants	17%	17%	18%	22%
Les membres de la famille élargie, comme les oncles ou tantes	5%	25%	11%	32%
Les garçons	5%	17%	12%	2%

Les plus mentionnés Les moins mentionnés

homme-femme est souvent ignoré et ce qui se passe à l'intérieur des foyers et des cœurs est assurément difficile à connaître et, de fait, à changer. Les filles à qui nous avons parlé reflètent ce dilemme ; elles se tournent vers leur propre autonomisation, mais elles ont besoin du soutien et de la considération de leur famille pour pouvoir s'exprimer, être entendues et devenir des citoyennes à part entière égales en droits et en responsabilités.

Entendre leurs voix

Globalement, l'image qui ressort de la vie des filles et des solutions qu'elles entrevoient aux défis qu'elles rencontrent est d'une très grande complexité. Quand on écoute avec attention ce que filles et jeunes femmes disent, elles nous exposent très clairement que la discrimination commence à la maison et qu'une des choses qui leur sont nécessaires pour pouvoir avoir accès à l'égalité et exercer leurs droits, est une famille aidante et aidée. Ce ne sont pas simplement les filles qui ont besoin d'une éducation, mais les familles, les communautés et les hommes qui les dirigent : « Je leur [les hommes] apprendrais que tout comme on respecte ses propres filles et femmes on devrait respecter les autres filles et femmes », comme l'a fait remarquer une jeune femme au Pakistan.

Beaucoup de nos témoignages montrent les écarts présents sur le terrain et l'importance de comprendre de quoi on parle et à qui on s'adresse. Toutes les filles ont des droits, mais le chemin à prendre pour les exercer diffère selon sa classe sociale, son âge, sa position géographique, sa vie de famille, ses handicaps et son orientation sexuelle. D'après notre propre recherche il est évident qu'il y a des différences d'un pays à l'autre et, à l'intérieur de ces pays, d'une région à l'autre. Les filles des zones rurales ne sont pas confrontées aux mêmes difficultés que celles des zones urbaines. Le contexte de la discrimination est aussi important que le fait même de la discrimination si l'on veut que les choses changent. Il est impératif que les voix des adolescentes informent la mise en œuvre des objectifs du développement durable et que ceux-ci portent une attention particulière sur les plus marginalisées, en reconnaissant les multiples formes de discrimination que subissent de nombreuses filles.

En plus de l'accent clairement mis sur la famille, ces voix parlent aussi de la responsabilité de la police et des services de sécurité pour assurer la tranquillité des filles. Elles parlent de faire campagne et d'organisation collective et du rôle des groupes de femmes dans la défense et la protection des filles. En définitive, elles invoquent notre responsabilité à tous, des législateurs et autorités d'État aux membres de la famille et de la communauté, pour amener un changement véritable.

Les filles vont s'exprimer, comme notre recherche nous le montre, mais sommes-nous à l'écoute ? Et y a-t-il la volonté, et les financements nécessaires pour mettre en pratique certaines des recommandations qu'elles formulent ?

Parce que je suis une fille

Dans le rapport « Parce que je suis une fille » de l'an dernier, nous avons examiné le besoin de changement structurel et la force de la discrimination profondément ancrée à l'égard des filles et des femmes dans le monde entier. La législation seule ne suffira pas pour faire changer les choses, bien qu'elle soit nécessaire. Les modifications de politiques, les actions de plaidoyer et même les dispositions supplémentaires ne suffiront pas, bien qu'elles soient nécessaires. Fondamentalement, le changement n'arrivera que lorsqu'il y aura une nette amélioration de la valeur de la vie des filles, lorsque chacun dans la société les respectera et croira en leur potentiel. Cela signifie bien des changements dans les législations, les politiques et les ressources institutionnelles, en effet. Mais cela signifie aussi que les attitudes établies qui empêchent les filles de se lever et d'avancer doivent être renversées. Cette année, les voix rassemblées dans ce rapport invoquent l'espoir, les opportunités renouvelées et la transformation potentielle de la vie des filles. Mariane Pearl parle au nom de bien des gens quand elle dit « J'ai maintenant lu, vu et entendu des centaines d'histoires et, toujours, je retrouve cette volonté de rechercher le changement pour le bien collectif, souvent à un coup personnel élevé... Les changements en cours sont sans précédent, les femmes réclament de plus en plus le droit à diriger leur propre vie, à être responsables de leur corps et auteures de leur propre histoire. »

Les voix des filles raisonnant dans nos têtes, il est temps maintenant de comprendre qu'elles veulent elles-mêmes apprendre, diriger et décider de la façon dont elles souhaitent mener leur vie. Si le mouvement international pour les droits des filles devient véritablement local, mené par les filles et les jeunes femmes issues de nombre de lieux et d'espaces différents, qu'il s'attaque de manière exhaustive aux causes sous-jacentes de l'injustice sexospécifique, il y a de l'espoir pour un avenir renouvelé pour les hommes, les femmes, les filles et les garçons. Il n'y a pas de remède miracle ni de solution universelle, mais il y a eu des progrès et dans les années à venir nous allons pouvoir et devoir écouter les filles s'exprimer. Nous devons comprendre et accompagner cette génération de filles et de jeunes femmes tandis qu'elles prennent leur place de membres égaux d'une société transformée.

Chez Plan International dans les années qui viennent nous nous engageons à travailler avec des filles, et avec des femmes, des garçons et des hommes, pour les droits des filles ; à faire campagne avec elles, à concevoir des programmes qui ont entendu leurs besoins et leurs opinions et à prioriser l'éducation qui, sans conteste, signifie tant pour elles. « Parce que je suis une fille » est maintenant synonyme de changement, et non plus une raison d'être moins instruite, moins nourrie et moins considérée. En 2007 une népalaise de 15 ans nous a dit que malgré ses efforts, ses parents « n'en avaient que pour [son] frère ». Dans les prochaines années, nous devons nous assurer que sa fille, et les filles du monde entier, ne diront jamais ces mots-là. 

Trouver des réponses : Les filles ont la parole

Tout au long de notre recherche, nous avons demandé aux filles non seulement ce qui les préoccupe et ce qui limite leur vie mais aussi ce qui, selon elles, devrait être fait, et comment leur vie et leurs opportunités peuvent être développées et améliorées. Elles ont trouvé beaucoup à dire et beaucoup de leurs idées sont exposées ci-dessous. Le rapport de recherche détaillé peut être consulté en ligne sur plan-international.org/girls

Les jeunes mères

Dans « les filles ont la parole », le fait d'avoir des enfants trop jeune ressort comme étant une inquiétude importante pour les filles. Les adolescentes savent que cela perturbe leur éducation, affecte leur santé et limite leurs choix de vie. Comme l'a exprimé une fillette au Nicaragua, on devrait encourager les filles à **« terminer leurs études et se méfier de la grossesse, pour ne pas avoir à laisser tomber ses rêves. »**

La difficulté à continuer ses études lorsqu'on est enceinte, et à retourner à l'école après avoir eu un bébé, a été identifiée par les filles de certains pays comme un défi majeur. Par exemple, les jeunes mères au Pakistan étaient moins susceptibles de retourner étudier après avoir eu un enfant. Et seulement 18 pour cent des filles au Zimbabwe pensaient qu'elles continueraient leurs études tout en étant enceintes.

Le désir d'informations sur la grossesse et la santé sexuelle et reproductive est un thème dominant. L'image globale qui se dégage est que les filles réclament un discours plus ouvert sur le sujet de la sexualité et des façons plus créatives de parler de sexualité, de contraception et de grossesse. Quand on leur demande plus spécifiquement « que faire ? », les filles demandent « un programme d'éducation sexuelle », des conférences sur des « sujets sexuels », un accès à la contraception et des connaissances associées : **« Je distribuerais des préservatifs pour qu'on n'ait pas honte de les demander. »**

Nicaragua.



PLAN INTERNATIONAL/MIGUEL ALVAREZ

Ce que veulent les filles : la grossesse précoce en question

				
Suggestions*	Équateur	Nicaragua	Pakistan	Zimbabwe
Des attitudes bienveillantes envers les filles qui tombent enceintes de la part des familles et des communautés	62%	46%	45%	57%
Des opportunités éducatives alternatives pour terminer ses études secondaires	48%	44%	40%	64%
Un meilleur accès à des services de soins médicaux abordables pour les jeunes mères	51%	46%	50%	38%
Que les filles qui ont des bébés ou de jeunes enfants puissent retourner à l'école	46%	44%	34%	54%
Que les garçons/pères aident à s'occuper des enfants et du ménage	33%	54%	49%	16%
Des services de garde d'enfants à l'école, comme par exemple une garderie	27%	45%	24%	21%
Avoir accès à des allocations familiales du gouvernement	20%	20%	24%	44%

Les plus mentionnés

Les moins mentionnés

*Les filles interrogées ont choisi trois suggestions sur sept

En Équateur et au Nicaragua les filles veulent plus de cours sur la contraception et la sexualité, avec des campagnes en milieu scolaire et dans les médias : **« d'abord je mènerais des campagnes de prévention sur la grossesse et les maladies sexuellement transmissibles, parce qu'elles ne savent pas ce qui peut arriver si elles ont une relation sexuelle. »** Au Pakistan, les filles demandent plus d'informations sur les risques et les problèmes associés à la grossesse adolescente ainsi que des renseignements sur comment éviter une grossesse. L'éducation et l'information sont également des thèmes forts au Zimbabwe ; presque la moitié, 47 pour cent, des filles insistent sur le besoin d'éducation sur la santé sexuelle et la contraception, dont presque deux-tiers affirmaient également que cette éducation devrait principalement apprendre aux filles qu'il faut s'abstenir de relations sexuelles à un jeune âge. Le Zimbabwe est le seul pays où l'abstinence est considérée par les filles comme une solution contre la grossesse précoce. C'est aussi le pays où le niveau d'égalité dans les relations apparaît particulièrement bas.

Dans de nombreux pays l'accent est mis également sur l'action collective, le travail avec des groupes de femmes et le fait de briser les tabous, comme l'exprime cette jeune équatorienne : **« J'organiserai des meetings avec toutes les femmes de mon âge pour faire des manifestations et des défilés pour les droits de la femme, pour dire qu'on a besoin d'informations et de parler de sujets considérés comme tabous par la**

société, de parler ouvertement. »

Les filles des quatre pays considéraient la grossesse comme étant dangereuse pour leur santé et elles étaient nombreuses à évoquer également les responsabilités maternelles : **« Je leur ferais assister à des conférences ; je leur donnerais plus d'information sur les risques. C'est une grosse responsabilité d'avoir des bébés très jeune. »**

Pour les filles qui tombent enceintes, ce sont le soutien familial émotionnel et pratique, la possibilité de terminer ses études secondaires, et l'accès aux soins médicaux qui figurent en premier dans la liste de ce qu'elles veulent. Le fait d'avoir des opportunités éducatives alternatives, qui permettent aux filles de terminer leurs études secondaires, est perçu comme étant plus décisif que de recevoir des allocations familiales du gouvernement. Au Pakistan les filles ont insisté sur l'importance de services de santé abordables, et au Zimbabwe elles ont souligné la nécessité de politiques qui permettent aux jeunes mères de retourner à l'école.

Ce qui est intéressant, c'est qu'une aide de la part de garçons ou de pères n'est considérée comme une priorité dans aucun de ces pays. Cependant, certaines de leurs recommandations montrent une reconnaissance plus répandue du rôle des garçons et des hommes : une des jeunes filles en Équateur a suggéré de **« sensibiliser les garçons car parfois c'est plus leur faute que les filles ».**

Ce que veulent les filles : le mariage précoce en question

				
Suggestions	Équateur	Nicaragua	Pakistan	Zimbabwe
Pour les filles, avoir plus d'assurance pour parler des problèmes avec leur famille ou leur communauté	61%	43%	34%	42%
Pour les filles, avoir accès à une éducation secondaire de meilleure qualité	41%	47%	45%	42%
Pour les filles, pouvoir décider personnellement quand se marier et avec qui	30%	59%	26%	47%
Pour les familles et les communautés, avoir plus de considération pour l'éducation des filles	38%	41%	42%	35%
Pour les filles, avoir accès à des opportunités professionnelles rémunérées et dignes	39%	29%	26%	30%
Des campagnes médiatiques qui s'opposent au mariage précoce	24%	25%	33%	24%
De meilleures lois nationales pour empêcher le mariage d'enfant	32%	20%	30%	19%
Discuter de la question du mariage précoce avec des hommes et des garçons	19%	13%	32%	36%
Que les chefs communautaires condamnent publiquement le mariage précoce	6%	21%	17%	21%

Les plus mentionnés

Les moins mentionnés

Le mariage d'enfant

Les filles insistent toutes sur le problème du mariage d'enfant, du mariage précoce et du mariage forcé qui font partie des préoccupations principales dans leur vie. En analysant les solutions qu'elles ont proposées dans les quatre pays, on remarque une certaine cohérence dans l'insistance sur le développement de la confiance en elle, du choix et de l'autonomisation. Les filles ont toutes dit qu'elles avaient besoin de contrôler cette décision importante dans leur vie. Et qu'il leur fallait de l'assurance pour s'exprimer et se faire entendre sur ce sujet. Presque la moitié d'entre elles au Zimbabwe (47 pour cent) trouvent que la meilleure solution est que les filles puissent décider elles-mêmes de quand et de qui elles épouseront.

La vaste majorité des filles a également fait valoir le pouvoir de l'éducation comme un facteur important pour prévenir le mariage d'enfant, précoce ou forcé. Presque la moitié d'entre elles au Pakistan et au Nicaragua, et 40 pour cent en Équateur et au Zimbabwe, disent que l'éducation est un facteur clé dans la prévention du mariage d'enfant. Plus spécifiquement, c'est l'accès à des études secondaires de qualité qui est le plus crucial pour les adolescentes et ce sont celles qui sont actuellement scolarisées qui considèrent que la valeur de l'éducation est une solution clé au mariage précoce, plutôt que celles

qui ne le sont pas : « *Comme l'éducation est très importante, je dirais [aux autres filles] de finir leurs études pour pouvoir faire ce qu'elles veulent dans la vie, et puis ne plus avoir besoin de l'aide de quiconque* », a commenté une jeune fille au Pakistan.

Alors que les filles centrent leurs solutions à la fois sur leur propre autonomisation et leur éducation, elles voient aussi que les changements plus radicaux dans la société doivent être menés par ceux qui sont au pouvoir. En particulier, les filles sont très nombreuses à affirmer que les familles et les communautés doivent revoir la valeur qu'ils donnent à l'éducation des filles. En Équateur, elles soulignent l'importance du rôle que les parents jouent dans la prévention du mariage précoce, et l'importance d'impliquer les parents et les filles ensemble dans des discussions sur le mariage. Au Pakistan, elles insistent tout particulièrement sur la valeur donnée à l'éducation des filles par les familles et les communautés. Vingt-neuf pour cent des jeunes pakistanaises appellent à une formation qui apprendrait aux parents à ne pas forcer leur fille à se marier jeune : « *Je pense qu'on devrait expliquer à tous les parents, parce que s'ils sont sensés ils prendront la bonne décision et on pourra régler le problème, sinon ce ne sera pas possible.* »

Les filles veulent qu'il y ait des programmes éducatifs et des campagnes dans leur communauté

Ce que veulent les filles : combattre la violence et la maltraitance dans la communauté

Suggestions	 Équateur	 Nicaragua	 Pakistan	 Zimbabwe
Pour les filles, avoir quelqu'un de confiance à qui elles peuvent parler si elles subissent des abus ou de la violence	37%	52%	51%	49%
Pour les filles, se sentir capable de dénoncer de la violence ou des abus aux chefs communautaires, aux autorités locales ou à la police sans avoir peur	37%	37%	41%	44%
Pour les filles, avoir un meilleur accès aux informations et une formation pour se protéger de la violence	41%	43%	46%	35%
Que les gouvernements et la police agissent pour régler les problèmes d'alcool ou de drogue localement	38%	48%	35%	36%
Travailler avec les garçons et les hommes pour les éduquer sur les effets néfastes des abus et de la violence envers les filles	33%	33%	30%	27%
Des peines plus lourdes pour les garçons et les hommes qui maltraitent ou sont violents envers les filles, comme des peines de prison plus longues	38%	38%	33%	48%
Que les familles et communautés aient autant de considération pour les filles que pour les garçons	30%	28%	39%	20%
Des endroits sûrs et des groupes dans lesquels les filles et les femmes peuvent partager des informations et leurs expériences en relation avec la violence et les abus	38%	20%	13%	36%

Les plus mentionnés
 Les moins mentionnés

qui expliquent les risques et conséquences associés au mariage d'enfant. Selon une recommandation d'une nicaraguayenne : « *J'organiserais des campagnes médiatiques pour lutter contre le mariage à un jeune âge étant données ses conséquences* ».

La violence à l'égard des filles à la maison et dans la communauté

Les filles ont une position sans équivoque sur la non acceptation de violence de la part du mari ou du partenaire et connaissent bien leurs droits dans ce domaine. La grande majorité des filles (entre 80 et 100 pour cent) tous pays confondus ne sont pas d'accord avec l'affirmation selon laquelle il peut être acceptable qu'un garçon les frappe ou use de violence envers elles. Les filles rejettent toutes l'usage de violence au sein du foyer : les femmes ne doivent pas l'accepter. Cela s'est manifesté particulièrement dans les deux pays latino américains. Cependant, lorsqu'on leur demandait si ce serait mieux que les filles ne disent à personne si elles ont été violées, les chiffres sont descendus dans la plupart des pays. Au Pakistan, 67 pour cent ont choisi le silence.

Pour ce qui est des transports en commun, il y a des statistiques choquantes. Un grand nombre de sondées dans chaque pays pense que les filles ne devraient pas prendre les transports publics sans

qu'un membre masculin de la famille ou un ami les accompagne. En Équateur, environ un quart des filles acceptent cette idée, alors que les chiffres doublent au Pakistan, la moitié d'entre elles ne pensant pas avoir le droit de prendre un bus, un train ou un tram sans escorte masculine. Quand on leur demande si elles sont d'accord avec la suggestion que les filles ne devraient pas être vues en public après la tombée de la nuit, la majorité d'entre elles sont soit « d'accord » soit ne sont « pas sûres ». Au Zimbabwe, 90 pour cent des filles soit conviennent soit ne sont pas sûres que les filles puissent être vues en public à la nuit tombée.

Lorsqu'on leur a demandé ce qui devrait être fait contre la violence et les abus auxquels elles sont confrontées dans leur communauté, la réponse la plus courante dans presque tous les pays était le besoin de quelqu'un de fiable à qui les filles puissent parler lorsqu'elles sont victimes d'abus ou de violence. Cela est en lien avec une autre réponse commune : pouvoir dénoncer la violence à la police, aux chefs communautaires et aux autorités locales. Une fille au Nicaragua nous a dit : « *Je réunirais toutes les filles pour discuter de ce sujet et leur dirais qu'elles ne doivent pas garder le silence si elles sont victimes d'abus.* »

Là encore, travailler avec des hommes et des garçons pour mettre fin à la violence n'est pas une

grande priorité, tout comme l'amélioration de la considération des filles au sein de leur famille et de leur communauté. Le plus important pour les filles à qui nous avons parlé est leur propre capacité à agir et leur propre pouvoir ; donner aux filles des « cours d'arts martiaux pour qu'elles puissent se protéger et que personne ne leur fasse du mal » ou « mettre en place des espaces sécurisés et des groupes où les filles et les femmes puissent partager des informations et des expériences » sont deux suggestions phares.

Presque la moitié des filles plaident pour un meilleur accès aux informations et à la formation pour se protéger de la violence. Au Zimbabwe seulement les peines plus lourdes pour les coupables d'abus étaient l'une des recommandations les plus importantes. Bien que les filles dans les quatre pays mentionnent bien la législation et le rôle de la police dans leur protection et le maintien de la sécurité dans les communautés, c'est l'autonomisation des filles pour qu'elles se défendent, et qu'elles s'expriment, et la mise à disposition d'espaces sûrs pour qu'elles puissent se parler qui sont considérés comme les plus importants pour mettre fin à la violence.

La violence sexiste à l'école

La violence sexiste à l'école (en anglais *school-related gender-based violence* ou SRGBV) est un problème important pour les quatre pays. Pour la plupart, les

filles s'accordent à dire que la violence à l'intérieur et à l'extérieur des écoles est une violation de leurs droits. Malgré cela, presque 20 pour cent des filles au Pakistan soit « ne savent pas » soit « sont d'accord » que dans certains circonstances il peut être acceptable qu'un professeur demande des faveurs sexuelles d'une élève en échange de bonnes notes. En moyenne, environ un quart des filles de ces pays sont soit « d'accord » soit ne sont « pas sûres » de savoir si une fille est en faute si un étudiant ou un professeur les harcèle sexuellement. Ce qui est important, c'est qu'un grand nombre de filles ne croient pas qu'il y ait quiconque à qui elles pourraient rapporter les abus sans se mettre elles-mêmes en danger.

Dans les quatre pays les filles font remarquer que le gouvernement a une responsabilité dans la prise en compte de la question de la violence à l'égard des filles dans les écoles et qu'un plan d'action national devrait être mis en place pour le combattre. Presque la moitié des filles identifient le besoin d'une procédure de plainte claire et facile à suivre, le même nombre d'entre elles environ appelant à des réactions plus marquées de la police ou des services de sécurité au cas de violence rapportés. Cela montre que, confrontées à la violence au sein de l'école, les filles ne se sentent pas soutenues.

Plus que toute autre option, cependant, les filles mettent la priorité sur le fait que les écoles devraient

Ce que veulent les filles : être en sécurité à l'école

				
Suggestions	Équateur	Nicaragua	Pakistan	Zimbabwe
Que les écoles aient des règles claires et strictes disant que le harcèlement, la violence et la maltraitance ne sont pas admis à l'école	47%	45%	41%	56%
Que les écoles aient un protocole de plainte clair et facile à utiliser, pour que les filles puissent dénoncer des situations de violence en toute sécurité et confidentialité	45%	50%	33%	51%
Que le gouvernement ait un plan d'action national pour mettre fin à la violence et aux abus en milieu scolaire	44%	41%	34%	44%
Des améliorations pour sécuriser l'école, comme des barrières de protection et un portail de sécurité	30%	47%	59%	24%
Que la police ou les services de sécurité agissent lorsque des cas de violences ou d'abus leur sont rapportés	39%	38%	33%	45%
Avoir des toilettes ou des latrines séparés réservés aux filles qui soient sûres et propres	30%	43%	44%	20%
Que les écoles aient des règles pour les professeurs, qui n'autorisent pas les relations avec les élèves et l'échange de rapports sexuels contre des bonnes notes	39%	14%	14%	48%
Que les écoles recrutent plus de professeurs femmes	15%	21%	22%	9%

Les plus mentionnés

Les moins mentionnés



Zimbabwe.

avoir des règles claires et rigoureuses qui bannissent le harcèlement, la violence et les maltraitances. Ce sont les filles elles-mêmes qui dénoncent la façon dont les violences sexistes à l'école se sont institutionnalisées et doivent être éradiquées par le biais d'une action globale à tous les niveaux. Pour ce faire, il faut des plans d'action nationaux plus solides au niveau gouvernemental, solution identifiée par 40 pour cent d'entre elles.

Il est intéressant de remarquer que le concept d'améliorations structurelles dans l'établissement scolaire pour améliorer la sécurité des élèves n'est pas soutenu de façon très homogène par les filles. Alors qu'environ 20 pour cent d'entre elles au Zimbabwe trouvaient qu'il était nécessaire d'avoir des toilettes plus sûres et des portes d'entrée plus solides, presque 60 pour cent des filles au Pakistan trouvaient qu'il n'y avait pas suffisamment de sécurité dans leur école.

Les solutions que les filles identifient pour éradiquer ces violences ne sont pas simplistes ; elles montrent une stratégie globale appliquée à une variété de priorités. Elles donnent aux établissements-mêmes une grande part de la responsabilité de la sécurité des filles bien que, et c'est peut-être surprenant, le fait d'augmenter le nombre de femmes dans le corps enseignant apparaisse peu prioritaire dans les quatre pays.

Pour pouvoir trouver les solutions durables à la question de la justice pour les femmes, il est essentiel d'écouter, et d'agir à partir des opinions exprimées, pour changer les choses. Cela est valable non seulement pour les écoles et les gouvernements chargés d'éradiquer la violence envers les filles à l'école, mais dans tous les secteurs de la société et pour toutes les questions que les filles ont identifiées comme discriminatoires et les privant de leur autonomie.



Les filles ont la parole : trouver des réponses

AUTONOMISER LES FILLES...

PAKISTAN

« Je ferais un système dans lequel les filles peuvent **faire entendre leur voix**. Elles doivent pouvoir résoudre leurs problèmes. »

« Je mettrais en place une **organisation pour les femmes**, pour les former pour que les filles puissent se protéger des garçons. »

« Leur apprendrais **les arts martiaux** : c'est utile pour les filles, pour se protéger. »

ZIMBABWE

« Je faciliterais les **ateliers** qui instruisent les filles sur les questions de sexe. **Les contraceptifs devraient être disponibles** à l'école. Il faudrait qu'on puisse s'entretenir avec des conseillers à l'esprit ouvert. »

« Je donnerais **plus d'autonomie** aux jeunes filles pour que dans leur attitude elles arrivent à s'empêcher de faire comme les autres. »



NICARAGUA

« **Donner aux filles assez d'informations** sur le développement sexuel, et comment ne pas y être obligée, pour qu'elles puissent prendre leurs propres décisions. »

« Je leur conseillerais de **parler avec leurs parents**, pour leur dire qu'elles se sentent seules, je leur dirais de leur parler. »

Je les encouragerais et améliorerais **la communication en famille** pour pouvoir parler de sujets autour de la sexualité. »

ECUADOR

« Je leur dirais d'**être amie avec leur mère** pour qu'elle les guide et leur donne des conseils, comme ça quand les filles ont besoin de prendre une décision elles peuvent prendre conseil auprès de leur parents et ne pas le regretter plus tard. »

« Je dirais aux parents d'**encourager la confiance** pour que leurs filles leur parlent de leurs problèmes. »

« J'aurais une émission de radio ou de télé pour **attirer l'attention des filles**, et où elles pourraient participer et leur famille et leur réalité sociale seraient entendues. »



Le Chant du Fleuve

par Joanne Harris

Joanne Harris a abandonné l'enseignement en 2000 pour devenir écrivaine à plein temps. Elle a 14 romans à son actif, parmi lesquels *Chocolat* dont a été tiré un film nommé aux Oscars, deux recueils de nouvelles et trois livres de cuisine en collaboration avec Fran Warde. Ses livres sont aujourd'hui publiés dans plus de 50 pays et lui ont valu plusieurs prix au niveau britannique et international. Elle joue de la basse dans un groupe formé quand elle avait 16 ans et vit toujours dans le West Yorkshire, à quelques kilomètres de là où elle a grandi, en compagnie de son mari et de sa fille.



JENNIFER ROBERTSON/RYTE
PHOTOGRAPHY

Enfin, il y a toujours le fleuve. C'est ce que dit Maman Jeanne, avec ce regard des vieilles gens quand ils vous parlent de quelque chose que vous êtes bien incapable de comprendre, par exemple, ce qui permet à un avion de se maintenir en l'air ou ce à quoi pensait le Bon Dieu en créant la mouche tsé tsé. C'est sa réponse à tout : aux lamentations, aux questions et aux larmes. Enfin, il y a toujours le fleuve, dit-elle. Oui, le Congo est toujours là.

Je suis bien placée pour le savoir : j'ai passé ma vie à l'observer. J'en connais toutes les humeurs : celles d'un chien féroce qui acceptera quelquefois de jouer le jeu mais vous saisira à la gorge si vous allez trop loin. Je connais les coins pour la pêche et les meilleurs pour les baignades, les rapides et les hauts-fonds, les îlots et les bancs de sable et l'endroit où, il y a bien des années, on a abattu le dernier hippo. À les entendre, on croirait que tout Brazzaville était là ce jour-là – et, si c'est vrai, ce vieil hippo devrait avoir sa place dans la Bible, à côté du miracle du *foufou* et de celui des poissons. Enfin, dit Maman Jeanne, pêcheurs et chasseurs sont tous nés menteurs. C'est peut-être le fleuve qui les a rendus comme ça.

Il est certain qu'il charrie beaucoup d'histoires. Venues du nord, elles descendent le courant et, comme les jacinthes d'eau, prolifèrent et s'épanouissent en chemin.

L'histoire des Trois Sorciers, ou celle de l'Enfant Aigle, ou encore celle du Poisson Démon, si gros que, d'un coup de dents, il est capable de briser la colonne vertébrale d'un hippopotame ou, d'une seule gorgée, d'avalier un crocodile tout entier. Ça, au moins, c'est vrai. Et moi, j'ai une dent de poisson démon pour le prouver. Un garçon, sur l'une des péniches, me l'a troquée contre une cigarette et une demi-barre de chewing gum. Plus longue que mon doigt, je la porte autour de mon cou, attachée à un fil de fer. Maman Jeanne dit que je ne devrais pas faire ça, qu'il y a une puissance maléfique dans une dent de poisson démon et que, de toute façon, il n'est pas convenable pour une fille de dix ans de rôder autour des péniches.

Si elle était *ma* mère, dit Maman Jeanne, elle m'apprendrait à faire la cuisine, la couture et à m'arranger

les cheveux en petites tresses et rangées d'épis pour m'attraper un mari. *Voilà ce qu'il te faut attraper, ma fille, dit-elle, et pas un vieux méchant poisson démon que tu ne pourrais même pas manger si tu pouvais le ramener à la ligne.* Mais je suis bien capable de me débrouiller seule et je ne suis pas forcée de suivre les conseils de Maman Jeanne. D'ailleurs, comme elle le dit elle-même, les gens vont et viennent mais le fleuve, lui, est toujours là.

Nous sommes quatre, ici, à *faire* les rapides : Ouistiti, Poisson-Chat, Hollywood Boy et moi. Bien entendu, ce ne sont pas là nos vrais noms. Mais les vrais noms sont des choses secrètes, chargées de puissante magie. Moi, je suis Ngok, le crocodile, parce que je nage tellement bien. Et nager, bien sûr, c'est précisément ce que nous faisons.

À l'extrême limite de notre territoire à nous, il y a un endroit nommé Les Rapides. C'est un grand bâtiment, tout blanc, avec un balcon qui donne sur le fleuve.

Avant la guerre, il y avait toujours beaucoup de monde ici, maintenant, ce n'est jamais plus qu'un quart plein : des hommes d'affaires en costume gris et aux épaules rembourrées, ou de jolies dames aux cheveux teints et aux robes à volants, des soldats, des fonctionnaires, et même, de temps en temps, des *mendeles* – des blancs venus ici pour leurs affaires, je devine – car voilà bien longtemps qu'on a vu de vrais touristes par ici. Ils viennent pour manger, bien sûr – *trois-pièces avec pili-pili* et plantains frits, pâtisseries rôties avec du riz noir et de la sauce de cacahuètes, crocodile avec *foufou* et haricots.

Rien que de penser à toute cette nourriture, cela me donne le vertige. Et il y a des tomates baignées d'huile et du ragoût de poisson, du *saka-saka* et du pain blanc à la croûte toute fraîche, du poulet frit aux épices, du manioc et des pois chiches. Ils viennent pour manger – bien sûr – mais ils viennent aussi pour le fleuve et pour les rapides. D'ici, la vue s'étend à des kilomètres et des kilomètres jusqu'à Kinshasa où l'on aperçoit des feux brûler sur l'autre rive. Le fleuve est là comme une cavale sauvage, piaffant, se roulant de rocher en rocher en éclaboussant d'énormes gerbes d'écume. Pas tout à fait aussi sauvage



qu'à l'Île de l'Hippo et qu'au gigantesque chaos d'eau bouillonnante d'un gris jaunâtre au-delà, mais assez sauvage quand même, et le bruit, alors...

Comme une horde d'éléphants qui traverseraient, dit Maman Jeanne. De gros éléphants bruns avec des pieds comme des troncs de palmiers. Moi, je n'ai jamais vu d'éléphants, bien sûr, mais, au zoo de la ville, il y a un crâne de la taille d'une cabine de camion, blanc comme de la craie et plein de petits trous, et une défense tout ébréchée qui pend lamentablement de la bouche édentée.

Comme un dimanche matin, dit Ouistiti, comme des chœurs dans une cathédrale, comme des danses et des tam-tams.

Comme des hélicoptères, dit Poisson-Chat, quand il ouvre du tout la bouche pour parler. Comme un tir de mortier et le vacarme des planches des blanchisseuses, comme un tir à répétition.

Ou le crépitement d'une radio entre les chaînes, dit Hollywood Boy, cet étrange bruit mat, ce mélange de bruissements rapides et de murmures, de grincements et de gargouillis qui donne le frisson.

Le fleuve a un chant pour chacun de nous, dit Maman Jeanne, et ce n'est jamais le même. C'est pour ça vraiment qu'ils viennent ici ; pas pour la nourriture, pas pour la vue, pas pour la véranda à l'ombre des manguiers mais pour le fleuve et pour le crescendo de ses eaux rugissantes. Je le sais et les autres aussi. Même Poisson-Chat qui a quatorze ans et pense qu'il est plus fin que tout le monde. Car notre boulot à nous est plus qu'un simple boulot.

Qui refuserait de nous accorder le titre de professionnels ? Il y a des gens qui sculptent le bois pour gagner leur pain, d'autres qui s'engagent dans l'armée, d'autres encore qui font le marché, le taxi, le bord de la route. Nous, c'est le fleuve que nous faisons ou, plus précisément, les rapides.

Nous rapides sont une grande voie pour toutes sortes de commerces. Pêcheurs, casseurs de pierre, laveuses, voleurs. Je les connais tous : jeunes garçons avec leurs carrelets, vieillards avec leurs pirogues, ramasseurs de détritiques avec leurs perches et leurs sacs. En descendant plus bas, c'est l'endroit peu profond de la berge où Maman Jeanne apporte sa lessive. C'est un bon coin pour la baignade aussi, pour les femmes et les bébés, mais pas pour nous. Ça, non. Nous, nous nageons bien plus haut, entre Les Rapides et les rochers plats des casseurs de pierre et nous ne permettons à personne d'empiéter sur notre territoire. Nous l'avons bien gagné ce territoire, Ouistiti, Poisson-Chat, Hollywood Boy et moi. Moi surtout, en partie, parce que je suis la plus jeune mais surtout parce que je suis fille. Et comme le dit Maman Jeanne, une fille n'est pas téméraire, une fille ne découvre jamais sa chair et jamais, au grand jamais, une fille ne descend les rapides sans se retrouver au cimetière.

De notre côté du fleuve, les rapides se divisent en

trois chenaux. Le premier – nous l'appelons la Glissade – est proche de la rive, il décrit une double courbure et se précipite à bout de souffle entre les rochers. Le deuxième – l'Hirondelle – est beaucoup plus éloigné et, pour l'atteindre à la nage, vous devez vous diriger vers le milieu du fleuve en faisant un grand arc, contourner le tourbillon d'un entonnoir et éviter une mauvaise chute sur de gros rochers. Vous devez être excellent nageur mais surtout être rapide car personne n'est capable de nager ici à contre-courant. La seule chose sur laquelle vous puissiez compter est que le courant vous entraîne assez loin pour vous permettre d'atteindre la sécurité du chenal. Mais que vous le ratiez, ne serait-ce que d'une longueur de bras et le courant vous précipitera avec un *bang-bang-crac* vers le tourbillon, à la vitesse du chien qui tue un rat. Si vous avez de la chance, il vous recrachera. La descente se termine par une chute rapide et une glissade cahoteuse le long d'un rocher incliné et vous vous en sortirez sans plus de mal que la brûlure de fesses bien égratignées peut-être et la moquerie cuisante des rires venant de la berge. Cela arrive quelquefois, mais jamais à moi. Et parfois – enfin... Mieux vaut ne pas y penser. *Le Bon Dieu fait ses moissons*, dit Maman Jeanne, *et toutes nos larmes n'en feront jamais revenir la moindre semence.*



Le troisième chenal est pratiquement une légende. Il est loin, très loin, des autres – à peut-être trois fois la distance séparant l'Hirondelle de la berge – et ne peut être atteint qu'en passant par l'Hirondelle elle-même. À mi-chemin des rochers plats des casseurs de pierre, le courant est coupé en deux par un énorme rocher rose que nous appelons la Tortue. La carapace de la Tortue est ronde et offre d'un côté une descente douce et sans danger vers le courant principal.

De l'autre côté, il y a des rochers à fleur d'eau – ils vous mordent aux chevilles – mais si vous êtes rapide – et si vous avez de la chance – je suis sûre qu'il est possible de vous arracher à la force du courant de l'Hirondelle et de vous laisser emporter vers la grande épaule ronde du fleuve jusqu'à l'Abîme.

Je ne l'ai jamais fait mais j'en ai minutieusement étudié le parcours en me servant de choses qui flottent et de touffes de jacinthes, et je suis presque sûre que je le pourrais. Pour autant que je le sache, personne ne l'a encore fait. Ouistiti dit qu'il y a des crocodiles mais c'est un froussard, tout simplement. Avec sa jambe torse, il ne nage pas aussi bien que nous et ne s'aventure jamais à faire l'Hirondelle. Mais il a une jante en caoutchouc venue d'un pneu de camion et, dessus, il se sent aussi à l'aise qu'un oiseau dans son nid, alors Poisson-Chat le laisse venir avec nous. Je ne trouve pas ça juste – et si cela m'était arrivé, vous pouvez être sûr qu'il n'aurait pas permis ça – mais Poisson-Chat est le Général et on lui doit obéissance. Je n'aime pas toujours ça – c'est particulièrement dur d'être simple lieutenant quand Ouistiti lui-même est colonel – pourtant Poisson-Chat, en

général, est assez juste pour la plupart des autres choses. D'ailleurs, qui d'autre que lui aurait permis à une fille de faire partie du gang ?

Et c'est ainsi que, tous les jours, de neuf à cinq, nous nous retrouvons sur le balcon des Rapides et que nous commençons notre entraînement. D'abord, des exercices faciles pour nous échauffer, avec Ouititi et sa jante de caoutchouc et, nous autres, dont les têtes hurlantes apparaissent et disparaissent avec le courant. Ensuite, ce sont les trucs délicats – les plongeurs de haut vol, les sauts spectaculaires, le crocodile – que nous faisons les uns après les autres sans nous arrêter. Au milieu de la matinée, c'est la pause. Nous grignotons un casse-croûte aussi, si nous pouvons en obtenir, une boule de pâte peut-être ou une tranche de manioc froid, données par Maman Jeanne. Quelquefois, il y a de petites mangues vertes sur les arbres au-dessus de la véranda et nous jetons des bâtons dans leur direction jusqu'à ce que l'une d'elles tombe. Quand vient midi pourtant, les gens commencent à arriver et nous devons bien nous tenir ou risquer de perdre notre boulot.

Comme je l'ai dit, nous *faisons* le fleuve. Plus correctement, c'est *le public* que nous *faisons*. Et, entre nous, celui qui peut se permettre de dépenser en un repas quelques milliers de francs congolais, on a bien le droit de l'exploiter un peu ! Cela ne s'appelle pas mendier – on ne ferait jamais ça – mais on ne peut pas quand même les empêcher de nous regarder ? Et si, de temps en temps, ils nous lancent quelques sous, un os de poulet ou un morceau de pain, eh bien, où est le mal ? Maman Jeanne n'aime pas ça mais elle fait semblant de ne rien voir. Après tout, c'est une façon comme une autre de gagner son pain et c'est plus rigolo que de casser des cailloux.

Je suis née quelque part en amont du fleuve. C'était avant la guerre – je ne me souviens pas du nom de l'endroit, ni de grand'chose d'ailleurs à propos du coin, sauf qu'il y avait une maison au toit de palmes et des poules qui couraient partout autour et que ma mère me portait sur son dos dans un grand pagne et qu'il y avait une odeur là – pas une odeur de ville mais celle d'une forêt – une odeur de terre humide, d'arbres, de roseaux et de cette vapeur qui s'échappe des marmites à manioc. C'est peut-être pour ça que j'ai fini par me retrouver sur l'île de l'Hippo. Cela me fait une assez bonne distance pour venir en ville tous les jours mais on se sent si bien, la nuit, hors de la ville, quand on s'endort, en écoutant le chant du fleuve avec son concert de grenouilles et ses pépiements d'oiseaux.

Personne d'autre n'y va, à part les pêcheurs. C'est un endroit maléfique, croit-on. Papa Plaisance raconte que l'esprit de ce dernier hippopotame attend l'occasion de se venger. Maman Jeanne dit que c'est à cause de ce qui s'est passé là durant la guerre. Elle ne s'étend pas là-dessus mais je devine que c'était horrible car, d'habitude, Maman Jeanne a la langue si bien pendue qu'elle ferait

honte à une pie. Enfin, il y a longtemps de cela, très longtemps, au moins trois ans, et l'île est maintenant un coin bien tranquille. Mais la plupart des gens s'en tiennent à l'écart pourtant et l'on parle de fantômes et de sorciers. Je n'en ai vu aucun. Papa Plaisance non plus et, lui, y vient tous les jours dans sa pirogue. J'ai vu pourtant de drôles de beaux poissons-chats et je suis bien contente que les autres n'y viennent pas. D'ailleurs, j'aime la solitude.

Maman Jeanne possède une cabane près de l'autre rive. Elle y vit avec Maman Kim sa fille, et Petite Blanche, sa petite-fille. Le mari de Maman Kim habitait là aussi mais plus maintenant. Il y a une histoire derrière tout ça mais c'est une histoire d'hommes et de femmes, comme dit Maman Jeanne et cela ne m'intéresse pas beaucoup. Papa Plaisance, lui aussi, a une cabane avec un petit potager et un atelier sous le gros manguier. Il est l'oncle de Poisson-Chat. Papa Plaisance fabrique des pirogues, ou, plutôt, il en fabriquait, avant la guerre, de belles pirogues étroites qui fendaient l'eau sans un bruit. C'est lui qui m'a appris à naviguer en me servant du courant et à pagayer, assise à l'arrière, pour empêcher le petit bateau de se retourner. Il sort loin, au milieu des rapides, et pose ses nasses entre les rochers mordilleurs de chevilles. Parfois, je dois l'aider mais c'est un boulot ennuyeux, si on le compare à la descente des rapides, et il ne me donne jamais d'argent pour ça. C'est pourquoi, quand je le peux, je passe sans me laisser voir et que je pars seule vers l'amont.

Aujourd'hui, j'ai atteint très tôt Les Rapides, une heure après le lever du soleil. Les autres n'étaient pas encore arrivés, alors, je me suis assise sur la berge et j'ai attendu en mâchonnant un bout de pousse de bambou amer et en cherchant à apercevoir un poisson-démon dans l'eau de la rivière. Il n'y avait personne dans le coin, à part un vieillard dans une pirogue et quelques oiseaux qui volaient en rasant l'eau brune. J'étais déjà là depuis une heure lorsque Ouititi est arrivé avec sa jante de caoutchouc. J'avais déjà deviné que quelque chose clochait. Je l'aurais su sans même le drôle de regard que Ouititi dirigea vers moi, un regard hypocrite, tout en coin, avec ce petit sourire qui annonce une mauvaise nouvelle pour quelqu'un, pas pour lui. Je sais qu'il m'a toujours jalosée. Parce que je suis meilleure nageuse, peut-être, ou parce que j'ai de longues jambes bien droites, alors que, lui, doit avancer à petits pas, tout de travers, avec son pied difforme.

« Où sont les autres, Ouititi ? »

« I's arrivent tout de suite. Papa Plaisance nous a appelés. Nous a donné des boulettes de pâte pour le p'tit déjeuner. » Ça alors, pour commencer, c'était une surprise. Le vieux Papa ne donne jamais rien pour rien. Je me suis demandé ce qu'il voulait et pourquoi il avait invité les copains à manger mais m'avait laissée partir seule vers Les Rapides.



« Papa dit que tu perds ton temps » a dit Ouistiti en sortant les restes de sa boulette de pâte et en commençant à manger. « Il dit qu'il y a de l'argent à faire sur le fleuve. »

« Quoi, faire la pêche avec lui ? Je laisse cela à ceux qui ne sont pas tellement bons nageurs. »

Les paupières de Ouistiti se fermèrent à demi.

« En tout cas » dit-il, « Papa dit qu'il ne veut plus te voir traîner par ici. Il va prévenir Poisson-Chat. Tu vas travailler pour lui maintenant. Plus aux Rapides. »

Je ne pouvais pas vraiment croire ça. J'ai répondu :

« Papa Plaisance ne fait pas partie de ma famille. Il n'a aucun droit de décider pour moi. Parce que l'oncle de Poisson-Chat l'a décrété, cela ne veut pas dire que je dois travailler pour lui pour des prunes. »

« Il l'a dit à Poisson-Chat. » a répété Ouistiti d'un ton inflexible. « Et moi, je te le redis. »

En percevant ce petit tremblement ridicule dans ma voix, j'ai protesté : « Mais c'est *mon* boulot. »

« Plus maintenant ! » a dit Ouistiti. « Les Rapides appartiennent au gang de Poisson-Chat. »

Un silence tomba pendant que je laissai passer le choc de cette déclaration. Ouistiti grignotait sa boulette de pâte en m'observant du regard de celui qui s'attendait peut-être à me voir fondre en larmes. En tout cas, je ne lui accordai pas ce plaisir-là. « Toi, tu n'es que le porteur de messages. Mais où est le Général ? » demandai-je avec dédain.

D'un mouvement d'épaules, il indiqua la direction des casseurs de pierre. « N'y va pas, Ngok ! » m'avertit-il alors que je commençai à descendre le talus vers le sentier. « N' seras pas bien reçue. »

« Et c'est toi, peut-être, qui m'en empêcheras ? » lui lançai-je d'un ton bref sans me retourner.

Ouistiti haussa de nouveau les épaules et me suivit à distance en boitillant. « Tu verras bien ! » se contenta-t-il de répondre et, même alors, je fis semblant de ne pas l'avoir entendu.

Je rejoignis les autres près des casseurs de pierre. Poisson-Chat ne m'accorda pas un regard. Hollywood Boy s'amusait à sauter de rocher en rocher le gué qui traversait la baignade et jouait au gars décontracté. « Ouistiti raconte que tu ne veux plus de moi aux Rapides. » attaquaï-je avant que Poisson-Chat n'ait retrouvé sa langue.

Il ne disait pas un mot et se curait les doigts de pied sans même me regarder.

« Tu as perdu ta langue ? » demandai-je.

Poisson-Chat grommela quelque chose à propos de ne pas vouloir traîner avec les petites filles.

« Les Rapides m'appartiennent autant qu'à toi ! » lançai-je, consciente, encore une fois, de ce petit tremblement dans ma voix, quelque chose entre les larmes et une fureur de poisson-démon. « Tu ne peux pas

m'en empêcher si je veux y aller. » Mais il le pouvait et il le savait bien. Ils étaient trois contre une et, d'ailleurs, à terre, ils étaient tous plus grands, plus âgés et plus forts que moi, même Ouistiti, ce lâche, avec son pied tordu. Mais je m'en fichais bien. Ils pouvaient toujours essayer s'ils se sentaient assez hommes pour ça. Je saisis entre mes doigts la dent de poisson-démon, au bout de son collier de fil de fer, et je priai : *Poisson-Démon, pas d' sermon. N'attends pas, envoie-moi ton champion et sa force de lion.*

« Rentre chez toi. » dit Poisson-Chat.

« Tu veux m'arrêter ? Essaie un peu et tu verras. »

J'eus alors soudain une inspiration puissante et apaisante comme la voix de Dieu. De Dieu ou de poisson-démon, je n'en étais pas certaine, mais le message était si clair qu'il m'en coupa la respiration et que je me mis à rire aux éclats, d'un rire entrecoupé. Les garçons ont dû penser que j'étais devenue folle.

« Pourquoi tu ris, Ngok ? » demanda Hollywood Boy qui n'avait plus trop l'air à l'aise. Pas surprenant. La semaine dernière seulement, je l'avais vu essayer l'Hirondelle. Il l'avait prise trop large, s'était cogné contre la Tortue et avait fini par piquer du nez dans un trou plein de boue. Poisson-Chat, lui, est meilleur nageur mais Ouistiti ne se risque jamais dans les longues descentes et je suis persuadée que je suis capable de les battre tous – même Poisson-Chat peut-être – quand je suis en forme et avec ma dent de poisson-démon comme porte-bonheur.

« Vous voulez garder Les Rapides rien que pour vous, hein ? » demandai-je, en riant toujours. « Nous allons faire un marché, mon gars. Nous verrons qui est le meilleur. C'est le fleuve qui en décidera. »

Tous me dévisagèrent. Ouistiti eut l'air affolé. Hollywood Boy se mit à rigoler. Seul, Poisson-Chat resta calme et grave. « Le gang de Poisson-Chat contre celui de Ngok. Le gagnant garde les Rapides. Le perdant retourne chez Papa Plaisance. »

Ouistiti ricana. « Tu es cinglée ou quoi ? »

« Cinglée peut-être mais, moi, je nage comme un crocodile. »

Poisson-Chat fronça les sourcils. Il ne parle pas souvent mais, quand il parle, on l'écoute. C'était lui le Général après tout, et il savait qu'un bon général ne pouvait jamais se permettre d'ignorer un défi. S'il le faisait, une fois seulement, les autres penseraient qu'il avait la frousse. Deux fois, et personne ne lui obéirait plus jamais.

Trois fois et ce serait un homme mort.

« Quel genre de défi ? »

« Le grand ! » répondis-je, sans hésiter. « L'Abîme. »

Il y eut un long silence. Avec un simple hochement de tête, Poisson-Chat dit : « O.K. » et, sans se retourner vers moi, il se leva pour commencer à remonter vers les Rapides.



Arrivée à la baignade, l'Abîme me parut encore plus sombre et plus éloigné que jamais. Les pluies de la dernière semaine avaient gonflé le fleuve. Des touffes de jacinthes d'eau, dont certaines avaient la taille de péniches, passaient rapidement, emportées par le flot à l'odeur fétide. Encore un mois et ce serait la saison des pluies ; il serait alors trop dangereux, même pour un bon nageur, de descendre les rapides. Pendant la saison des pluies, les crocodiles même trouvent la mort dans leurs tourbillons. C'était encore trop tôt pour ça, mais pas tellement tôt quand même, et je commençai à me sentir un peu inquiète en atteignant notre domaine. Il n'y avait pas encore de clients mais, déjà, un garçon mettait le couvert sur les tables sous le grand manguier et une odeur de viande rôtie s'échappait de la cuisine et descendait vers nous.

« Tu es sûre ? » demanda Poisson-Chat, en me regardant dans les yeux. Son visage était calme mais je crus bien voir qu'il transpirait. La chaleur peut-être ou quelque chose d'autre aussi. À côté de lui, se tenait Ouistiti, la jante de caoutchouc sous le bras, les yeux grand ouverts dont on ne voyait plus pratiquement que le blanc.

« T'as peur ? »

Poisson-Chat haussa les épaules comme si, pour lui, l'Abîme n'était qu'une autre longue descente, pas la plus longue, ni la plus éloignée, ni même la section la plus dangereuse des rapides du coin.

« Alors, d'accord ! » Nous nous mesurâmes du regard.

« Toi d'abord ! »

« Non, toi ! »

Son visage se figea, du bois dur et brun, sans expression. « Alors, d'accord. Ensemble. »

« Non, man ! » dit Hollywood Boy épouvanté. « C'est trop dangereux ! » D'un certain sens, il avait raison. Ces longues descentes sont plus sûres lorsqu'on est seul, car on doit calculer les distances avec précision et que quelques centimètres même, du mauvais côté, suffisent à vous entraîner vers l'entonnoir du tourbillon et la mort ou vous assommer sur les rochers à fleur d'eau. Deux nageurs ensemble vont faire masse comme les îlots de verdure, ils vont s'agglutiner, modifier le courant et risquer le désastre.

« D'accord. Ensemble. »

Même lorsque nous n'avons rien à prouver, nous nous entraînons toujours avant d'attaquer les grandes descentes. Quelques passages sur la Glissade, peut-être, un ou deux crocodiles, quelques sauts, alors, nous sommes prêts à essayer l'Hirondelle. Mais aujourd'hui, pas de gamineries. Ouistiti s'installa sur la rive pour regarder, la jambe passée dans sa jante de caoutchouc. Hollywood Boy s'assit, le dos courbé, sous la voûte des Rapides. Poisson-Chat et moi étions occupés à lire le fleuve, y jetant de temps en temps une bouteille de plastique ou un morceau de bois pour essayer de jauger

la vitesse du courant et le trajet de l'eau dans cet Abîme lointain.

Ni l'un ni l'autre ne désirions une descente d'échauffement qui aurait peut-être été vue comme preuve de faiblesse. Je savais pourtant que cela réduisait encore nos chances de succès. À la vérité, c'est une douzaine de fois, au moins, que nous aurions dû faire l'Hirondelle avant même de tenter l'Abîme – mais seule, l'intensité de ma colère me faisait rester là et je ne voulais pas que le fleuve la fasse retomber avant que je ne sois prête.

Encore vingt minutes et je sentais bien que, comme une marée, elle allait commencer à décaler. Poisson-Chat continuait à observer la vitesse du vent et de l'eau en me jetant, de temps en temps, un coup d'œil rapide pour voir si je ne me dégonflais pas. De nouveau, je priai le dieu du Poisson-Démon pour qu'il me donne *vitesse, hardiesse, et prouesse* et décochai à Poisson-Chat un grand sourire lumineux. Je ne sais pas si je réussis ou non à le tromper mais, de toutes façons, je n'allais pas attendre plus longtemps. Je me levai, nouai ma jupe autour de mes cuisses et dis : « Prêt ? »

« Tu es fou, man ! » dit Ouistiti d'un ton lugubre et satisfait. « Si le fleuve ne t'avale pas, les crocodiles le feront. »

« Les crocodiles n'aiment pas les rapides » répliquai-je en jetant un coup d'œil derrière lui vers le chenal le plus éloigné. Avec la réverbération, on ne l'apercevait qu'à peine maintenant : une bande dégagee, une eau plus calme qu'ailleurs, mais frémissante pourtant et toute dorée dans la brume lointaine. Je trouvais ça joli, joli comme le dos luisant d'un serpent. Mais comme le serpent, il fallait en craindre la morsure.

« Toujours prête ? » Il comptait sur le fait que je ne l'étais pas. Je le voyais bien dans son regard.

« Fin prête » répondis-je et, d'un même mouvement, nous reculâmes pour prendre le maximum d'élan. Un pas, deux pas, trois pas, nos mains se touchaient presque et nous avions atteint le bord. Un quatrième et, d'un bond, je m'élevai pour atterrir loin, de l'autre côté de la Glissade, les pieds les premiers, avec un gros *plouf* sur la queue de l'Hirondelle.

Je m'enfonçai dans l'eau et disparus. La force du courant était bien plus grande en profondeur qu'en surface et je remontai rapidement les pieds vers ma poitrine. Poisson-Chat était quelque part, tout proche, je le savais, mais je pouvais pas me permettre de le chercher. Je fis un effort pour étirer mon corps au maximum, me penchant en avant avec un battement de pieds frénétique pour atteindre cette ligne de sauvetage que me tendait le courant. Vers l'aval, la Tortue montrait son énorme épaule rose. D'une brasse puissante, je me dirigeai vers l'Hirondelle, sachant très bien que, si je prenais la Tortue du mauvais côté, je louperais le passage et serais entraînée dans un labyrinthe de cuvettes et



de rochers à fleur d'eau à moins que je ne sois écrasée, rejetée par le fleuve comme un oeuf pourri.

Derrière moi, sur ma gauche, plus loin dans le chenal, je devinai Poisson-Chat en pleine action, la respiration haletante. Il était fort mais il était lourd aussi. Moi, d'un rapide battement de pieds, je me dégageai du courant de profondeur et continuai, légère comme une fleur. Ni l'un ni l'autre ne prononça un mot. J'avais le nez plein d'eau, la bouche et les yeux aussi. La seule chose à laquelle je pouvais penser était ce couloir de rochers qui m'attirait et me faisait tourner, suffocante, comme une toupie, et me rapprochait de plus en plus de la Tortue et de l'entonnoir de chacun de ses côtés.

Bang bing bong. Une petite glissade avec des rebonds, un chapelet de rochers arrondis, juste sous la surface, comme la colonne vertébrale d'un grand type maigre. Perdant vitesse et souffle, j'en fis la descente. La Tortue était maintenant sur moi. Du côté le plus proche de la berge s'étirait la courbe élégante de l'Hirondelle, de l'autre, c'était le bouleversement chaotique d'un territoire inexploré. Je pris une profonde inspiration. Mon corps se banda et, d'un puissant battement de pieds, j'atteignis la Tortue, juste à l'endroit où le courant, en me soulevant, me fit passer par dessus. Un ciseau puissant de mes longues jambes me projeta dans l'inconnu. Le courant y était plus violent que jamais, posant tour à tour ses ventouses chaudes et froides contre mes jambes et il y avait aussi des cailloux, des galets et des rochers que je ne reconnaissais pas. Je m'y cognai les pieds et les jambes et me pelai le tibia gauche du cou-de-pied jusqu'au genou.

Des mordilleurs de chevilles. Je m'y attendais, bien sûr, mais ceux-là ressortaient des profondeurs comme les dents du fleuve, vous dévoraient le corps tout entier. D'une détente des mollets, je remontai mes jambes sous ma poitrine et ils me déchirèrent quand même. Derrière moi, j'entendis hurler Poisson-Chat mais je ne compris pas pourquoi. L'Abîme paraissait deux fois plus éloigné que jamais, sa vitesse deux fois plus vertigineuse, comme la route dans cette histoire qui parle de châteaux qui se déplacent, de pays qui disparaissent, d'un jour à l'autre, pour réapparaître ailleurs, de l'autre côté du monde, peut-être, sous un tapis de neige léger comme un nuage.

Encore une fois, j'invoquai le pouvoir de la dent du Poisson-Démon – *bien loin, emporte-moi, très rapide, fais-moi* – et d'un élan suprême, je m'arrachai à l'emprise de la pente rugueuse. Tout à côté, et derrière moi, j'aperçus Poisson-Chat en faire autant mais, alors, avançant à toute vitesse, je l'aperçus glisser – et disparaître vers la double courbure du couloir qui revenait vers l'Hirondelle – pendant que, prenant de plus en plus d'avance, je fendais l'eau, rapide et élancée comme l'une des pirogues de Papa Plaisance, pour enfin dépasser la zone dangereuse et atteindre le courant rapide mais uniforme.

L'Abîme ! Je le voyais clairement maintenant, juste devant moi. L'arc que je décrivais m'y conduisait tout droit, la force même du courant m'y précipiterait en travers comme un caillou lancé par un gamin avec sa fronde. *Yippie !* J'ouvris la bouche dans un hurlement de triomphe, puis, entourant mes genoux de mes bras, je m'assis dans l'eau, comme le fait Ouistiti sur sa jante de caoutchouc, et laissai le flot m'emporter loin, bien loin, jusque dans le couloir.

J'aurais cru voler comme un oiseau. Voler, plonger en chute libre, et tout ça dans un rêve, avec cette onde épaisse et noire contre l'eau d'un brun jaunâtre au-dessous de moi et ces petits débris qui me fouettaient et cinglaient ma peau brûlante. Cependant, c'était un moment magique. À ce moment précis, je n'étais pas simplement *dans* le fleuve, *j'étais* le fleuve lui-même. C'était son chant qui s'échappait de ma poitrine et, en retour, le fleuve chantait pour moi son choral de mille voix. S'il m'en avait pris l'envie, je crois bien que j'aurais pu continuer ainsi jusqu'à Kinshasa, à la nage, et que rien – pas même les crocodiles – n'aurait pu me faire de mal.

C'est alors que je jetai un coup d'œil en arrière. Je n'aurais pas dû faire ça. J'y étais presque. Mes doigts peignaient déjà les franges de l'Abîme. Mais je me retournai, pour m'assurer peut-être que Poisson-Chat avait été témoin de mon triomphe, et ma joie s'évanouit soudain et retomba comme un drap glacé.

Comme je l'avais d'abord deviné, Poisson-Chat avait dérapé vers la double courbure du passage qui le ramenait à l'Hirondelle. S'il s'était contenté de ça, tout se serait bien passé : c'était un chenal au flot régulier, sans récif caché, qui contournait la Tortue et ramenait le nageur dans le long couloir, bien dégagé, qui aboutissait à la baignade. Poisson-Chat, hélas, ne s'en était pas contenté. Au lieu de ça, par un ultime élan, il avait essayé de revenir en arrière, un effort désespéré et condamné à l'échec, à contre-courant. Le fleuve l'avait arrêté brutalement, le renversant d'abord sur le dos puis le traînant sur les rochers vers le trou noir qui le séparait de la Tortue. Poisson-Chat avait compris trop tard son erreur. Je l'apercevais, avec sa tête brune et ses bras maigres, accroché à un éperon rocheux qui ressortait du flot qui se soulevait et ruait sous lui comme un animal au dos nu essayant de se débarrasser de sa monture. En un instant, je pris conscience de tout : du fleuve en colère, de Poisson-Chat, accroché à l'éperon comme un désespéré, et du ravin sombre, au-dessous de lui. Un peu plus de rapidité et il aurait dépassé l'entonnoir mais il avait perdu vitesse et sang-froid. Maintenant, il s'accrochait, glissant petit à petit le long de la pierre gluante et s'époumonait sans résultat, ses cris d'angoisse étouffés par la pleine voix du fleuve.

L'Abîme était là, devant moi, à une longueur de bras seulement. Son appel était assourdissant aussi – *Ngok,*



viens à moi – mais mon copain aussi était là et bien que déchirée par l'idée de perdre mon pari, je savais que je ne le laisserais pas disparaître dans la gueule du tourbillon.

De nouveau, j'obliquai pour revenir vers les rochers. Un instant, je fus prisonnière de l'Abîme et de son hurlement puissant mais il me recracha avec force comme un enfant recrache une graine de papaye et, rapidement, je m'en dégageai, me dirigeant vers l'Hirondelle, rasant de mes genoux la surface des rochers. Je savais que je prenais un risque. Il me fallait suivre, avec précision, le parcours de Poisson-Chat et, sans perdre de vitesse, au passage, l'arracher à l'éperon où il était accroché, sans permettre au tourbillon de l'entonnoir de nous avaler tous les deux. Une seconde d'erreur et nous serions à jamais perdus. Une dernière fois, je m'adressai au poisson-démon – *Poisson-Démon, s'il te plaît, fais ton boulot, que mes calculs ne soient pas faux*. Alors, prenant une profonde inspiration et bien assise sur la vague, les poumons pleins à éclater, je me laissai glisser à toute vitesse le long de la pente où Poisson-Chat était accroché.

Il avait dû comprendre ce que j'essayais de faire. Il saisit ma main et lâcha l'éperon rocheux. Je laissai à ma propre vitesse le soin de nous emporter comme des bouteilles dans le courant. En flèche, nous traversâmes l'entonnoir et son affreux tourbillon pour atteindre les rochers à fleur d'eau qui nous arrachèrent la peau.

« Tiens bon, Poisson-Chat ! » Ma voix était presque inaudible, perdue dans le chant du fleuve. Mais sa main était dans la mienne et je la tenais bien serrée. Nous hurlions tous les deux pendant que les pierres nous déchiquetaient les jambes et les pieds. Le fleuve éclatait de rire maintenant, j'entendais ses gloussements sourds de rocs et de cailloux comme autant de tam-tams autour des feux d'un campement. Et l'Hirondelle, de nouveau, se lissait, ralentissait, se calmait, en atteignant la baignade. Les cailloux roulèrent sous nos pieds et disparurent. Poisson-Chat me lâcha la main et, d'une brasse lente et douloureuse, se dirigea vers la berge où l'eau était peu profonde.

Les autres nous attendaient, pas tout à fait sûrs de ce qu'ils avaient vu.

D'un ton impatient, Ouistiti a demandé : « Alors, raconte, Man ! » Poisson-Chat et moi, nous nous sommes allongés sur les rochers plats et secs des casseurs de pierre pour inspecter les plaies et les égratignures de nos jambes.

J'ai tourné les yeux vers Poisson-Chat. Il n'a pas levé les siens vers moi. Son visage était plus inexpressif que jamais, à part une grande balafre au-dessus d'un oeil faite, sans doute, au moment où il avait heurté cet éperon rocheux.

« Tu as atteint l'Abîme, Ngok ? » a demandé Hollywood Boy dont la voix tremblait d'agitation. « J'ai

cru t'y avoir vu mais tu étais trop loin pour que j'en sois sûr. »

J'ai cru que le moment était venu de parler, de révéler comment j'avais touché l'Abîme, comment je l'avais vraiment touché, du bout des doigts, comme un poisson mythique que jamais personne n'attrape, sauf dans les rêves. Si je leur disais ça, alors ce serait moi le Général, Poisson-Chat retournerait chez Papa Plaisance et Les Rapides m'appartiendraient.

Poisson-Chat ne levait toujours pas les yeux vers moi. Il avait le visage fermé, un visage de pierre.

Ouistiti a demandé : « Eh bien, alors, tu as gagné ? »

Un long silence est tombé. Puis, j'ai secoué la tête et j'ai dit : « Non. J'ai presque réussi mais l'Hirondelle m'a reprise. Disons que c'est match nul, man. Personne n'a gagné. »

Hollywood Boy a semblé déçu. Il a dit : « Hé, Ngok ! Tu as perdu ta dent magique. »

Je l'ai cherchée des doigts mais elle n'était plus là, je le savais déjà. Le fleuve l'avait reprise peut-être ou, peut-être, le fantôme du Poisson-Démon avait-il réclamé son dû.

Nous faisons toujours le fleuve tous les quatre, Poisson-Chat, Ouistiti, Hollywood Boy et moi. Au début, il y a bien eu un peu de tension dans mes relations avec Papa Plaisance mais, à ma grande surprise, Maman Jeanne a pris mon parti – je ne l'aurais pas cru mais elle s'était brouillée avec Papa à propos d'un boulot pour lequel il ne l'avait pas payée.

Le fleuve nous appartient de nouveau, pour le moment – je veux dire cette partie entre les Rapides et les rochers plats des casseurs de pierre – et nous y travaillons tous les jours

mais, depuis, personne n'a jamais plus essayé de refaire l'Abîme. Nous essaierons peut-être une autre fois. Poisson-Chat est toujours le Général mais il ne donne plus ses ordres de la façon d'autrefois et cette lueur que j'ai remarquée, dans le regard d'Hollywood Boy, me fait deviner qu'un jour, un autre défi sera lancé. Il ne viendra pas de moi, pourtant. Plus jamais. Devenir Général, moi ? J'avais dû être folle de jamais l'imaginer – c'est déjà assez difficile d'essayer d'égaliser les garçons – et pourtant, dans leurs yeux, quelquefois, je décèle cette admiration, la certitude de quelque chose qu'on a osé, de quelque secret deviné, de gloire presque obtenue. Un jour, peut-être, je l'obtiendrai vraiment.

En attendant, comme dit Maman Jeanne, il y a toujours le fleuve, le fleuve avec ses silences rêveurs, ses fureurs terribles et son chant interminable, le fleuve dont le cours charrie rêves et contes et magie jusqu'au plus profond des entrailles de l'Afrique et les ressort au grand jour dans un océan encore inexploré. 🌀

Tiré de A Cat, a Hat and a Piece of String de Joanne Harris, publié par Doubleday. Reproduit avec la permission de The Random House Group Ltd.



Références

Section 1

Section 1 Introduction

Des éléments concrets

- 1 Gakidou, Dr Emmanuela, Krycia Cowling, BS, Prof Rafael Lozano, MD, Prof Christopher JL Murray, MD. « Increased educational attainment and its effect on child mortality in 175 countries between 1970 and 2009: a systematic analysis. » *The Lancet* 376, (18 septembre 2010), [http://www.thelancet.com/pdfs/journals/lancet/PIIS0140-6736\(10\)61257-3.pdf](http://www.thelancet.com/pdfs/journals/lancet/PIIS0140-6736(10)61257-3.pdf)
- 2 Every Woman Every Child. « Saving Lives, Protecting Futures: Progress Report on the Global Strategy for Women's and Children's Health 2010-2015. » Every Woman Every Child, 2015.
- 3 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2015 : Progrès et enjeux. » UNESCO, 2015.
- 4 Fondation Clinton. « No Ceilings: The Full Participation Project. » Fondation Clinton, 2015.
- 5 Voir, par exemple : Plan International. « La situation des filles dans le monde 2014. Les voies du pouvoir : la mise en œuvre d'un changement durable pour les adolescentes » Plan International, 2014.
- 6 Banque mondiale. « L'Initiative pour les Adolescentes. » Banque mondiale, <http://www.worldbank.org/en/programs/adolescent-girls-initiative> (consulté le 27 mai 2015).
- 7 Équipe spéciale des Nations Unies pour les adolescentes. « Accelerating Efforts to Advance the Rights of Adolescent Girls. A UN Joint Statement. » Équipe spéciale des Nations Unies pour les adolescentes, <http://unesdoc.unesco.org/images/0018/001871/187124e.pdf> (consulté le 27 mai 2015).
- 8 Plan International. « La situation des filles dans le monde 2014. Les voies du pouvoir : la mise en œuvre d'un changement durable pour les adolescentes » Plan International, 2014.
- 9 Organisation mondiale de la Santé. « Tendances de la mortalité maternelle sur la période 1990 - 2013. Estimations établies par l'OMS, l'UNICEF, l'UNFPA, la Banque mondiale et la Division de la population de l'ONU. » Organisation mondiale de la Santé, 2014.
- 10 Noter qu'il y a également des disparités parmi les pays industrialisés. La mortalité maternelle a, en fait, augmenté aux États-Unis dans les 20 dernières années. Voir par exemple : Kassebaum, Nicholas J et al. « Global, regional, and national levels and causes of maternal mortality during 1990-2013: a systematic analysis for the Global Burden of Disease Study 2013. » *The Lancet* 384 (13 septembre 2014), [http://www.thelancet.com/pdfs/journals/lancet/PIIS0140-6736\(14\)60696-6.pdf](http://www.thelancet.com/pdfs/journals/lancet/PIIS0140-6736(14)60696-6.pdf)
- 11 Banque mondiale. « Gender At Work: A Companion to the World Development Report on Jobs. » Banque mondiale, 2013.
- 12 Banque mondiale. « Gender At Work: A Companion to the World Development Report on Jobs. » Banque mondiale, 2013.
- 13 Fondation Clinton et Bill et Melinda Gates Foundation. « No Ceilings The Full Participation Report Project. » Fondation Clinton et Fondation Bill et Melinda Gates, 2015 Citant : OIT, Key Indicators of the Labor Market.
- 14 Fewer, Sarah, Josie Ramos et Denise Dunning. « Economic Empowerment Strategies for Adolescent Girls: A research study conducted for the Adolescent Girls » Advocacy and Leadership Initiative.' AGALI, 2013 Citant : Katz, E. « Identifying Research Gaps and Priorities for Women's Economic Empowerment: Gender and Youth Employment. » 2013, [Inédit].
- 15 Hegewisch A, C Williams, H Hartmann et SK Hudiburg. « The gender wage gap 2013: differences by race and ethnicity, no growth in real wages for women. » Washington, DC: Institute for Women's Policy Research, 2014.
- 16 OIT. « Women and the Future of Work Beijing + 20 and Beyond. » OIT, 2015.
- 17 Forum économique mondial. « Global Gender Gap Report 2014. » Forum économique mondial, 2014.
- 18 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. *Synthèse.* » UNESCO, 2014 Citant : Analyse de l'équipe de contrôle internationale de l'EPT (2013), basé sur Lange (2013).
- 19 Rapport mondial de suivi sur l'EPT et UNESCO ISU. « Les progrès vers l'éducation pour tous stagnent, mais certains pays montrent la voie à suivre. » Document d'orientation 14/Fiche d'information 28, RMS EPT et UNESCO ISU, juillet 2014.
- 20 Fondation Clinton. « No Ceilings The Full Participation Project. » Fondation Clinton, 2015 Citant : Les taux de scolarisation net dans le secondaire inférieur et le secondaire supérieur (utilisé ici) est le ratio d'enfants en âge d'être officiellement dans le secondaire qui sont inscrits dans le secondaire par rapport à la population en âge d'être dans le secondaire ; données de l'Institut de statistique de l'UNESCO, consulté le mai 2014. Voir No Ceilings database, www.noceilings.org
- 21 Organisation mondiale de la Santé. « Global and Regional Estimates of Violence Against Women: Prevalence and Health Effects of Intimate Partner Violence and Non-Partner Sexual Violence. » OMS, 2013.
- 22 Plan International. « Rapport Entendez nos voix : Les problèmes des adolescentes importent-ils vraiment ? » Plan International, 2014.
- 23 Plan International & Ipsos MORI. « Girls Speak Out': a four country survey of young women's attitudes and recommendations for action.' Plan International, 2015.
- 24 Plan International & Ipsos MORI. « Girls Speak Out': a four country survey of young women's attitudes and recommendations for action. » Plan International, 2015.
- 25 UNICEF. « Ending Child Marriage: Progress and Prospects. » UNICEF, 2014.
- 26 Girls Not Brides. « Understanding the Scale of Child Marriage: A User Guide By Girls Not Brides. » Girls Not Brides, octobre 2014.
- 27 UNFPA. « Marrying Too Young. » UNFPA, 2012.
- 28 Organisation mondiale de la Santé. « La santé pour les adolescents du monde : Une deuxième chance pour la deuxième décennie. » Organisation mondiale de la Santé, 2014.
- 29 UNICEF. « La situation des enfants dans le monde : Les enfants handicapés. » UNICEF, 2013 Citant : Organisation mondiale de la Santé, basé sur des enquêtes dans 51 pays.
- 30 Ban Ki-moon, Secrétaire général. « Investing in girls to accelerate MDGs progress. » Discours prononcé à l'occasion de *Scaling Up Success: Investing in Girls' Empowerment for MDG Acceleration*, 24 janvier 2014, disponible sur : <http://www.un.org/en/development/desa/news/social/investing-in-girls.html>
- 31 Plan International. « Rapport Entendez nos voix : Les problèmes des adolescentes importent-ils vraiment ? » Plan International, 2014.
- 32 Plan International. « Rapport Entendez nos voix : Les problèmes des adolescentes importent-ils vraiment ? » Plan International, 2014.
- 33 Plan International & Ipsos MORI. « Girls Speak Out': a four country survey of young women's attitudes and recommendations for action. » Plan International, 2015.
- 34 Plan International & Ipsos MORI. « Girls Speak Out': a four country survey of young women's attitudes and recommendations for action. » Plan International, 2015.
- 35 Selon les statistiques, 28 pour cent des femmes au Nicaragua ont enfanté avant l'âge de 18 ans. Voir : UNFPA. « La mère-enfant : La situation de la population mondiale 2013. » UNFPA, 2013.

« Nous sommes la génération du changement »

- 1 Banque mondiale. « Education and Training. » Banque mondiale, http://siteresources.worldbank.org/INTMENA/Resources/MENA_Gender_BW2007-2.pdf (consulté le 26 mai 2015) Citant : Nations unies. « Millennium Development Goals Report on the Kingdom of Saudi Arabia. » Nations unies, Riyad, 2002.

- 2 Plan International: « Parce que je suis une fille. La situation des filles dans le monde 2010, Nouvelles technologies et villes en mutation ». Plan International, 2010.
- 3 Nobel Women's Initiative. « Women Forging A New Security: Ending Sexual Violence in Conflict. » Montebello, Canada : Nobel Women's Initiative, 23-25 mai 2011.
- 4 Womankind Worldwide. « Report on Gender Based Domestic Violence in Kenya. » Womankind Worldwide, 2006, Citant : ONUSIDA. « Violence against Women and Girls in the Era of HIV/AIDS: A Situation and Response Analysis in Kenya. » ONUSIDA, juin 2006.
- 5 Golden, Neville. « Self-defense training for Kenyan girls reduces rape, study finds. » Stanford Medicine News Centre, 11 juin 2013, <https://med.stanford.edu/news/all-news/2013/06/self-defense-training-for-kenyan-girls-reduces-rape-study-finds.html> (dernier accès le 26 mai 2014).

Section 2 Les filles dans l'économie globale

La main d'œuvre invisible

- 1 *Virtuous Banking : Placing ethos and purpose at the heart of finance* soutient que les régulateurs et l'industrie doivent en priorité absolue restaurer le sens civique de nos institutions bancaires. Voir, par exemple : Llewellyn, David T. Roger Steare et Jessica Trevellick. « Virtuous Banking Placing ethos and purpose at the heart of finance. » ResPublica, juillet 2014, <http://www.lboro.ac.uk/media/www/lboroacuk/content/sbe/downloads/research/centrepostcrisisfinance/Virtuous%20Banking.pdf> (consulté le 26 mai 2014).
- 2 Chaaban, Jad, Cunningham, Wendy. « Measuring the economic gain of investing in girls: the girl effect dividend. » Document de recherche et d'orientation de la Banque mondiale n°5753, 2011.
- 3 Hanushek Eric A. et Ludger Woessmann. « The Role of Education Quality in Economic Growth. » Document de travail et d'orientation de la Banque mondiale n°4122, février 2007.
- 4 Psacharopoulos, George et Harry Anthony Patrinos. « Returns to Investment in Education: A Further Update. » Document de travail et d'orientation de la Banque mondiale n°2881, septembre 2002.
- 5 Nancy Folbre. « The invisible heart: economics and family values. » New York : New Press, 2001.
- 6 Cette terminologie est issue du livre éponyme de Nancy Folbre.
- 7 UNDP. « Rapport sur le développement humain 1999. » UNDP, 1999.
- 8 UNDP. « Rapport sur le développement humain 1999. » UNDP, 1999.
- 9 Hamdad, Malika. 'Valuing Households Unpaid Work in Canada, 1992 and 1998: Trends and Sources of Change' Statistics Canada Economic Conference, 2003.
- 10 Fender, Valerie, Rosemary Foster, Atif Khan, Sue Punt and Gerard Carolan. 'Household Satellite Accounts, Valuing Informal Childcare in the UK, 2010.' Office for National Statistics, 15 February 2013.
- 11 OIT. « Travail domestique des enfants: estimations mondiales 2012. » Fiche thématique de l'OIT, 2013.
- 12 OIT. « Travail domestique des enfants: estimations mondiales 2012. » Fiche thématique de l'OIT, 2013.
- 13 FMI. « Philippines: Selected Issues. » Rapport du FMI sur les pays 13/103, avril, 2013.

Créer un avenir meilleur

- 1 Discours d'Indra Nooyi au lancement de la campagne de « Parce que je suis une fille » pour l'éducation des filles en 2012.
- 2 Chaaban, Jad et Wendy Cunningham. « Measuring the Economic Gain of Investing in Girls: The Girl Effect Dividend. » Banque mondiale, Document de recherche et d'orientation n°5753, août 2011.
- 3 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. » UNESCO, 2014.

- 4 UNESCO GMR et ISU. « Les progrès vers l'éducation pour tous stagnent, mais certains pays montrent la voie à suivre. » UNESCO GMR et ISU, Document d'orientation n°14/ Fiche thématique n°28, juin 2014.
- 5 Citation de Indra Nooyi.

La mesure du progrès : Les filles dans l'économie mondiale, faits et statistiques

- 1 International Bank for Reconstruction and Development/ Banque mondiale. « Women, Business and the Law 2014. » International Bank for Reconstruction and Development/ Banque mondiale, 2013. (Noter : cela fait référence à une étude effectuée sur 143 pays.)
- 2 International Bank for Reconstruction and Development/ Banque mondiale. « Women, Business and the Law 2014. » International Bank for Reconstruction and Development/ Banque mondiale, 2013.
- 3 Fondation Clinton. « No Ceilings The Full Participation Project. » Fondation Clinton, 2015 Citant : O. Thévenon et al., « Effects of Reducing Gender Gaps in Education and Labour Force Participation on Economic Growth in the OECD. » Document de travail sur le social, l'emploi et la migration de l'OCDE, décembre 2012. <http://www.oecd-ilibrary.org/content/workingpaper/5k8xb722w928-en>
- 4 Centre d'actualités de l'ONU. « At Davos Forum, Ban seeks business help to fight gender inequality, climate change, hunger. » Centre d'actualités de l'ONU, janvier, 2014, <http://www.un.org/apps/news/story.asp?NewsID=46988#>. VGIZCPmsWSO (consulté le 17 juin 2015).
- 5 ONU Femmes. « Progress of the World's Women 2015-2016: Transforming Economies, Realizing Rights. » ONU Femmes, 2015.
- 6 Forum économique mondial. « Global Gender Gap Report 2014. » Forum économique mondial, 2014.
- 7 OCDE. « OECD Factbook 2013: Economic, Environmental and Social Statistics: Career Aspirations of Fifteen Year Olds. » OCDE, <http://www.oecd-ilibrary.org/sites/factbook-2013-en/10/01/03/index.html?contentTyp e=%2Fns%2Fchapter%2C%2Fns%2FStatisticalPublication&itemId=%2Fcontent%2Fchapter%2Ffactbook-2013-74-en&mimeType=text%2Fhtml&containerItemId=%2Fcontent%2Fserial%2F18147364&accessItemIds> (consulté le 28 avril 2015).
- 8 Banque mondiale. « Gender At Work: A Companion to the World Development Report on Jobs. » Banque mondiale, 2013.
- 9 ONU Femmes. « Progress of the World's Women 2015-2016. Transforming Economies, Realizing Rights. » ONU Femmes, 2015.
- 10 Jones, Nicola et Maria Stavropoulou. « Off the balance sheet: the impact of the economic crisis on girls and young women: A review of the evidence. » ODI et Plan International, 2013.
- 11 Organización Internacional del Trabajo. « TRABAJO DECENTE Y JUVENTUD en América Latina Políticas para la acción. » Organización Internacional del Trabajo, 2013.
- 12 ONU Femmes. « Progress of the World's Women 2015-2016. Transforming Economies, Realizing Rights. » ONU Femmes, 2015.
- 13 Heath, Rachel et A. Mushfiq Mobarak. « Manufacturing Growth and the Lives of Bangladeshi Women. » CATO Institute, Notes de recherche sur la politique économique, 2014. Basé sur : Heath et Mobarak (2014), <http://www.nber.org/papers/w20383>; War On Want. « Stitched Up: Women Workers in the Bangladeshi Garment Sector. » War On Want, 2011.
- 14 OIT. « ILO Global Estimate of Forced Labour Results and methodology. » OIT, 2012. Analyse de données datant de 2002-2011.
- 15 Perezniето, P., Gbedemah, C., Monjane, P., Roesen, G., Harper, C. et Jones, N. « Youth Vulnerabilities and Adaptation:

- Exploring the Impact of Macro-Level Shocks on Youth: 3F Crisis and Climate Change in Ghana, Mozambique and Vietnam. » Londres : ODI, 2011.
- 16 Baird, S., Friedman, J. et Schady, N. « Aggregate Income Shocks and Infant Mortality in the Developing World. » Document de travail de recherche et d'orientation No. 4346, Washington DC : Banque mondiale, 2007 ; Jones, Nicola et Maria Stavropoulou. « Off the balance sheet: the impact of the economic crisis on girls and young women: A review of the evidence. » ODI et Plan International, 2013.
 - 17 Banque mondiale. « Gender At Work: A Companion to the World Development Report on Jobs. » Banque mondiale, 2013.
 - 18 Jones, Nicola et Maria Stavropoulou. « Off the balance sheet: the impact of the economic crisis on girls and young women: A review of the evidence. » ODI et Plan International, 2013 ; OMS. « Fiche thématique N°345. » OMS, mai 2014 <http://www.who.int/mediacentre/factsheets/fs345/en/> (consulté le 17 juin 2015).
 - 19 Nauges, Celine et Jon Strand. « Water Hauling and Girls' School Attendance Some New Evidence From Ghana. » Groupe de recherche sur le développement, équipe environnement et énergie de la Banque mondiale, Document de travail de recherche et d'orientation n°6443, mai, 2013.
 - 20 Fondation Clinton et Fondation Bill et Melinda Gates. « No Ceilings The Full Participation Report Project. » Fondation Clinton et Fondation Bill et Melinda Gates, 2015 Citant : G. Koolwal et D. van de Walle. « Access to Water, Women's Work, and Child Outcomes. » Economic Development and Cultural Change 61 (2013).
 - 21 OIT. « Give girls a chance. Tackling child labour, a key to the future. » OIT, 2009.
 - 22 Recherche pour Plan International. « Parce que je suis une fille. La situation des filles dans le monde 2011. Et les garçons dans tout ça ? » Plan International, 2011.
 - 9 Global Coalition to Protect Education From Attack. « Education Under Attack 2014. Country Profiles: Nigeria. » GCPEA, http://www.protectingeducation.org/sites/default/files/documents/eua_2014_country_profiles_nigeria.pdf#page= (consulté le 5 juin 2015) ; McBain, Will. « Missing Nigerian schoolgirls: A year on from Boko Haram kidnapping, despairing parents say, « We can't do anything but hope ». » *The Independent*, 13 avril 2015. <http://www.independent.co.uk/news/world/africa/missing-nigerian-schoolgirls-a-year-on-from-boko-haram-kidnapping-despairing-parents-say-we-cant-do-anything-but-hope-10174125.html> (consulté le 5 mai 2015).
 - 10 Partenariat mondial pour l'éducation. « Rapport 2014/2015 sur les résultats de l'éducation : L'éducation de base en danger. » Washington, DC : Partenariat mondial pour l'éducation, 2014.
 - 11 Partenariat mondial pour l'éducation. « Rapport 2014/2015 sur les résultats de l'éducation : L'éducation de base en danger. » Washington, DC : Partenariat mondial pour l'éducation, 2014.
 - 12 Partenariat mondial pour l'éducation. « Plan Stratégique 2012-2015. » Partenariat mondial pour l'éducation, 2013.
 - 13 Institut de statistique de l'UNESCO. « Centre de données : Éducation. » UNESCO ISU, voir : http://data.uis.unesco.org/Index.aspx?DataSetCode=EDULIT_DS&popcustomise=true&lang=en (consulté le 9 juin 2015).
 - 14 UNICEF. « Afghanistan: Basic education and gender equality. » UNICEF, http://www.unicef.org/afghanistan/education_2206.htm [consulté le 22 mai 2015] Citant EMIS, 2012.
 - 15 UNICEF. « Afghanistan Country Office Education Fact Sheet. » UNICEF, 2011.
 - 16 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. » UNESCO, 2014.
 - 17 Partenariat mondial pour l'éducation. « Rapport 2014/2015 sur les résultats de l'éducation : L'éducation de base en danger. » Washington, DC : Partenariat mondial pour l'éducation, 2014 (compilation du PME basé sur les données du bureau pour la coordination des affaires humanitaires, 2014).

Section 3 Apprendre pour la vie De l'impératif d'instruire les filles

- 1 EPT. « Education Counts: Towards the Millennium Development Goals. » UNESCO EPT, 2011.
- 2 Gakidou, Dr Emmanuela, Krycia Cowling, Rafael Lozano et Christopher JL Murray. « Increased educational attainment and its effect on child mortality in 175 countries between 1970 and 2009: a systematic analysis. » *The Lancet* 376, No. 9745, (18 septembre 2010), [http://www.thelancet.com/journals/lancet/article/PIIS0140-6736\(10\)61257-3/fulltext](http://www.thelancet.com/journals/lancet/article/PIIS0140-6736(10)61257-3/fulltext)
- 3 International Food Policy Research Institute. « Women Still the Key to Food and Nutrition Security. » IFPRI, 2005.
- 4 Psacharopoulos, George et Harry Anthony Patrinos. « Returns to Investment in Education A Further Update. » Document de travail de recherche et d'orientation de la Banque mondiale n°2881, septembre 2002. Voir : <http://elibrary.worldbank.org/doi/pdf/10.1596/1813-9450-2881> (consulté le 10 juin 2015).
- 5 Chabaan, Jad et Wendy Cunningham. « Measuring the Economic Gain of Investing in Girls: The Girl Effect Dividend. » Document de travail de recherche et d'orientation de la Banque mondiale n°5753, août 2011 Citant : Dollar D., Gatti R. « Gender Inequality, Income, and Growth: Are Good Times Good for Women? » Rapport de recherche et d'orientation sur le genre et le développement, Série de documents de travail, Washington, D.C : Banque mondiale, 1999.
- 6 Institut de statistique de l'UNESCO (ISU) et UNICEF. « Fixing the Broken Promise of Education for All: Findings from the Global Initiative on Out-of-School Children. » Montréal : IUS, 2015.
- 7 UNESCO ISU. « Projections pour l'alphabétisme des adultes et des jeunes : Fiche d'information de l'ISU. » UNESCO ISU, septembre 2014, No.29.
- 8 Voir : *Global Coalition to Protect Education From Attack*, <http://www.protectingeducation.org/> (consulté le 9 juin 2015).
- « Et les garçons dans tout ça ? »
- 1 Institut de statistique de l'UNESCO (ISU) et UNICEF. « Réaliser la promesse non tenue de l'Éducation pour tous : Résultats de l'Initiative mondiale en faveur des enfants non scolarisés Réaliser la promesse non tenue de l'Éducation pour tous : Résultats de l'Initiative mondiale en faveur des enfants non scolarisés. » Montréal : ISU, 2015.
- 2 28 Too Many. « Country Profile : FGM In Sierra Leone. » 28 Too Many, juin 2014 Citant des données de DHS et MICS.
- 3 Statistics Sierra Leone (SSL) et ICF International. « Sierra Leone Demographic and Health Survey 2013. » Freetown, Sierra Leone et Rockville, Maryland, USA : SSL et ICF International, 2014.
- 4 Statistics Sierra Leone (SSL) et ICF International. « Sierra Leone Demographic and Health Survey 2013. » Freetown, Sierra Leone et Rockville, Maryland, USA : SSL et ICF International, 2014.
- 5 Statistics Sierra Leone (SSL) et ICF International. « Sierra Leone Demographic and Health Survey 2013. » Freetown, Sierra Leone et Rockville, Maryland, USA : SSL et ICF International, 2014.
- 6 Calculs fournis par Shelley Clark, McGill University.
- 7 UNICEF. « Ending Child Marriage: Progress and Prospects. » New York : UNICEF, 2014.
- 8 Bruce, Judith et Annabel Eulker « A short history of the long and continuing struggle to eliminate child marriage: An African case study » in Chesler, Ellen et Terry McGovern (eds.) *Women and Girls Rising*. À paraître.
- 9 UNFPA. « Marrying Too Young End Child Marriage. » New York : UNFPA, 2012.
- 10 UNESCO. « Education : Statistiques en alphabétisation. » UNESCO, <http://www.unesco.org/new/en/education/themes/>

education-building-blocks/literacy/resources/statistics/ (consulté le 6 mai 2015).

- 11 Plan International. « Children In Focus. Le prix à payer : Le coût économique de la non scolarisation des filles. » Plan International, 2008.

La mesure du progrès : Apprendre pour la vie, faits et statistiques

- 1 Fondation Bill et Melinda Gates. « No Ceilings Full Participation. » Fondation Bill et Melinda Gates, 2015 Citant : Barro R.J. et J.W. Lee, « A New Data Set of Educational Attainment in the World, 1950-2010. » Document de travail du Bureau national de la recherche en économie, avril 2010.
- 2 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2000-2015 : Progrès et enjeux. » UNESCO, 2015.
- 3 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2015 : Progrès et enjeux. » UNESCO, 2015.
- 4 Global Coalition to Protect Education from Attack. « Education Under Attack 2014. » Global Coalition to Protect Education From Attack, 2014.
- 5 OHCHR. « Background Paper On Attacks Against Girls Seeking to Access Education. » OHCHR, 2015, http://www.ohchr.org/Documents/HRBodies/CEDAW/Report_attacks_on_girls_Feb2015.pdf (consulté en février 2015).
- 6 Save the Children. « Attacks on Education. The impact of conflict and grave violations on children's futures. » Save the Children, 2013.
- 7 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. Synthèse. » UNESCO, 2014.
- 8 Rapport mondial de suivi sur l'EPT et UNESCO ISU. « Les progrès vers l'éducation pour tous stagnent, mais certains pays montrent la voie à suivre. » EFA GMR et UNESCO ISU Policy Paper 14/ Fact Sheet 28, juillet 2014.
- 9 Rapport mondial de suivi sur l'EPT and UNESCO ISU. 'Les progrès vers l'éducation pour tous stagnent, mais certains pays montrent la voie à suivre.' EFA GMR and UNESCO ISU Document d'orientation 14/ Fiche d'information 28, juillet 2014.
- 10 UNESCO ISU. « Reaching Out of School Children is Crucial for Development. » UNESCO ISU Fiche d'information 18, juin 2012, <http://www.uis.unesco.org/FactSheets/Documents/fs-18-OOSC-2.pdf> (consulté le 6 mai 2015).
- 11 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. Synthèse. » UNESCO, 2014.
- 12 UNESCO. « Building a better future: Education for an independent South Sudan. » UNESCO, Rapport mondial de suivi sur l'EPT, Document d'orientation, 2011.
- 13 Fondation Clinton. « No Ceilings The Full Participation Project. » Fondation Clinton, 2015 Citant : Le taux d'inscription net dans le secondaire inférieur et supérieur (utilisé ici) est le ratio d'enfants officiellement en âge d'être dans le secondaire qui sont inscrits dans le secondaire par rapport à la population officiellement en âge d'être dans le secondaire ; données de l'Institut de statistique de l'UNESCO, consulté en mai 2014. Voir No Ceilings database, www.noceilings.org
- 14 Base de données mondiales de l'Institut de statistique de l'UNESCO, 2014, basé sur les données administratives de la dernière année disponible de la période 2008-2012.
- 15 Lanza Meneses, Martha. Pour le rapport « Parce que je suis une fille » 2012 de Plan. Roudi, Farzaneh et Valentine M. Moghadam. « Empowering Women, Developing Society: Female Education in the Middle East and North Africa. » Washington DC : Population Reference Bureau, 2003.
- 16 UNESCO. « Les violences basées sur le genre à l'école et alentour empêchent des millions d'enfants dans le monde de réaliser pleinement leur potentiel scolaire. » UNESCO, Rapport mondial de suivi sur l'EPT, Document d'orientation 15, mars

2015 Citant : Devers et al., 2012 et Dedy, 2010.

- 17 Recherche pour Plan International. « Parce que je suis une fille. La situation des filles dans le monde 2011. Et les garçons dans tout ça ? » Plan International, 2011.
- 18 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. Synthèse. » UNESCO, 2014.
- 19 Shah, S. F. « Gender Inclusion: A Neglected Aspect of the English Textbooks in Pakistan. » International Journal of Social Science and Education 3, No. 1 (2012).
- 20 Malala Yousafzai. « Discours d'acceptation du prix Nobel prononcé par Malala Yousafzai, Oslo, le 10 décembre 2014. » Prix Nobel, http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/2014/yousafzai-lecture_en.html (consulté le 26 mars 2015).
- 21 UNFPA. « Marrying Too Young End Child Marriage. » New York : UNFPA, 2012
- 22 Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous de l'UNESCO. « L'éducation des filles : les faits » UNESCO EPT RMS, 2013.
- 23 UNESCO. « Rapport de suivi de l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. Synthèse. » UNESCO, 2014

Section 4 Conflits et catastrophes

Sur les trottoirs de la vie

- 1 Plan International. « Parce que je suis une fille, La situation des filles dans le monde 2014, Les voies du pouvoir. » Plan International 2014.

Le plus grand défi de notre temps

- 1 Les noms de lieux et de personnes utilisés sont fictifs, mais les détails sont tirés d'histoires qui reflètent la vie de nombreuses filles.
- 2 UNFPA. « The State of the World Population 2013: Motherhood in Childhood. » New York : UNFPA, 2013.
- 3 UNFPA. « Marrying Too Young End Child Marriage. » New York : UNFPA, 2012.

La mesure du progrès : Conflits et catastrophes, faits et statistiques

- 1 UNISDR. « Disaster Impacts 2000-2012. » Prevention Web, http://www.preventionweb.net/files/31737_20130312disaster20002012copy.pdf (consulté le 12 janvier 2014).
- 2 Steven, David. « If Not Now, When? Ending Violence Against the World's Children. » New York University Center on International Cooperation, octobre 2014.
- 3 Benelli, Prisca, Dyan Mazurana et Peter Walker. « Using sex and age disaggregated data to improve humanitarian response in emergencies. » Gender & Development Vol. 20, No. 2, juillet 2012.
- 4 Global Humanitarian Assistance and Development Initiatives. « Funding gender in emergencies: What are the trends? Briefing Paper. » Global Humanitarian Assistance and Development Initiatives, 2014.
- 5 ONU Femmes. « Women's Participation in Peace Negotiations: Connections between Presence and Influence. » ONU Femmes, 2012.
- 6 *Women's Initiatives For Gender Justice* cité sur <https://justicehub.org/article/icc-and-crimes-sexual-and-gender-based-violence-sgbv> (consulté le 15 juin 2015). Voir également : <http://www.iccwomen.org/news/docs/WI-WomVoices3-15/WomVoices3-15.html> (consulté le 15 juin 2015).
- 7 Global Protection Cluster. « Handbook for Coordinating Gender-based Violence Interventions in Humanitarian Settings. » *Gender-based Violence Area of Responsibility Work Group*, juillet 2010, http://www.unicef.org/protection/files/GBV_Handbook_Long_Version.pdf (consulté le 31 mars 2015).

- 8 Gouvernement britannique. « Global Summit to End Sexual Violence in Conflict. » Gouvernement britannique, <https://www.gov.uk/government/topical-events/sexual-violence-in-conflict> (consulté le 15 décembre 2014).
- 9 Stern, Jenna. « Reducing Sexual Exploitation and Abuse in UN Peacekeeping: Ten Years After the Zeid Report. » Stimson Center, *Civilians in Conflict*, Note d'orientation No.1, février 2015.
- 10 Peterman, Amber, Tia Palermo et Caren Bradenkamp. « Estimates and Determinants of Sexual Violence Against Women in the Democratic Republic of Congo. » *American Journal of Public Health* 101(6), juin 2011.
- 11 International Crisis Group. « Women and Conflict in Afghanistan. » International Crisis Group, Rapport sur l'Asie N°252, octobre 2013.
- 12 Save the Children. « Too Young to Wed. The growing problem of child marriage among Syrian girls in Jordan. » Save the Children, 2014.
- 13 Plan International. « Parce que je suis une fille. La situation des filles dans le monde 2013. Être adolescente en situation de catastrophe : une double peine. » Plan International, 2013.
- 14 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2011. La crise cachée : les conflits armés et l'éducation. » UNESCO, 2011.
- 15 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous : Document d'orientation 10. » UNESCO, 2013.
- 16 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous : Document d'orientation 10. » UNESCO, 2013.
- 17 Denov, Myriam et Alexander Ricard-Guay. « Girl Soldiers: towards a gendered understanding of wartime recruitment, participation, and demobilization. » *Gender and Development* 21, no. 3 (2013).
- 18 Telford, John, John Cosgrove, et Rachel Houghton. « Joint evaluation of the international response to the Indian Ocean tsunami: Synthesis Report. » Londres : Tsunami Evaluation Coalition (TEC), 2006.
- 19 « « Personne ne se souvient de nous » : Le droit des femmes et des filles à la santé et à la sécurité n'est pas protégé dans l'Haïti de l'après-séisme. » Human Rights Watch, août 2011. Citant : UNFPA, « GOUDOUGODOU : Boum, Timoun. Enquête sur l'évaluation des besoins et services de santé de la reproduction dans les zones affectées par le séisme. » octobre 2010 ; Ministre de la santé publique et de la population et Institut Haïtien de l'Enfance. « Goudougoudou : Boum, Timoun. Enquête sur la santé dans les sites d'hébergements-Haïti. » octobre 2010, paru juillet 2011 ; présentation de l'UNFPA, *OCHA Reproductive Health Subcluster*, 26 janvier, 2011, notes et PowerPoint issus de la présentation figurant dans les dossiers des auteurs.
- adolescent girls. » Population Council, 2013.
- 6 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on adolescent girls. » Population Council, 2013.
- 7 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on adolescent girls. » Population Council, 2013.
- 8 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on adolescent girls. » Population Council, 2013.
- 9 Source : Plan International. « Transcripts from interviews for the Street Children's World Cup. » Plan International, 2010.
- 10 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on adolescent girls. » Population Council, 2013.
- 11 UNAIDS. « The Gap Report. » ONUSIDA, 2014 Citant : Williams J, et al. « HIV risk and recent sexual behavior of older adults in rural South Africa. » In : XIXème conférence internationale sur le sida, résumé no THPDD0205. Washington DC ; 22-27 juillet 2012.
- 12 Hatloy, Anne et Anne Huser. « Identification of Street Children: Characteristics of Street Children in Bamako and Accra. » FAFO, 2005.
- 13 CRADLE et CSC. « Street Children and Juvenile Justice in Kenya. » CRADLE et CSC, 2004.
- 14 Plan International, Women in Cities International, UN-HABITAT. « Because I Am A Girl: Global Analysis. Findings from the Because I Am A Girl Urban Programme Baseline Study in Delhi, Hanoi, and Kampala. » Woking, Royaume-Uni : Plan International, 2015.
- 15 Plan International, Women in Cities International, UN-HABITAT. « Adolescent Girls' Views on Safety in Cities. Findings from the Because I Am A Girl Urban Programme Study in Cairo, Delhi, Hanoi, Kampala, and Lima. » Woking, Royaume-Uni : Plan International, 2013.
- 16 Plan International, Women in Cities International, UN-HABITAT. « Adolescent Girls' Views on Safety in Cities. Findings from the Because I Am A Girl Urban Programme Study in Cairo, Delhi, Hanoi, Kampala, and Lima. » Woking, Royaume-Uni : Plan International, 2013.
- 17 Plan International, Women in Cities International, UN-HABITAT. « Adolescent Girls' Views on Safety in Cities. Findings from the Because I Am A Girl Urban Programme Study in Cairo, Delhi, Hanoi, Kampala, and Lima. » Woking, Royaume-Uni : Plan International, 2013.
- 18 You Gov UK. « Sexual Harassment in the Capital. » You Gov UK, <https://yougov.co.uk/news/2012/05/25/sexual-harassment-capital/> (consulté le 4 février 2015).
- 19 End Violence Against Women Coalition. « 4 in 10 young women in London sexually harassed over last year. » End Violence Against Women Coalition, <http://www.endviolenceagainstawomen.org.uk/news/2014-in-10-young-women-in-london-sexually-harassed-over-last-year> (consulté le 4 février 2015).
- 20 UNFPA. « Grandir en milieu urbain UNFPA État de la population mondiale : supplément jeunesse. » UNFPA, 2007.
- 21 Rahman, M. « Determinants Of Knowledge And Awareness About AIDS: Urban-Rural Differentials In Bangladesh. » *Journal of Public Health and Epidemiology* 1 no.1 (octobre 2009).
- 22 OIT. « Campagne «Pluie de printemps»: Promotion de la migration sans risques grâce au réseau ferroviaire » OIT, 2010.
- 23 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on adolescent girls. » Population Council, 2013.

La mesure du progrès : Les filles dans les villes, faits et statistiques

- 1 Action Aid International. « Women and The City II: Combating violence against women and girls in urban public spaces – the role of public services. » Action Aid International, 2013.
- 2 UNDP. « Rapport sur le développement humain 2009. Lever les barrières : Mobilité et développement humains. » UNDP, 2009.
- 3 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on adolescent girls. » Population Council, 2013 Citant : DHS Surveys.
- 4 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on adolescent girls. » Population Council, 2013.
- 5 Temin, Miriam, Mark. R Montgomery, Sarah Engebretsen, Kathryn M. Barker. « Girls on the move: Adolescent girls and migration in the developing world. A Girls Count report on

- 24 African Movement of Working Children et Youth (AMWCY). « Mobile children, from victims to actors- Early migration and child trafficking in Africa. » AMWCY, 2009.

Section 5 Les hommes et les garçons

Les hommes ont le pouvoir

- 1 ONU. « United Nations Report on the Fourth World Conference on Women, Beijing, 4-15 septembre 1995. » New York : Nations unies 1996.
- 2 Carter, J. « A call to action: religion, women, violence and power. » New York : Simon and Schuster, 2014.
- 3 Carter, J. « A call to action: religion, women, violence and power. » New York : Simon and Schuster, 2014.
- 4 Black, MC, KC Basile, MJ Breiding et al. « The National Intimate Partner and Sexual Violence Survey (NISVS): 2010 summary report. » Atlanta, GA : National Center for Injury Prevention and Control, Centers for Disease Control and Prevention, 2011.
- 5 Krebs CB, CH Lindquist, TD Warner, BS Fisher et SL Martin. « The Campus Sexual Assault (CSA) study final report. » Washington, DC: National Institute of Justice, 2007.
- 6 Hegewisch A, C Williams, H Hartmann and SK Hudiburg. « The gender wage gap 2013: differences by race and ethnicity, no growth in real wages for women. » Washington, DC: Institute for Women's Policy Research, 2014.
- 7 Brown G. « Out of wedlock, into school: combatting child marriage through education. » The Office of the UN Special Envoy for Global Education. Londres : The Office of Gordon and Sarah Brown, 2013.
- 8 Hvistendahl, M. « Unnatural selection: choosing boys over girls, and the consequences of a world full of men. » New York : Public Affairs, 2012.
- 9 Gamergate – une longue guerre des cultures contre les actions tentées pour diversifier la communauté du jeu vidéo traditionnellement masculine qui comprend le fréquent harcèlement de personnages féminins dans l'industrie du jeu et monte une hostilité non dissimulée envers les gens impliqués dans la critique sociale et l'analyse de ces jeux vidéo.
- 10 Wingfield, N. « Feminist critics of video games facing threats in « GamerGate » campaign. » *The New York Times*, 15 octobre 2014.
- 11 Sarkeesian, A. « Tropes vs women in video games. YouTube Feministfrequency mars 7, 2013. » https://www.youtube.com/playlist?list=PLn4ob_5_ttEaA_vc8F3fzE62esf9yP61 (consulté le 13 novembre 2014).
- 12 Wingfield, N. « Feminist critics of video games facing threats in « GamerGate » campaign. » *The New York Times*, 15 octobre 2014.
- 13 Lenhart, A. « Teens, video games and civics: what the research is telling us. » Pew Research Internet Project, Pew Research Center. 2 novembre 2008. <http://www.pewinternet.org/2008/11/02/teens-video-games-and-civics-whatthe-research-is-telling-us/> (consulté le 13 novembre 2014).
- 14 Carter, J. « A call to action: religion, women, violence and power. » New York : Simon and Schuster, 2014.
- 4 Organisation Internationale du Travail. « Maternity and Paternity at Work: Law and practice across the world. Policy Brief. » OIT, 2014.
- 5 Département des affaires économiques et sociales. « Men in Families, Family Policy in a Changing World. » New York : Nations unies, 2011.
- 6 Barker, G., Contreras, J.M., Heilman, B., Singh, A.K., Verma, R.K. et Nascimento, M. (2011). « Evolving Men: Initial Results from the International Men and Gender Equality Survey » (IMAGES). Washington, DC : Centre international de la recherche sur les femmes (ICRW) et Rio de Janeiro : Institut Promundo.
- 7 OMS. « Regional lifetime prevalence rates of intimate partner violence among ever-partnered girls age 15-19 » OMS, http://apps.who.int/adolescent/second-decade/section/section_4/level4_4.php (consulté le 19 février 2015).
- 8 Barker, G., Contreras, J. M., Heilman, B., Singh, A. K., Verma, R. K., & Nascimento, M. (2011). « Evolving men: initial results from the International Men and Gender Equality Survey » (IMAGES). Washington, DC: Centre international de la recherche sur les femmes (ICRW) et Rio de Janeiro : Institut Promundo. ; Jewkes, R., Dunkle, K., Koss, M. P., Levin, J. B., Nduna, M., Jama, N., & Sikweyiya, Y. (2006). Rape perpetration by young, rural South African men: Prevalence, patterns and risk factors. *Social science & medicine*, 63(11), 2949-2961; Fulu, E., Warner, X., Miedema, S., Jewkes, R., Roselli, T., & Lang, J. (2013). Why do some men use violence against women and how can we prevent it? Quantitative findings from the United Nations multi-country study on men and violence in Asia and the Pacific. Bangkok : UNDP, UNFPA, ONU Femmes et UNV.
- 9 Recherche pour Plan International. « Parce que je suis une fille. La situation des filles dans le monde 2011. Et les garçons dans tout ça ? » Plan International, 2011.
- 10 Fulu, E., Warner, X., Miedema, S., Jewkes, R., Roselli, T. et Lang, J. « Why Do Some Men Use Violence Against Women and How Can We Prevent It? Summary Report of Quantitative Findings from the United Nations Multi-country Study on Men and Violence in Asia and the Pacific. » UNDP, UNFPA, ONU Femmes et UNV, 2013.
- 11 Nanda, P. Gautam, A, Verma R, Khanna A, Khan N, Brahme D, Boyle S et Kumar S. »Study on Masculinity, Intimate Partner Violence and Son Preference in India. » New Delhi : Centre international de la recherche sur les femmes, 2014.
- 12 Jewkes, Rachel, Yandisa Sikweyiya, Robert Morrell et Kristin Dunk. « Understanding men's health and Use of violence: interface of rape and HIV in south Africa. » South African Medical Research Council, 2009.
- 13 UNICEF. « Hidden in Plain Sight A statistical analysis of violence against children. » UNICEF, 2014 Citant : Organisation mondiale de la Santé, Global Health Estimates (GHE) Tableau récapitulatifs : Morts par cause, âge, sexe et région, 2012, OMS, Genève, 2014, recalculé selon la classification régionale de l'UNICEF.
- 14 Barker, Gary. « Dying to be Men: Masculinity and Social Exclusion. » Routledge, Londres, 2005.
- 15 Plan International et CEval. « Final Evaluation Report, Champions of Change for Gender Equality and Girls' Rights. » CEval et Plan International, 2014.
- 16 Stoet, G et D Geary. « Sex Differences in Academic Achievement are Not Related to Political, Economic or Social Equality. » *Science Direct* 48 (janvier-février 2015) <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0160289614001688>
- 17 UNESCO. « Global Education Digest. » Montréal : ISU, 2012.
- 18 Discours de l'ambassadrice de bonne volonté de l'ONU Femmes Emma Watson lors d'un événement spécial pour la campagne HeForShe, siège de l'ONU, New York, 20 septembre 2014 <http://www.unwomen.org/en/news/stories/2014/9/emma-watson-gender-equality-is-your-issue-too#sthash.XCK7Qzcu.dpuf> (consulté le 28 avril 2015).

La mesure du progrès : Travailler avec des hommes et des garçons, faits et statistiques

- 1 Nanda Priya, Gautam Abhishek, Verma Ravi, Khanna Aarushi, Khan Nizamuddin, Brahme Dhanashri, Boyle Shobhana et Kumar Sanjay. « Study on Masculinity, Intimate Partner Violence and Son Preference in India. » New Delhi, Centre international de la recherche sur les femmes, 2014.
- 2 Nikki van der Gaag pour Plan International. « Parce que je suis une fille. La situation des filles dans le monde 2011. Et les garçons dans tout ça ? » Plan International, 2011.
- 3 Kato-Wallace, J., Barker, G. Eads, N., LevtoV R. « Global pathways to men's caregiving: Mixed methods findings from the International Men and Gender Equality Survey and the Men Who Care study. » *Global Public Health : An International Journal for Research, Policy and Practice* (2014).

Section 6 Les nouvelles technologies**« Nous devons devenir des cybernautes » : la fracture numérique en Amérique Latine**

- 1 Intel. « Women and the Web Bridging the Internet gap and creating new global opportunities in low and middle-income countries. » Intel, 2012.
- 2 Informe para Beijing +20 « La Mujer y las tecnologías de información y comunicación », Programa de Derechos de las Mujeres, Asociación para el progreso de la comunicación » (APC), March 2015.
- 3 Voir : Romero, Simon. « A Scandal Over Spying Intensifies in Colombia. » *The New York Times*, 16 septembre 2009, http://www.nytimes.com/2009/09/17/world/americas/17colombia.html?_r=0 (consulté le 9 juin 2015).
- 4 Voir : Fallows, Deborah. « How Women and Men Use the Internet. » Pew Research Center, 28 décembre 2005, <http://www.pewinternet.org/2005/12/28/how-women-and-men-use-the-internet/> (consulté le 9 juin 2015).

#BringBackOurGirls

- 1 Élysée, Présidence de la République. « Sommet de Paris pour la sécurité au Nigéria. » Élysée, Présidence de la République, <http://www.elysee.fr/declarations/article/paris-summit-for-security-in-nigeria-conclusions/> (consulté le 6 mai 2015).
- 2 UNESCO. « Rapport mondial de suivi sur l'éducation pour tous 2013/4. Enseigner et apprendre : Atteindre la qualité pour tous. » UNESCO, 2014.
- 3 UNICEF. « Koranic schools in Nigeria join the drive for universal education. » UNICEF, http://www.unicef.org/education/nigeria_78459.html (consulté le 8 mai 2015).
- 4 British Council Nigeria. « Gender in Nigeria report 2012 improving the lives of girls and women in Nigeria. » British Council Nigeria, 2012.
- 5 British Council Nigeria. « Gender in Nigeria report 2012 improving the lives of girls and women in Nigeria. » British Council Nigeria, 2012.
- 6 British Council Nigeria. « Gender in Nigeria report 2012 improving the lives of girls and women in Nigeria. » British Council Nigeria, 2012.
- 7 UNFPA. « Marrying Too Young End Child Marriage. » New York : UNFPA, 2012.
- 8 Ityavar, Dennis et Inuwa Bakari Jalingo. « The State of Married Adolescents in Northern Nigeria. » Action Health Incorporates, document de travail, 2006 Citant : National Population Commission (Nigeria). 2000 : Nigeria Demographic and Health Survey 1999. Calverton, MD : National Population Commission et ORC Macro. Les données correspondent aux 20-24 ans.
- 9 UNFPA. « Child Marriage Profiles: Nigeria. » UNFPA, http://www.devinfo.info/mdg5b/profiles/files/profiles/4/Child_Marriage_Country_Profile_AFRNGA_Nigeria.pdf (consulté le 8 mai 2015).

La mesure du progrès : Les filles et les nouvelles technologies, faits et statistiques

- 1 Intel. « Women and the Web. Bridging the Internet Gap and Creating New Global Opportunities in Low and Middle Income Countries. » Intel, 2012.
- 2 The Girl Effect. « Case Study: Harassment Map – Changing Attitudes to Harassment and Assault in Egypt. » Girl Effect, <http://www.girlaffect.org/media?id=3066> (consulté le 28 avril 2015).
- 3 Marcus, Rachel et Ella Page. « Changing discriminatory norms affecting adolescent girls through communication activities. A Review of Evidence. » ODI, 2014 ; UNICEF Asie du Sud. « Meena Communication Initiative. » UNICEF, http://www.unicef.org/rosa/media_2479.htm (consulté le 19 février 2014).
- 4 Marcus, Rachel et Ella Page. « Changing discriminatory norms affecting adolescent girls through communication activities. A Review of Evidence. » ODI, 2014 Citant : CMS (Centre

for Media Studies) « An Evaluation Study of the Meena Communication Initiative (MCI) in India ». New Delhi : UNICEF ROSA, 2004.

- 5 ITU Girls in ICT Portal. « Girls in ICT Day. » ITU, <http://girlsinitc.org/> (consulté le 18 juin 2015).
- 6 GSMA Development Fund, Cherie Blair Foundation for Women. « Women and Mobile: A Global Opportunity. A Study on the Mobile Phone Gender Gap in Low and Middle Income Countries. » GSMA Development Fund, Cherie Blair Foundation for Women, 2010.
- 7 Intel. « Women and the Web. Bridging the Internet Gap and Creating New Global Opportunities in Low and Middle Income Countries. » Intel, 2012.
- 8 GSMA. « Mobilink Reshaping Education and the Lives Of Women and Girls in Rural Areas through Mobile Technology. » GSMA, 2012, <http://www.gsma.com/mobilefordevelopment/mobilink-reshaping-education-and-the-lives-of-women-and-girls-in-rural-areas-through-mobile-technology> (consulté le 18 juin 2015) ; UNESCO. « Programme post-alphabétisation via le portable. » UNESCO, <http://www.unesco.org/ui/litbase/?menu=14&programme=125> (consulté le 18 juin 2015).
- 9 Gadio, C. M. « Exploring the gender impact of the World Links Program: Summary of the findings of an independent study conducted in four African countries. » World Links, 2001.
- 10 Zweig, J. M. Dank, P. Lachman, J. Yahner. « Technology, Teen Dating Violence and Abuse, and Bullying. » US Department of Justice, 2013.
- 11 Cybertip. « Online Luring. » https://www.cybertip.ca/pdfs/CTIP_LuringPrevention_InterventionSheet_en.pdf (consulté le 18 juin 2015).
- 12 ChildLine. « Caught in a Trap the impact of grooming in 2012. » Child Line, 2012.
- 13 BBC News. « #BBCTrending: What happened to #BringBackOurGirls? » BBC News, 24 septembre 2014, <http://www.bbc.co.uk/news/blogs-trending-29353137> (consulté le 9 février 2015).
- 14 Office of the Secretary General on Youth. « In Rio de Janeiro's favelas, a new online tool tackles violence against women and girls. » Office of the Secretary General on Youth, <http://www.un.org/youthenvoy/2013/08/in-rio-de-janeiros-favelas-a-new-online-tool-tackles-violence-against-women-and-girls/> (consulté le 18 juin 2015).
- 15 Bates, Laura. « Sharing stories of sexism on social media is 21st-century activism. » The Guardian, 6 février 2015, <http://www.theguardian.com/lifeandstyle/womens-blog/2015/feb/06/sharing-stories-of-sexism-on-social-media-is-21st-century-activism> (consulté le 18 juin 2015).
- 16 Plan International. « Highlights from the Girls' Fast talk on the Potential of Information and Communication Technologies in Girls' Empowerment and Development. » <http://www.c4d.undg.org/system/files/Ms.%20Sarah%20Hendricks%20Plan%20International.pdf> (dernière consultation le 28 avril 2015).

Section 7 Les mots de la fin**Les voix de l'espoir, qui tracent l'avenir**

- 1 Plan International & Ipsos MORI. « Girls Speak Out: a four country survey of young women's attitudes and recommendations for action. » Plan International, 2015.
- 2 Voir : Plan International. « Rapport Entendez nos voix : Les problèmes des adolescentes important-ils vraiment ? » Plan International, 2014.
- 3 Plan International & Ipsos MORI. « Girls Speak Out': a four country survey of young women's attitudes and recommendations for action. » Plan International, 2015.

La campagne

Parce que
Je suis une
FILLE



La campagne « Parce que je suis une fille » de Plan œuvre à la création d'un monde qui considère les filles, qui défend leurs droits et met fin aux injustices.

L'obtention d'une éducation de qualité est un élément crucial de cette mission et pour ce faire cette campagne a pour objectif d'aider quatre millions de filles à obtenir l'instruction, les compétences et le soutien dont elles ont besoin pour changer de condition et passer de la pauvreté à un monde d'opportunités.

Au niveau mondial, une fille sur trois est privée d'instruction par les réalités quotidiennes de la misère, de la discrimination et de la violence. Chaque jour, des fillettes sont déscolarisées, mariées de force et victimes de violence.

Cet état de fait n'est pas seulement injuste, mais il représente également un énorme gaspillage de potentiel humain. Des millions d'adolescentes sont privées de leur droit à l'éducation au moment où elles pourraient transformer leur vie et le monde autour d'elles.

Des progrès ont été faits pour ce qui est du nombre de filles inscrites à l'école, qui est en hausse, mais l'enseignement dont ces filles bénéficient est encore de mauvaise qualité dans de nombreux pays.

Les 75 ans d'expérience de Plan ont montré qu'un véritable changement peut s'opérer lorsque les filles et leur éducation sont valorisées. Soutenir l'éducation des filles est l'un des meilleurs investissements qu'on puisse faire pour aider à mettre fin à la pauvreté pour tous. Si l'on donne à une fille au moins neuf ans d'éducation elle sera :

- moins susceptible d'être victime de violences, de se marier ou d'avoir des enfants alors qu'elle est encore enfant elle-même
- plus susceptible, ainsi que ses enfants, de savoir lire et écrire, d'être en bonne santé et de pouvoir devenir adulte
- plus susceptible de réinvestir son revenu dans sa famille, sa communauté et son pays
- plus susceptible de comprendre ses droits et d'être un moteur de changement.

La force que cela peut générer est incroyable. Tout en libérant l'incroyable potentiel des filles et de leur communauté, l'éducation sauve des vies et transforme des avenir.

Nous travaillons avec des filles, des communautés, des chefs traditionnels, des gouvernements, des institutions internationales et le secteur privé pour aborder les obstacles qui empêchent les filles d'aller au bout de leurs études.

La campagne « Parce que je suis une fille » de Plan appelle à ce que :

Objectif n° 1 : l'éducation des filles soit priorisée par les chefs d'État du monde entier

Objectif n° 2 : l'achèvement d'une éducation secondaire de qualité soit une des préoccupations principales de l'action internationale

Objectif n° 3 : le financement de l'éducation des filles soit augmenté

Objectif n° 4 : le mariage d'enfant soit aboli

Objectif n° 5 : les violences sexistes à l'intérieur et à l'extérieur des écoles prennent fin

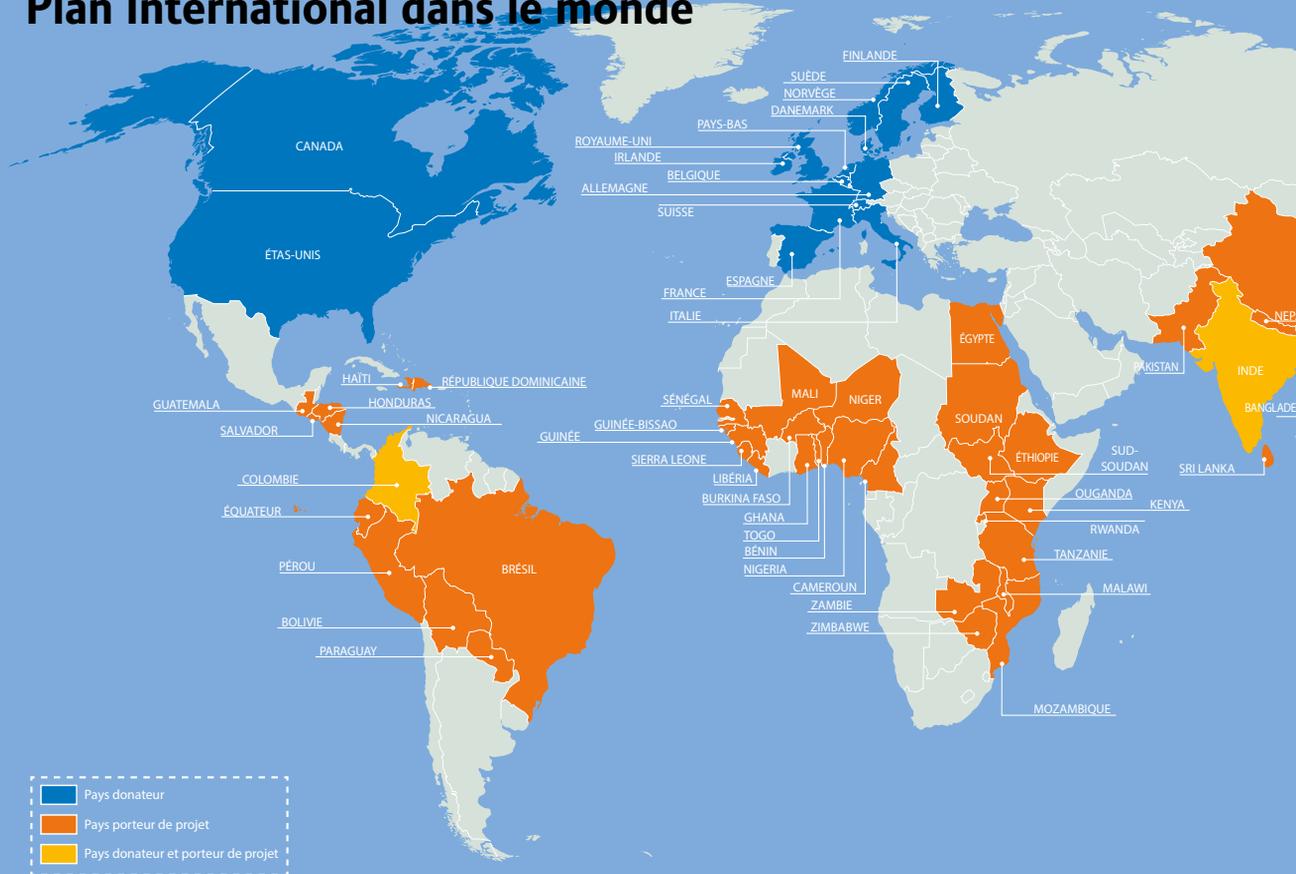
Objectif n° 6 : les filles et les garçons participent à la prise de décision et inspirent les puissants à passer à l'action.

Les rapports annuels sur la situation des filles dans le monde apportent une preuve tangible des inégalités qui continuent d'exister entre les garçons et les filles et soutiennent la campagne avec des éléments de preuve orientés sur les filles. Ce rapport fera des recommandations concrètes que la campagne devra mettre en avant quant aux façons de gérer les inégalités entre les sexes et de faire en sorte que chaque fille puisse réaliser son plein potentiel.

« Parce que je suis une fille » va mener un mouvement international pour transformer les rapports de force de façon à ce que les filles du monde entier puissent apprendre, diriger, décider et s'épanouir.

Pour plus d'informations, consultez le site web : plan-international.org/girls

Plan International dans le monde



BUREAUX DE PLAN INTERNATIONAL

Siège de Plan International
 Duke's Court, Block A Duke Street
 Woking, Surrey
 GU21 5BH
 Royaume-Uni
 Tél : (+44) (0) 1483 755 155
 Courriel : info@plan-international.org
 Site web : plan-international.org

Bureau régional de Plan pour les Amériques
 Building 112, Ciudad del Saber
 Clayton, Panama, République de Panama
 Box 0819-05571
 Tél : +507 317 1700
 Courriel : roa.ro@plan-international.org

Bureau régional de Plan Asie
 14th Floor, 253 Asoke Building
 Sukhumvit 21 (Asoke) road, Klongtoey Nua
 Wattana, BKK 10110,
 Thaïlande
 Tél : +66 (0) 2 204 2630-4
 Courriel : aro.ro@plan-international.org

Plan International Inc
 Bureau régional de Plan Afrique de l'Est et du
 Sud (RESA)
 Methodist Ministries Centre
 Block C, Oloitoktok Rd, Lavington
 P. O. Box 14202-00800
 Nairobi, Kenya
 Tél : + 254 714 637 217
 Courriel : resaro@plan-international.org /
regis.nyamakanga@plan-international.org

Bureau régional de Plan Afrique de l'Ouest
 Immeuble Seydi Djamil Angle
 Avenue Cheikh Anta Diop x Rue Leo
 Frobenius
 Fann Residence, Dakar, Sénégal
 Tél : +221 33 869 74 30
 Courriel : waro.ro@plan-international.org

Bureau de Plan Union européenne
 Galerie Ravenstein 27/4
 1000 Bruxelles, Belgique
 Tél : +32-2-504-6050
 Site web : www.plan-eu.org

Bureau de liaison auprès du siège de l'ONU
 de Plan International
 211 E. 43rd St., Room 1200
 New York, NY 10017, USA
 Tél : 001 917 398 00181
 Courriel : Lori.Heninger@plan-international.org

Bureau de liaison et de plaidoyer de Plan
 auprès de l'ONU
 Rue de Varembe 1, 5th Floor
 CH-1202 Genève, Suisse
 Tél : +41 22 749 15 20
 Courriel : UNOfficeGeneva@plan-international.org

Bureau de liaison auprès de l'Union africaine
 et bureau de programme panafricain
 Plan International
 Suite 102, TK Building, Bole Sub-city,
 Kebele 03/05
 Addis Abeba, Éthiopie
 Tel/Fax: +251 923-929-810
 Courriel : AUIliaisonoffice@plan-international.org



Plan Canada (bureau de Toronto)
 245 Eglinton Ave. East
 Suite 300, Toronto, Ontario
 M4P 0B3, Canada
 Tél : +1 416-920-1654
 Courriel : info@plancanada.ca

Plan Canada (bureau d'Ottawa)
 39 McArthur Avenue
 Ottawa ON
 K1L 8L7, Canada
 Tél : +1-800-387-1418
 Courriel : info@plancanada.ca

Fundación Plan
 Carrera 15 #87-86
 Bogota, Colombie
 Tél : +571-236-2186
 Courriel : Colombia.co@plan-international.org

Plan Danemark
 Borgergade 10, 2.tv
 1300 Copenhagen K, Danemark
 Tél : +45-35-300800
 Courriel : plan@plandanmark.dk

Plan Finlande
 Kumpulantie 3, 6th floor
 00520 Helsinki, Finlande
 Tél : +358-9-6869-8082
 Courriel : info@plan.fi

Plan France
 14 Boulevard de Douaumont
 Immeuble du Beetop
 75017 Paris, France
 Tél : +33-1.44.89.90.90
 Site web : www.planfrance.org
 Courriel : fno.office@plan-int.org

Plan Allemagne
 Bramfelder Strasse 70
 D-22305 Hambourg, Allemagne
 Tél : +49-40-611400
 Courriel : gno_info@plan-international.org

Plan International Hong Kong
 Room 201, Marina House
 68 Hing Man Street, Shau Kei Wan
 Hong Kong
 Tél : +852 3405 5305
 Courriel : wendy.tsui@plan-international.org

Plan Inde
 E -12 Kailash Colony
 New Delhi 110 048, Inde
 Tél : +91 11 465 58484
 Courriel : india.co@plan-international.org

Plan Irlande
 126 Lower Baggot Street
 Dublin 2, Irlande
 Tél : +353-1-6599601
 Courriel : info@plan.ie

Plan Italie
 Via Torri Bianche 3 Palazzo Larice,
 20871 Vimercate MI, Italie
 Tél : +39 039 684870.1
 Courriel : info@plan-italia.org

Plan Japon
 11F Sun Towers Centre Building
 2-11-22 Sangenjaya, Setagaya-Ku
 Tokyo 154-8545, Japon
 Tél : +81-3-5481-3511
 Courriel : jno.no@plan-international.org

Plan Corée
 #912, S Block, H Square,
 231, Pangyoeyeok-ro,
 Bundang-gu, Seongnam-si, Gyeonggi-do,
 Corée, 463-400
 Tél : +82-2-790-5436
 Courriel : kno@plan-international.org

Plan Pays-Bas
 Stadhouderskade 60
 1072 AC Amsterdam, Pays-Bas
 Tél : +31-20-549-5555
 Courriel : info@plannederland.nl

Plan Norvège
 Tullins Gate 4C
 Postboks 1 St. Olavs Plass
 0130 Oslo, Norvège
 Tél : +47-22-031600
 Courriel : info@plan-norge.no

Plan Espagne
 C/ Pantoja 10
 28002 Madrid, Espagne
 Tél : +34-91-5241222
 Courriel : info@planespana.org

Plan Suède
 Textilgatan 43
 120 08, Stockholm, Suède
 Tél : +46-8-58 77 55 00
 Courriel : plan@plansverige.org

Plan Schweiz (Suisse)
 Badenerstrasse 580
 CH - 8048 Zurich, Suisse
 Tél : +41 44 288 90 50
 Courriel : info@plan.ch

Plan Royaume-Uni
 Finsgate, 5-7 Cranwood Street
 Londres EC1V 9LH
 Royaume-Uni
 Tél : +44 (0) 300 777 9777
 Courriel : mail@plan-international.org.uk

Plan USA
 155 Plan Way, Warwick,
 Rhode Island 02886-1099, USA
 Tél : +1-401-7385600
 Courriel : n-usno@planusa.org

Plan International Australie
 Level 18, IBM Tower
 60 City Road
 Southbank
 VIC 3006
 Australie
 Tél : +61-(0)3-9672-3600
 Courriel : info@plan.org.au

Plan Belgique
 Galerie Ravenstein 3 B 5
 1000 Bruxelles
 Belgique
 Tél : +32 (0)2 504 60 00
 Courriel : info@planbelgie.be

Plan Brésil
 National Office
 Av. Roque Petroni Jr, 1089
 Salas 112 e 114, Brooklin Novo
 São Paulo - SP
 CEP : 04707-900
 Tél : +55 (11) 3956-2170
 Courriel : plan@plan.org.br

À propos de Plan International



Plan International est un organisme international et indépendant de développement des droits des enfants qui s'applique à préserver les enfants (et les jeunes) vulnérables et marginalisés des effets de la pauvreté. En reliant activement des personnes engagées avec des idées fortes, nous œuvrons ensemble pour apporter des changements positifs, profonds et durables dans la vie d'enfants et de jeunes.

Depuis près de 80 ans, nous travaillons avec des enfants, des communautés et des partenaires pour identifier et combattre activement les causes et les effets profondément ancrés des inégalités et de l'injustice sociale qui empêchent les enfants d'atteindre leur plein potentiel, du niveau local aux niveaux national et international.

Tout en prévoyant les besoins immédiats et humanitaires des enfants tels qu'ils se présentent lors de

catastrophes, de conflits et de situations d'urgence, et en répondant à ces besoins, nous travaillons ensemble pour transformer les lois, les politiques et les pratiques afin d'aider à garantir des changements plus permanents dans la vie des enfants.

Pour nous, il y a un lien direct entre la concrétisation des droits des enfants et la fin de la pauvreté infantile. Nous savons que dans la mesure où les filles et garçons ainsi que leur communauté ont les compétences, les connaissances et l'assurance nécessaires pour faire valoir leurs droits, ils sont dans une meilleure position pour combattre les effets de la pauvreté et participer à la création de changements durables dans leur vie et celles des autres.

Nous reconnaissons que la discrimination envers les filles et les femmes est l'une des causes sous-jacentes de la pauvreté infantile. Bien que les droits de la personne soient légitimes pour les filles comme pour les garçons, ils ne rencontrent pas les mêmes difficultés pour y accéder. En investissant dans les filles et les jeunes femmes, et en améliorant leur accès à ces droits, nous pouvons avoir un impact significatif dans la lutte contre la pauvreté, non seulement pour les filles elles-mêmes mais aussi pour leur famille, leur communauté et leur pays. Tout le monde en tire bénéfice, y compris les garçons et les hommes.

Catalyseurs de changement social, nous travaillons avec des enfants, les inspirons et les soutenons ainsi que leur communauté dans le monde entier pour collaborer par le biais de programmes efficaces et de grande qualité dans des partenariats solides. Ensemble nous œuvrons pour faire en sorte que les services auxquels les enfants ont droit soient disponibles, renforcés et protégés. Nous nous engageons à garantir que chaque enfant aura l'opportunité de grandir autonome, éduqué, protégé, considéré et respecté dans sa propre communauté et en dehors.

Avant d'agir, nous écoutons, nous apprenons et nous réfléchissons. Nous tirons parti des connaissances, de la sagesse et des idées des enfants, de leur famille et de leur communauté localement et combinons cela avec notre savoir collectif élargi et notre expérience du développement pour générer des solutions pratiques et modulables. Ensuite nous faisons le lien avec les personnes et partenaires qui partagent notre quête de justice sociale. À l'aide de méthodes testées et éprouvées ainsi que de solutions audacieuses et innovantes, nous affrontons les difficultés en constante évolution que rencontrent les enfants et les jeunes.

plan-international.org

Étudier la mécanique au Sud Soudan.

